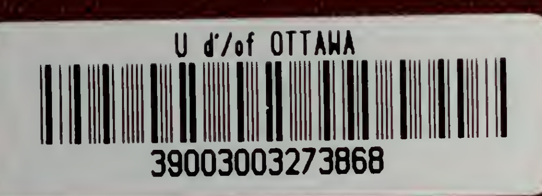


21-11-45

BATAVIA

PROLOGUE

1613

Par un beau jour de juin de l'année 1613, deux personnes, — une femme âgée et un jeune homme, — se trouvaient sur le quai du Texel à Amsterdam, près de la tour des Caqueurs, qui baigne son pied dans le vaste bassin de l'Ye.

La femme devait être souffrante, car son visage était pâle et amaigri, et, par moments, une toux sèche trahissait une lente maladie de poitrine qui minait sa vie. Elle regardait tristement le sol et levait de temps en temps les yeux sur celui qui l'accompagnait, comme si elle attendait pour parler que lui-même rompît le silence.

Adossé contre la tour des Caqueurs, le jeune homme promenait le long du quai un regard profondément préoccupé, et semblait plus particulièrement fixer les yeux sur un grand vaisseau marchand, à bord duquel quelques

matelots étaient occupés à transporter des malles, des caisses et d'autres bagages.

Si l'on eût voulu deviner l'âge de ce jeune homme d'après sa physionomie, au moment où il était en proie à cette silencieuse rêverie, on se fût à coup sûr trompé. Ses membres étaient si délicats, son visage avait des lignes si pures, son regard était si doux, et il y avait dans l'expression de ses traits et dans toute son attitude tant de naïve ingénuité qu'on l'eût pris pour un jeune adolescent à peine sorti de l'enfance. Ses vêtements mêmes, qui, par leur nuance noire et brune, ainsi que par l'absence de tout ornement, semblaient indiquer un élève de l'école latine, ne pouvaient que confirmer cette conjecture

Cependant il arrivait parfois qu'une pensée de découragement ou d'espoir traversait la mélancolique rêverie du jeune homme, et lui faisait relever la tête avec dépit ou avec fierté. Sous l'empire d'une semblable émotion, ses traits s'accentuaient avec plus de fermeté; le rayonnement d'une âme forte et résolue illuminait alors son beau visage, et de ses yeux bruns jaillissaient d'ardentes étincelles qui annonçaient une volonté et un courage tout virils. Dans un pareil moment on ne se fût pas mépris sur l'âge véritable du jeune rêveur, et, malgré la délicatesse virginale de ses traits, on lui eût donné sur-le-champ les dix-neuf années qui avaient passé sur sa tête. Mais ces effusions d'une nature encore ignorée étaient très-rares, et faisaient place aussitôt à une morne expression de tristesse et d'abattement.

Autour de lui régnaient un mouvement et une activité ex-

traordinaires. Le long de tous les quais qui bordent la capitale de la Hollande, du côté de l'orient, étaient amarrés sur un triple rang des *heus*, des *cagues*, des *boyers*[1] et d'autres navires de moindre dimension, que chargeait ou déchargeait une nuée d'ouvriers; de lourds chariots, criant sous le poids des marchandises, allaient et venaient de l'intérieur de la ville au port; matelots et soldats fourmillaient confondus sur les bords de l'Ye. Plus loin, sur la surface du fleuve, unie comme une glace, et par delà de longues estacades, s'étendaient plusieurs rangs de navires de long cours dont les mâts fermaient l'horizon comme une impénétrable forêt. Des flancs de ces lourds bâtiments on tirait les plus précieuses épices des Indes orientales, et l'on en chargeait des alléges qui les transportaient dans les magasins et les entrepôts de la Venise du Nord, pour aller s'y échanger contre l'or et l'argent des autres nations de l'Europe. Sur toute l'étendue du fleuve résonnaient les chants joyeux des matelots et des ouvriers, le grincement plaintif des poulies et les ordres retentissants des pilotes et des capitaines.

C'était un imposant et magnifique spectacle que le mouvement continuel de ces centaines d'alléges qui s'entre-croisaient; cette fiévreuse activité de plusieurs milliers d'hommes, ces chants, ces cris, ces acclamations des matelots à bord des innombrables navires venus de l'Inde, et au-dessus de tout cela le soleil inondant de flots de lumière le majestueux bassin de l'Ye, et faisant étinceler

[1] Sortes de navires marchands particuliers à la Hollande.

et resplendir les vagues sous l'impulsion des rames, comme une mer d'or liquide...

Le jeune homme qui se trouvait près de la tour des Caqueurs paraissait indifférent à cette scène grandiose. Pendant quelques instants encore il tint les yeux fixés sur le *heu* amarré loin de lui contre le quai; puis, comme s'il fût soudain sorti d'un rêve, il fit deux pas en avant et dit d'une voix douce et triste à la femme âgée qui l'accompagnait :

« Mère, promenons-nous un peu, il est encore trop tôt.

— Je te l'ai dit, Walter, répondit-elle avec bonté, la mer descendra pendant une heure encore peut-être. Ils ne partiront pas avant la marée montante.

— Encore une heure! Et puis... » dit le jeune homme en soupirant et en s'acheminant lentement dans une direction qui devait l'éloigner davantage encore du grand *heu*.

La femme le suivit, mais elle l'arrêta bientôt :

« Mais, Walter, dit-elle, nous pourrions bien manquer le moment des adieux. Dirigeons-nous vers le *Pont-Neuf*. Ils doivent venir par la *rue aux Herbes* et ne peuvent nous rencontrer ici.

— Non, chère mère, dit Walter d'une voix suppliante; ils pourraient croire que nous nous mettons sur leur route pour qu'ils ne nous échappent point.

— Je ne te comprends pas, mon fils, murmura la veuve avec étonnement, mais d'une voix pleine de caressante douceur; le désir de dire un dernier et cordial adieu à

madame Van den Broeck et à Adélaïde te transporte d'impatience et te chasse du logis avant le temps; et maintenant tu sembles craindre qu'elles ne découvrent la bienveillante intention qui nous amène ici? Ce qui serait bien plus triste et blessant pour elles, ce serait que nous eussions négligé d'assister à leur départ. Tu as vu, lorsque madame Van den Broeck a quitté l'appartement qu'elle occupait chez nous pour aller habiter la belle maison de la *rue aux Herbes*, avec quelle tristesse elle jetait un dernier regard sur ces modestes chambres où elle avait passé huit années de sa vie au milieu d'amis fidèles et dévoués; tu as vu comme Adélaïde penchait la tête et poussait des soupirs contenus; Congo lui-même, le pauvre négrillon, pleurait à chaudes larmes d'être forcé de te quitter... Et tu irais croire maintenant que ces bonnes gens, après huit années de sincère et profonde affection, repousseraient ou blâmeraient les témoignages de notre amitié? A quoi songes-tu donc, Walter? »

Le jeune homme hocha mélancoliquement la tête et fit encore quelques pas sans répondre; puis il dit :

« Je ne sais, ma mère, mais le cœur me bat bien douloureusement dans la poitrine. Je ne puis m'habituer à l'idée de cette séparation. Tout me dit que c'est un long, un éternel adieu que nous allons dire.

—Mais cela devait arriver un jour, mon fils. Si le capitaine Van den Broeck n'eût pas été toujours en mer, sa femme eût quitté notre maison beaucoup plus tôt. Maintenant qu'en récompense de ses services éminents et de son héroïque conduite il est nommé commandant de l'île

d'Amboine[1] et obtient un poste fixe, il est naturel qu'il emmène avec lui sa famille dans les Indes. C'est le sort des hommes, Walter; leur vie n'est qu'une séparation toujours renouvelée d'avec tout ce qu'ils aiment le plus sur la terre. L'un meurt, un autre part, un autre reste, et tous nous gémissons sur les tristesses de la séparation jusqu'à ce que nous nous retrouvions réunis dans le sein miséricordieux de Celui qui nous a créés.

— Ah! je ne puis me soumettre avec résignation au sort cruel qui nous frappe! s'écria Walter d'une voix étouffée. Vous, ma mère, vous aviez trouvé une compagne qui vous consolait, dont l'affectueuse conversation vous récréait, pendant que je passais les journées à mon école. Maintenant vous allez être seule et délaissée! Moi, j'avais trouvé une compagne de mes jeux d'abord, une sœur plus tard, qui m'encourageait à étudier, qui se réjouissait de mes progrès, qui me donnait la volonté et la force de me distinguer dans la carrière que je veux embrasser. J'aimais le pauvre Congo lui-même avec une tendresse qui me serait restée inconnue si l'approche du départ ne me l'eût révélée. L'infortuné nègre m'est devenu cher parce que j'ai pu donner à son âme ignorante l'idée de la Divinité, parce que c'est moi qui en ai fait un chrétien, parce que j'avais en lui un homme à protéger contre l'injustice des hommes... Et voilà qu'ils vont tous partir,

[1] Les Hollandais ne possédaient alors en propriété dans les Indes orientales qu'une partie de l'île d'Amboine, avec une forteresse qu'ils avaient enlevée aux Portugais. Ils avaient fait de cette forteresse l'étape générale de leur navigation avec l'Inde.

tous! ma seconde mère, mon excellente sœur, mon pauvre protégé noir! Bientôt le navire qui les emporte va fendre la vaste mer et jeter tout un monde entre ceux que j'aime et moi... Ils nous oublieront, ma mère! »

Bien que le langage du jeune homme attestât une vive émotion, ce langage n'était accompagné que de gestes rares et contenus; son visage gardait aussi presque toujours l'expression de cette calme tristesse et de cette douceur qui le caractérisaient. Seul, le tremblement de sa voix permettait de mesurer la profondeur de son agitation intérieure.

Il répéta sa dernière et plaintive exclamation :

« O ma mère, ils nous oublieront!

— Ne crois pas cela, Walter, dit la femme d'une voix basse et douce. Ta tête s'exalte trop facilement, mon pauvre enfant. L'homme doit, dès sa jeunesse, s'accoutumer au malheur. La vie n'est qu'une épreuve; là-haut nous recevrons le prix de la résignation avec laquelle nous l'aurons subie.

— Être seul! souffrir seul, comme si le monde était une tombe! murmura Walter avec désespoir.

— Seul? Ne demeuré-je donc pas avec toi? » demanda la mère d'une voix consolante.

Un soupir étouffé fut la seule réponse du jeune homme.

« N'est-ce pas assez? La présence de ta mère ne te suffit-elle pas? murmura la femme avec tristesse.

— Pardonnez-moi, ma mère bien-aimée! Je vous aime de toutes les forces de mon âme. Pour le rétablissement

de votre santé je renoncerais à tout, à mes espérances, à mes souvenirs, à la vie même..., mais il y a encore tant de place dans mon cœur! Ce cœur saigne parce qu'on en arrache des affections qui y avaient pris racine avec le temps. »

Il y eut un instant de silence; le jeune homme, les yeux baissés vers la terre, faisait de visibles efforts pour comprimer son émotion.

« Allons, calme-toi, mon bon Walter, dit la mère. Songe que nous sommes encore moins malheureux que nos pauvres amis. Il leur faut quitter notre belle Hollande et aller braver le feu d'un ciel étranger... ; ils vont souffrir, mourir peut-être loin de la terre où reposent leurs aïeux. Plains plutôt ceux à qui Dieu n'a pas accordé la grâce de finir leurs jours dans leur chère patrie. L'Inde est un pays de labeur, de péril et d'épreuve, mon enfant. »

Un rayon d'enthousiasme illumina les traits de Walter; d'une voix profondément émue et avec une exaltation croissante il dit :

« L'Inde, une terre d'épreuve, dites-vous, ma mère? L'Inde est une terre de gloire, de grandeur et de richesse, pour quiconque sent couler dans ses veines le sang héroïque de la Néerlande! Vous ne comprenez pas, ma mère, que les temps sont bien changés. L'Espagne est humiliée et épuisée; elle implore la paix; notre liberté repose sur d'inébranlables fondements; tous nos ennemis sont tombés... Et cependant le cœur des Bataves déborde encore de courage et d'ardeur guerrière. La Hollande a

soif de hauts faits; il lui faut trouver un but vers lequel elle puisse diriger ses forces exubérantes. Ce but, c'est l'Inde orientale! Notre petite patrie, quelque riche et bénie qu'elle soit, est trop étroite pour contenir tous les héros que la guerre d'Espagne a fait surgir parmi nous. L'Inde, ma mère, l'Inde! c'est là qu'il y a une nouvelle patrie à conquérir et à fonder; c'est là qu'il y a encore moyen, par la bravoure unie à la prudence, de léguer un nom à la postérité; c'est là aussi qu'un jeune homme, né trop tard pour porter les armes contre l'Espagne, peut encore verser son sang pour la grandeur de la Néerlande... Oh! qu'ils sont heureux, ceux qui peuvent partir pour cette terre bénie[1] !... »

La mère regarda son fils avec des larmes dans les yeux.

« Walter, dit-elle en soupirant, ton langage m'attriste. Serais-tu bien capable d'abandonner ta mère? Serais-tu assez cruel pour souhaiter une semblable séparation? Non, n'est-ce pas? Ce sont là des idées passagères que le chagrin seul éveille pour un instant dans ton âme. »

Le jeune homme répondit d'une voix calme :

« Ma tête se perd; je m'égare. Vous quitter, ma mère bien-aimée! Moi? oh! non, non, jamais! L'Inde peut être un paradis de gloire et de bonheur, mais le tout-puis-

[1] Après une guerre de près d'un demi-siècle contre l'Espagne, une trêve avait été signée pour douze ans. Les Hollandais tournèrent toutes leurs forces vers le commerce et la marine, et il y eut un élan général vers l'Inde, où l'on allait chercher le renom et la fortune.

sant Dispensateur des destinées humaines n'a pas tracé ma route de ce côté.

— Je le savais bien, Walter : pour adoucir mon sort sur la terre, le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a donné un fils aimant et dévoué. Pour reconnaître ce bienfait, mon âme joyeuse chantera éternellement ses louanges. »

Tout en s'entretenant, ils étaient revenus sur leurs pas et se retrouvaient au pied de la tour des Caqueurs.

« Vois, Walter, dit la femme, voilà le capitaine Van den Broeck qui traverse le Pont-Neuf avec son second, Pierre Dircks. »

Le jeune homme tressaillit et s'arrêta.

« Sa femme n'est pas avec lui, ajouta la veuve, ni Adélaïde non plus. »

Ces dernières paroles semblèrent dissiper la subite émotion de Walter, et il suivit sa mère, qui avançait toujours, mais sans hâter le pas.

Bientôt ils purent entendre le capitaine donner des ordres aux gens occupés au chargement du navire et gourmander quelques-uns d'entre eux, qui ne s'étaient pas acquittés de leur tâche d'une manière satisfaisante.

Le capitaine Van den Broeck était un homme d'environ cinquante ans, encore dans toute la force de l'âge. D'une taille élevée, d'une attitude martiale et fière, le regard imposant, il semblait naturellement destiné à commander. La teinte brune que le soleil de l'Inde avait répandue sur son visage, et les épaisses moustaches qui se relevaient sur ses joues, contribuaient encore à augmenter l'impression que sa haute stature et sa no-

ble contenance produisaient sur tout le monde et particulièrement sur ses inférieurs. Son costume consistait en un pourpoint de drap bleu, boutonné jusqu'au menton, et qui ne descendait qu'aux genoux. Ses fins bas noirs étaient noués par une rosette de ruban. Sur son chapeau à larges bords flottait une plume ondoyante, et une longue et opulente chevelure tombait sur ses épaules et jusque sur sa poitrine.

Walter semblait peu empressé à s'approcher de l'imposant capitaine ; on eût dit qu'il lui inspirait une certaine crainte. Aussi le jeune homme retarda-t-il sa marche et laissa-t-il, sans affectation, sa mère prendre une avance de quelques pas sur lui.

Le capitaine, tout en surveillant les matelots qui embarquaient encore quelques malles, se retourna et aperçut la veuve. Son visage changea tout à coup d'expression : il devint affable, et un sourire plein d'urbanité en dissipa toute la sévérité. Tel était le capitaine Van den Broeck : sévère, froid et avare de paroles dans les affaires de service, mais bienveillant, ouvert et facile à s'épancher dans les relations habituelles. Quand l'instant approchait où il allait reprendre la mer et partir pour l'Inde, une douce joie remplissait son cœur, et cette joie rayonnait sur ses traits et dans son langage. Il s'avança vers la veuve et dit :

« Ah ! vous êtes là, dame Pietersen ? Vous venez nous dire adieu ? Je vous remercie de cette bienveillante ttention. Vous voyez que nous sommes en train d'embarquer les derniers traînards de l'équipage. Cette nuit nous

serons à Texel et demain en pleine mer. Je me sens revivre ; pour un vieux loup de mer comme moi il ne fait pas bon à terre, dame Pietersen.

— Je ne vois ni votre femme ni votre fille, dit la mère de Walter.

— Elles viennent ! elles viennent ! dit le capitaine en riant. Ces femmes ont toujours quelque chose à faire ou à rassembler au dernier moment. Si on les imitait, on ne serait jamais à bord ! Mais qui donc se tient là, interdit et silencieux ? Ah ! c'est votre fils Walter. Il a l'air bien timide et bien naïf encore, dame Pietersen. Cela passera quand la barbe lui poussera au menton. »

Après cette plaisanterie il alla vers le jeune homme, et, lui frappant familièrement sur l'épaule :

« Eh bien ! Walter, dit-il, ne sens-tu pas encore l'envie de faire un voyage dans l'Inde, mon garçon ? La route n'est pas toujours aussi unie que la surface de notre Ye ; mais ces chocs, ces bonds et ces plongeons dans la grande mare donnent bientôt un pied ferme et un cœur aguerri. »

Walter murmura quelques paroles incompréhensibles. Il s'efforça de faire sourire poliment ses lèvres, mais l'air protecteur et un peu ironique du capitaine le força à baisser les yeux. Il se tenait devant son interlocuteur, déconcerté et muet, comme une timide jeune fille. Il serra bien les dents et crispa les poings, mais d'une manière si peu apparente, que Van den Broeck ne s'en aperçut point.

« Ne lui parlez pas de choses pareilles, capitaine, dit la veuve d'une voix suppliante. Walter n'a pas le goût

des lointains voyages; et d'ailleurs il est encore beaucoup trop jeune...

— Trop jeune, dame Pietersen! Plus tôt on commence et plus loin on arrive! Quand je me suis risqué pour la première fois sur l'Océan, je n'étais guère plus âgé que Walter. Peut-être a-t-il peur de la grande eau? Tout le monde n'est pas né, en effet, pour vivre sur mer; et puis le courage ne vient pas avant les années. »

Cette dernière assertion fit lever la tête à Walter; il lança un fier regard au capitaine et murmura d'une voix tremblante :

« Pardonnez-moi, capitaine, si ma réponse vous semble malséante... Mais quel courage faut-il donc pour faire ce que des milliers d'hommes ont fait avant nous? Le sort m'enchaîne au continent... sans cela!...

— Vraiment, vraiment! dit Van den Broeck en souriant, il y a du bon dans cette poitrine là! Je ne sais ce que je remarque en toi, mon garçon, mais, si je ne me trompe, nous pourrions bien nous rencontrer un jour sur la grande mare au milieu des braves gens de là-bas...

— Que Dieu nous en garde! dit la vieille mère en soupirant. Il sera médecin, capitaine. C'est une tâche bien glorieuse et bien méritoire aussi que de venir en aide à son prochain malheureux dans ses maladies et dans ses souffrances. Son père, — que Dieu prenne son âme en miséricorde! — son père était aussi médecin. Walter suivra avec zèle et dévouement la professsion paternelle; — n'est-ce pas, mon fils?

— Je dois rester auprès de ma mère, lui donner des soins et des consolations, murmura le jeune homme. C'est un devoir que Dieu m'a imposé et que je veux remplir avec amour... Mais, capitaine, croyez-le, moi aussi je sens un cœur néerlandais battre dans ma poitrine. »

Van den Broeck parut surpris du ton presque enthousiaste du jeune homme, et plus encore du feu qui brillait dans ses yeux.

« Je n'ai jamais vu un *travado* au Cap si de ta vie tu deviens médecin ! Il y a un marin dans ta peau, ou je ne m'y connais pas. Tu as la passion de la mer; c'est une maladie incurable chez les Hollandais. »

Et, frappant pour la seconde fois sur l'épaule du jeune homme :

« Je sais, dit-il, ce qui t'inspire cette envie de partir, mon garçon. Voyons, chasse de ta tête ces rêveries d'enfant. »

Il sentit l'épaule de Walter frissonner sous sa main et vit une vive rougeur enflammer son visage.

« Allons ! allons ! il y a un moyen, reprit-il en riant; entre au service de la Compagnie des Indes; cherche à te distinguer; deviens capitaine; et alors je te donne Adélaïde pour femme. Mais il faut te hâter, sinon elle pourrait trouver un mari avant que tu n'eusses l'épée au côté. »

Un douloureux soupir s'échappa du sein du jeune homme; il laissa tomber la tête avec découragement sur sa poitrine et parut en proie à une affreuse torture.

Van den Broeck, touché d'un sentiment de compassion,

lui prit la main et lui dit d'un ton affectueux et sérieux cette fois :

« Voyons, Walter, mon garçon, c'est par plaisanterie que je parle ainsi ; tu comprends bien qu'il te serait impossible de devenir capitaine en quelques années, surtout à une époque où nous sommes en paix avec l'Espagne. Reste auprès de ta mère ; deviens médecin comme ton père, et, si tu songes encore à nous, que ce ne soit que comme à de bons amis, qui, dans l'Inde, conserveront aussi un reconnaissant souvenir de ton affection...

— Capitaine Van den Broeck ! cria une voix forte, du pont du navire.

— Eh bien ! mon ami Pierre, qu'y a-t-il ?

— Tout est prêt, cria l'autre ; notre *heu* et les deux *cagues* sont sous voiles. La marée va monter, il s'élève un vent favorable; il faut en profiter. Madame Van den Broeck voudrait-elle ne pas faire le voyage?

— C'est fort désagréable, grommela le capitaine; elles devraient être à bord depuis une demi-heure. »

Et, se tournant vers son second :

« Attendez ! elles ne sont pas loin d'ici ; je vais les chercher... Dame Pietersen, vous demeurez encore un instant, n'est-ce pas ? »

Et, tout en disant ces mots, il se dirigea d'un pas rapide du côté du *Pont-Neuf*, et disparut un peu plus loin dans la *rue aux Herbes*.

Walter était toujours muet et les yeux baissés. Sa mère le regardait avec compassion ; car, bien qu'elle ne comprît pas bien comment l'amicale plaisanterie du capi-

taine pouvait blesser si profondément son fils, elle voyait cependant qu'il était en proie à une vive douleur. Elle allait lui adresser quelques paroles de consolation, mais en ce moment même retentit au loin derrière eux un cri étrange qui devait leur être bien connu, puisqu'un sourire illumina en même temps leur visage et qu'ils se tournèrent simultanément du côté d'où le bruit était venu.

« Ah! c'est le petit Congo! » s'écria Walter.

Du côté du *Pont-Neuf* accourait un jeune nègre qui pouvait avoir douze ou treize ans à peine. Il était vêtu à la mode hollandaise, sauf la coiffure, car il ne portait sur sa tête que la chevelure laineuse et crépue que lui avait donnée la nature. Déjà, de loin, il saluait Walter par une pantomime animée et témoignait sa joie par toutes sortes de cris. Entre ses grosses lèvres proéminentes brillaient des dents éclatantes comme la neige, et sous son front noir ses yeux blancs rayonnaient étrangement.

Lorsqu'il fut près de dame Pietersen, il joignit les mains devant elle et courba profondément la tête ; mais, dès qu'il se fut acquitté de cette marque de respectueuse déférence, il s'élança vers le jeune homme, lui saisit les deux mains et se mit à les baiser avec ardeur, tout en murmurant d'une voix caressante :

« Maître à moi! maître à moi!

— Eh bien! Congo, dit Walter d'un ton triste, tu pars pour le pays du soleil. Tu es content, n'est-ce pas? »

Le négrillon baissa les yeux et secoua la tête négativement.

« Tu oublieras bientôt, sous le beau ciel de l'Inde, l'air glacé de la Néerlande et ceux qui le respirent, » dit le jeune homme en soupirant.

Congo bondit debout et s'écria en montrant l'orient :

« Chaud, là-bas... du feu... pas bon... Walter avec... la mère avec... alors bon ! » ..

Il agitait ses mains en l'air, et il allait exprimer plus explicitement les émotions qui remuaient son âme lorsqu'il sauta tout à coup en arrière et demeura immobile, dans l'attitude d'un serviteur qui voit son maître s'approcher.

« Maîtresse à moi ! » dit-il.

Walter devint pâle et se mit à trembler ; il voyait à quelque distance madame Van den Broeck s'avancer vers le quai avec sa fille et une servante.

La femme du capitaine était une personne de haute taille, qui inspirait tout de suite le respect par sa démarche imposante et la calme expression de son visage ; il y avait néanmoins dans son regard de l'affabilité, et je ne sais quoi de rêveur qui annonçait une vive sensibilité, mais en même temps une grande réserve.

Sa fille Adélaïde devait à peine compter seize ans. Elle avait des cheveux blonds, des yeux bleus et des joues rosées, encore couvertes du duvet velouté et vaporeux de l'enfance. Sa démarche était un peu indécise, sa physionomie naïve et ingénue, et son âme innocente semblait luire dans son sourire ouvert et franc.

Tandis que sa mère tendait la main à dame Pietersen et engageait la conversation avec elle, Adélaïde s'approcha du jeune homme et lui dit :

« Je suis bien heureuse, Walter, que vous soyez venu jusqu'ici pour me dire adieu. J'ai bien pensé que vous y seriez, car, dès que nous sommes arrivées sur le *Pont-Neuf*, je vous ai cherché des yeux... Cela m'eût assurément fait de la peine si je ne vous eusse plus revu... Et voulez-vous que je vous conte une étrange chose? Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais sur un vaisseau et que je naviguais sur la haute mer. Vous, Walter, vous étiez pilote du navire.... Que ne peut-on rêver, n'est-ce pas? »

Le jeune homme tressaillit; il voulut parler, mais sa voix mourut avant d'arriver à ses lèvres.

« Pourquoi êtes-vous si triste, Walter? demanda la jeune fille. Ah! qu'est-ce que je vous demande là? Vous n'avez plus de compagne, n'est-ce pas? Vous ne pourrez plus causer familièrement qu'avec votre mère malade. C'est triste, en effet. Que de plaisirs nous avons eus depuis notre enfance! Vous avez été pour moi un bien bon ami, Walter; je comprends que vous soyez affligé de me voir quitter Amsterdam..

— Et vous, Adélaïde, demanda le jeune homme tout ému, n'êtes-vous donc point du tout affligée?

— Oui, sans doute, mais le plus fort est passé. Lorsque je me trouvai au commencement dans la grande maison de la *rue aux Herbes*, votre image venait toujours se placer devant mes yeux; de quelque côté que je

me tournasse, j'entendais toujours votre voix qui m'appelait.... Et alors, Walter, dans mon isolement, je fondais en larmes et je pleurais durant des heures entières.

— Vous pleuriez? vous pleuriez, Adélaïde? dit le jeune homme profondément touché... Pourquoi?

— Vous vous l'imaginez bien, sans doute... Parce que vous n'étiez plus avec moi.

— Et maintenant vous partez sans chagrin?

— Maintenant, c'est fini, Walter; ces larmes ne pouvaient durer éternellement.

— Hélas! dit d'une voix plaintive le jeune homme désolé, vous m'aurez donc déjà oublié avant d'être en vue de la rade d'Amboine! »

Deux larmes brillaient dans ses yeux, et il attachait sur la jeune fille un amer regard de reproche, qui parut la surprendre et l'affliger.

« Walter, Walter, dit-elle d'une voix émue, ce n'est pas bien à vous de chercher à rendre triste pour moi le moment de l'adieu! Soyez sûr que vous m'aurez oubliée avant que je vous oublie... Rosalie peut attester que je pense à vous, que je parle de vous toute la journée. »

La servante, qui s'était arrêtée à quelques pas et qui avait entendu la plus grande partie de la conversation des deux jeunes gens, s'approcha d'eux et dit avec un sourire légèrement railleur :

« Vous demandez qui de vous deux oubliera l'autre le premier? Ce n'est pas difficile à dire : ce sera certainement Walter

— Moi ! s'écria le jeune homme. Je l'oublierais, elle ! Oh ! Rosalie, ne plaisantez pas, je vous en prie.

— Mais c'est bien facile à comprendre, répondit la servante. Si déjà, ici, Adélaïde songe à vous du matin jusqu'au soir, que sera-ce là-bas ? Là-bas il n'y a ni compagnons de jeu, ni amis, ni connaissances ? A quoi penserons-nous à Amboine, croyez-vous ? A notre chère Hollande, à Amsterdam, à ceux qui vivaient avec nous. Vous, Walter, vous deviendrez médecin, vous ferez fortune, vous vous marierez, et peu à peu vous oublierez ceux qui seront partis : c'est toujours ainsi que vont les choses.

— Oui, oui, dit Adélaïde, c'est vous qui êtes encore le plus heureux ; vous demeurez dans notre belle patrie, tandis que je vais, moi, m'en éloigner de plusieurs milliers de lieues, sans savoir si je la reverrai jamais...

— Et vous ne déplorez pas ce départ ? s'écria Walter avec un désespoir à peine comprimé.

— A quoi cela servirait-il ? murmura Adélaïde. Je dois, en fille soumise, suivre mon père, et je trouve ma consolation dans l'accomplissement de ce devoir. »

Le jeune homme frissonna de tous ses membres ; on eût dit que les douces paroles de la jeune fille l'irritaient.

La servante dit en riant malicieusement :

« Plaintes inutiles ! rien ne s'oublie plus vite que ces amitiés d'enfance ! Mademoiselle a bien raison de ne pas trop se chagriner. Soyez sûr, Walter, que, dans un ou deux ans, vous aussi bien qu'Adélaïde, vous vous sou-

viendrez à peine que vous avez eu tant d'affection l'un pour l'autre. Et pourtant il n'y a rien à y faire ; il faut accepter la vie telle que le Seigneur nous la fait. »

Accablé par la conviction que ni Adélaïde ni Rosalie ne comprenaient la nature de son chagrin, Walter se couvrit la figure de ses deux mains.

La jeune fille le contempla en silence pendant quelques instants. Tout à coup une joie radieuse illumina son visage, et, appuyant la tête sur l'épaule du jeune homme, elle lui dit à l'oreille :

« Walter, je sais un moyen de n'être pas longtemps séparée de vous.

— Un moyen ! s'écria Walter avec un sourire de bonheur. Oh ! parlez !

— Venez aussi dans l'Inde, Walter.

— Toujours la même chose, dit le jeune homme en soupirant.

— C'est en effet l'unique moyen, remarqua la servante.

— Oh ! promettez-le-moi, reprit Adélaïde. Je vous attendrai, j'espérerai toujours et ne cesserai d'épier le navire qui vous amènera.

— Et ma pauvre mère?

— Emmenez-la avec vous, Walter ; alors nous serons tous réunis comme auparavant...

— Ah! vous voilà donc enfin ! s'écria Van den Broeck qui s'avançait sur le quai. Vous nous feriez bien manquer la marée en perdant ainsi le temps. Par quel chemin êtes-vous venues ici ? Il n'y a, je pense, qu'une *rue aux Herbes* à Amsterdam.

— Allons, ne te fâche pas pour si peu, répondit sa femme. Nous avons couru à la hâte jusqu'à la *Bourse au blé*, pour serrer une dernière fois la main à notre amie, la femme du changeur.

— Bien, bien, hâtons-nous, dit le capitaine d'un ton impératif; qu'on se dise adieu, et que dans un instant on soit à bord ! sans cela nous n'en finirons jamais.

— Adieu donc, Walter ! dit Adélaïde en lui prenant la main. Vous savez ce que je vous ai dit : je penserai sans cesse à vous et vous attendrai là-bas avec impatience. »

Le jeune homme luttait avec effort contre son émotion : il trouva à peine la force de balbutier une triste parole d'adieu.

En ce moment la femme du capitaine embrassait avec effusion la vieille veuve, qui pendant tant d'années avait été son amie ; des larmes abondantes, mais silencieuses, coulaient des yeux des deux femmes.

La vue de ces affectueuses démonstrations et la tristesse de sa mère vainquirent le jeune homme, qui, lui aussi, se prit à pleurer.

« Ah ! je m'étais faite bien forte, s'écria Adélaïde, mais, si vous perdez tous courage, moi aussi je ne pourrai me contenir plus longtemps. Hélas ! hélas ! que je suis malheureuse ! combien je souffre, Walter, de devoir vous quitter ! »

Et, à ces mots, la pauvre enfant fondit en larmes.

Le petit Congo, qui assistait à quelque distance à cet scène, s'était depuis longtemps accroupi la tête entre les genoux.

« A bord! à bord! s'écria le capitaine en poussant doucement sa femme et sa fille vers le bâtiment. Allons! encore une poignée de main, dame Pietersen, et vous aussi, Walter! Au revoir, au revoir! Hé! Congo, que fais-tu encore à terre? Hâte-toi, sinon... »

Le négrillon courut à Walter, lui baisa encore une fois les mains, y laissa tomber deux larmes, leva les yeux au ciel avec une singulière expression, et s'élança dans le navire. Madame Van den Broeck et Adélaïde étaient déjà montées sur le pont et avaient pris place près du gouvernail, loin des soldats et des matelots.

En peu d'instants les voiles furent déployées, et le vaisseau, accompagné de deux cagues, s'éloigna du rivage. L'équipage envoya à la ville d'Amsterdam un triple hourra pour adieu, et le trompette qui se trouvait à bord de l'une des cagues sonna l'air national hollandais : *Guillaume de Nassau.*

Walter vit Van den Broeck, sa femme, le négrillon et même la servante continuer de faire des signes de loin, pour répéter l'adieu aussi longtemps que possible; il vit aussi Adélaïde assise auprès du gouvernail, la tête dans les mains et fondant en larmes. Cette preuve de sa tristesse fut une consolation pour son cœur oppressé, et il savoura en quelque sorte la douleur de la jeune fille, jusqu'à ce que le vaisseau et les deux cagues disparussent à sa vue. Alors il laissa tomber avec découragement la tête sur la poitrine, et resta debout, affaissé et muet, comme s'il avait oublié où il se trouvait et ce qui venait de se passer.

« Viens, Walter, partons! dit enfin la veuve. Le Seigneur soit loué de ce que ce douloureux instant est passé! »

Walter la suivit sans dire mot; des soupirs étouffés s'échappaient de sa poitrine, et des gestes nerveux et convulsifs attestaient son désespoir.

« Mon bon Walter, murmura la mère, cette séparation est bien cruelle pour toi, n'est-ce pas? Ton cœur aimant déplore la perte d'une compagne de jeux, comme si c'était un terrible malheur; calme-toi et ne perds pas courage, mon enfant; demain cette douleur sera déjà adoucie....

— Une compagne de jeux! s'écria le jeune homme d'une voix navrante. Oh! ma mère, si ce n'était rien de plus!... »

La vieille femme le regarda avec surprise.

« Elle est partie... Je puis maintenant vous faire l'aveu de mon malheur, poursuivit-il. Non, non, elle n'était plus pour moi une compagne de jeux, ma mère. C'était téméraire, insensé peut-être; mais j'osais prévoir pour moi un avenir! Je rêvais qu'Adélaïde m'était destinée pour épouse; qu'elle deviendrait la fille de ma bonne, de mon excellente mère, et rivaliserait d'amour avec moi pour rendre ses vieux jours doux et heureux. Oh! si cet espoir me fût resté, j'aurais fait des miracles pour briller, parmi tous les médecins de la Hollande, par la science et par le dévouement.... Mais maintenant l'étoile qui éclairait pour moi le chemin de la vie a disparu dans la nuit!

— Pauvre Walter! dit la veuve avec un soupir, comment peux-tu laisser ainsi s'égarer tes pensées? L'homme se trouve toujours mal de mettre son espoir dans l'impossible. Ce que tu osais rêver ne pouvait se réaliser, quand même Adélaïde serait restée de longues années encore auprès de nous. Combien souvent M. Van den Broeck n'a-t-il pas déclaré en notre présence que seul un brave soldat, un capitaine comme lui obtiendrait la main de sa fille? Il méprise toute autre profession que celle des armes, bien à tort, assurément; mais que veux-tu? Le brave homme a sur ce point une opinion irrévocablement arrêtée. Toi, Walter, avec ton caractère si pacifique et si doux, tu es appelé à servir ta patrie ailleurs que sur les champs de bataille. »

Walter ne répondit pas; il marchait d'un air distrait, le regard perdu dans le vague, et s'entretenait avec lui-même, comme si une grande pensée se fût emparée de son esprit. Tout à coup il s'arrêta et saisit les deux mains de sa mère; il la regarda en face d'un œil égaré et dit d'un ton exalté :

« Ma mère, vous m'aimez, n'est-ce pas? Vous feriez beaucoup, vous endureriez beaucoup pour mon bonheur? Pour me sauver d'une douleur éternelle vous sacrifieriez, s'il le fallait, vos habitudes, votre repos? N'est-ce pas ma mère, n'est-ce pas?

— Mais, Walter, que veux-tu donc, mon enfant? demanda la veuve effrayée de son émotion.

— O ma mère, je vous en prie, je vous en supplie, partez avec moi pour l'Inde

— Moi! pauvre vieille femme souffrante et maladive, dit-elle avec accablement, je m'embarquerais avec toi sur la grande mer? Quelle pensée, mon fils! Ah! le Seigneur, irrité d'un acte aussi insensé, me rappellerait certainement à lui pendant la route. Non, non, je veux reposer là où dorment les miens. Walter, mon enfant, ta tête s'égare! »

Une navrante exclamation de désespoir s'échappa de la poitrine de Walter.

« Oh! s'écria-t-il en secouant la tête comme pour chasser la pensée qui l'obsédait, oh! je suis fou, c'est vrai! Allons, ma mère, allons, cela se passera.... J'essaierai de l'oublier; mais ne craignez rien, quoi qu'il arrive. Moi, vous quitter, ma mère bien-aimée! Non, jamais, tant que je vivrai.... Allons, allons, ma mère! »

Madame Pietersen le suivit aussi bien que le lui permettait la marche rapide du jeune homme. Tous deux disparurent bientôt derrière le *Kamperhoofd.*

1618

I

Non loin de la ville javanaise de Jacatra, trois femmes hollandaises et un esclave noir étaient assis, un matin,

à l'ombre de quelques arbres qui les protégeaient contre les rayons brûlants du soleil de l'Inde.

Ces arbres avaient été vraisemblablement plantés dans la plaine pour y ménager une agréable retraite contre la chaleur du jour, car leur choix et leur disposition plus ou moins régulière semblaient plutôt une fantaisie des hommes que l'œuvre de la nature.

Dans un massif d'arbustes, sur la sombre verdure desquels brillaient des fruits et des grappes de toute couleur et de toute forme, se détachaient le *patty* au feuillage d'un vert clair, que les Javanais aiment pour sa cime touffue et ombreuse ; le beau *dadap*, dont chaque feuille est marbrée et ponctuée comme une fleur ; l'élégant *katapner*, dont les rameaux portent à la fois des boutons, des fleurs et des fruits, et le majestueux *jambosier*, qui, comme un peuplier d'Italie, lance sa flèche élégante vers le ciel.

A l'ombre des plus épais pattys, sur un banc de bambous et de rotangs entrelacés, était assise une personne déjà parvenue à un certain âge ; à la richesse austère de son costume on la reconnaissait sur-le-champ pour la femme d'un négociant hollandais ou d'un officier. Elle avait la tête penchée sur un livre auquel son regard était attaché ; mais, soit que la chaleur de l'atmosphère ou le morne silence qui régnait dans la plaine la portât à s'assoupir, elle fermait par moment les yeux et paraissait disposée à céder au sommeil.

A côté d'elle, sur le même banc, se trouvait une jeune fille qui pouvait à peine avoir atteint sa vingtième année.

Des cheveux blonds et des yeux bleus comme l'azur du ciel attestaient son origine septentrionale, bien qu'un long séjour dans l'Inde eût répandu sur son beau visage une légère teinte brune. Elle était entièrement vêtue de blanc, et n'avait pour toute coiffure que les boucles épaisses de sa chevelure, rattachée sur son front comme une couronne. Sauf les bracelets de fleurs dorées du *champaka* [1] qui parfumaient ses bras nus, elle n'avait d'autre ornement que la douce et séduisante beauté dont l'avait parée la nature.

La lumière du soleil, traversant le feuillage aux mille couleurs, se jouait autour d'elle en teintes diaprées; le jambosier répandait sur elle ses fleurs d'un rouge vif; de magnifiques papillons, attirés par les arbustes en pleine floraison, balançaient au-dessus de sa tête leurs ailes où resplendissaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; des scarabées, des mouches, mille insectes mouvants et brillants comme s'ils fussent nés de la flamme, couraient, bourdonnaient, susurraient dans ce riant pavillon de verdure.

La jeune fille paraissait cependant insensible à la beauté de tout ce qui l'entourait; elle baissait les yeux et demeurait dans une complète immobilité. On eût dit qu'un long rêve avait ravi son esprit et l'avait plongée dans un profond oubli de la réalité.

Peut-être songeait-elle à cette patrie aimée qu'elle avait quittée si jeune, et pour toujours sans doute. Peut-

[1] *Mechelia champaka*, fleur favorite des Javanais.

être déplorait-elle l'absence d'une personne qui lui était chère et dont l'image la poursuivait dans la solitude. Mais, quelle qu'en fût la cause, un mal secret rongeait le cœur de la jeune fille et se lisait jusque sur son visage, qui, tout gracieux et tout séduisant qu'il fût, portait les traces d'une consomption lente et d'un mortel accablement.

Après avoir, immobile et songeuse, contemplé ainsi le sol pendant quelque temps, elle releva soudain la tête, comme si elle eût été saisie par le silence complet qui régnait autour d'elle. Elle jeta d'abord un coup d'œil timide sur la personne assise auprès d'elle, avec un livre sur les genoux, et qui s'était doucement endormie; puis elle se retourna à demi et chercha du regard ses domestiques à travers les arbres.

La servante dormait appuyée au tronc puissant d'un *billingbing*[1]. Le nègre seul veillait, un parasol fermé dans une main et une corbeille de fruits fraîchement cueillis de l'autre; il tenait son œil brillant fixé sur sa maîtresse et paraissait lui demander si elle désirait quelque chose; mais elle lui fit signe du doigt de rester où il était.

La jeune fille reprit sa première attitude; mais cette fois elle jeta les yeux vers la plaine et parut embrasser d'un long regard le magnifique tableau que la nature indienne déroulait autour d'elle.

En dirigeant son regard à gauche, elle vit les cocotiers

[1] *Averrhoa bilimbi.*

qui bordaient la côte et balançaient leurs hautes cîmes, comme de gigantesques panaches, sous le souffle tiède du vent de terre; derrière, dans le lointain, les mâts des navires qui l'avaient amenée à Jacatra, et, plus loin encore, l'immense mer dont la surface, dans sa partie la plus voisine du rivage, était parsemée de petites îles verdoyantes, pressées les unes contre les autres comme de charmants kiosques de verdure, puis s'étendait au loin pour aller se fondre peu à peu, dans un horizon sans limites, avec l'azur du ciel.

En face d'elle s'élevaient à quelque distance les magasins et les habitations de la factorerie hollandaise. Les fortifications qui les entouraient atteignaient à peine encore à la hauteur d'un homme, mais on poussait les travaux avec ardeur. La jeune fille voyait des Hollandais, des nègres, des Chinois, malgré la chaleur du soleil, apporter des pierres, du mortier, de la terre, et, comme surexcités par une activité fébrile, rivaliser de zèle pour faire sortir du sol le rempart qui devait protéger la forteresse néerlandaise.

Dans le lointain, derrière la factorerie, apparaissait la ville javanaise de Jacatra, avec ses demeures bien aérées, construites en bambous et en rotangs, à demi cachées sous l'ombre des *kelors* touffus, et ombragées de tous côtés par des arbres fruitiers dont le feuillage foncé et luisant se dessinait vivement sur le ciel. A côté, et entre les maisons, le *pysang* ou bananier déployait ses feuilles gigantesques, et l'*arec*, sorte de palmier, lançait dans les airs sa cîme étalée comme un parasol, tandis que le

suryboa[1] s'enroulait gracieusement autour de sa tige svelte et délicate. Çà et là le *lontar* ou arbre des chasseurs montrait aussi ses feuilles en forme d'éventail, sur lesquelles les Indiens avaient autrefois coutume d'écrire leurs *olas* ou leurs lettres. Dans les environs de la ville se déployaient les vastes rizières des Javanais, dont les unes charmaient la vue par leur tendre et agréable verdure, tandis que les autres avaient déjà les reflets dorés de la maturité.

Si la jeune fille portait son regard à droite, c'est-à-dire vers l'intérieur des terres, son œil se promenait d'abord sur un splendide tapis de verdure sillonné par les gracieux méandres de deux ou trois rivières. Toute la surface de la plaine, là où son uniformité n'était pas rompue par des bouquets de cocotiers, étincelait de fleurs aux mille formes et aux mille nuances; du sein même de l'eau le *tong-jong tratty* élevait ses splendides calices où la fraîcheur des parfums luttait avec l'éclat des couleurs.

Dans cette direction, sa vue atteignait les limites où s'arrêtaient le travail de l'homme et la lisière de ces impénétrables forêts qui, au pied des collines, prennent possession du sol, et, croissant toujours en grandeur et en majesté, se répandent de tous côtés sur la grande île, gravissent même les hautes montagnes dont le sommet menace le ciel, et s'élèvent jusqu'à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Ce n'est que dans ces forêts qu'on peut se faire une

[1] Espèce de liane.

idée de la merveilleuse fécondité dont une prodigue nature a doté ce point de la terre. Là des arbres gigantesques, des plantes étranges, des lianes avides semblent se disputer l'accès de la lumière et de l'air; dans cette lutte pour conquérir une étroite place, ces végétaux puissants entrelacent si étroitement troncs, rameaux et sarments, que ce n'est que la hache au poing que l'homme parvient à s'y frayer un pénible passage. Et comme si le sol ne suffisait pas à recevoir toutes les plantes qu'une force exubérante de végétation y fait germer, tel végétal enfonce ses racines dans le tronc d'un autre, et des plantes, des arbrisseaux vivent et croissent vigoureusement sur le sommet même des arbres les plus élevés. Des milliers de végétaux parasites, aux formes étranges et merveilleuses, y couvrent l'écorce des *pinkous* séculaires, des *langsars*, des *pinangos*, des *surens*, entrelacent en tous sens leurs branches, de manière à former comme un immense et inextricable réseau, descendent jusqu'au sol, remontent dans les airs, et fournissent à leur tour une abondante nourriture aux lianes qui, courant d'un arbre à l'autre, se suspendent comme de minces cordages à toutes les branches, poussent de nouvelles racines, s'élèvent hardiment jusqu'aux plus hautes cîmes, et là, par leur épais et luxuriant feuillage, forment un toit de verdure qui, même en plein jour, ne laisse pénétrer qu'une lumière douteuse dans ce pandœmonium végétal.

Dans les sombres profondeurs de ces forêts primitives de Java vit et pullula tout un monde d'animaux. Le

singe y gîte avec sa femelle et son petit sur les mêmes arbres où le charmant lori et l'élégante perruche étalent leur splendide plumage ; l'affreux chien-volant s'y cache pendant le jour; le lézard-volant y saute sans repos de branche en branche ; le tigre royal y règne en maître ; l'iguane, semblable à un crocodile, y guette sa proie ; de venimeux scorpions, de hideuses scolopendres y fourmillent sous les feuilles tombées.

La jeune fille tint pendant quelque temps ses yeux fixés sur les majestueuses forêts et les cîmes couronnées de nuages des montagnes qui bornaient l'horizon du côté de la terre; puis, comme si cette contemplation ne lui eût procuré ni plaisir ni consolation, elle secoua la tête d'un air découragé et dirigea son regard vers le sol, où il rencontra les fleurs pourpres que le jambosier avait semées à ses pieds. Peu à peu son esprit parut s'égarer de nouveau dans une profonde rêverie, car elle resta immobile et muette, et finit par porter les mains à ses yeux, comme pour cacher les larmes qui s'en échappaient malgré elle.

La femme qui était assise à côté d'elle leva la tête et contempla un instant la jeune fille affligée, avec l'expression d'une bienveillante tristesse, puis elle lui prit la main et lui dit :

« Adélaïde! Adélaïde! ce n'est pas bien. Hier encore tu as promis à ton père de lutter courageusement contre ton chagrin; tu lui as dit que, consolée maintenant, tu attendrais avec patience le jour de notre retour dans la patrie. Ta promesse a donné tant d'espoir et de confiance

à mon cœur de mère que, tu le vois, je me laisse gagner par le sommeil à tes côtés; tu restes seule un instant..., et, à mon réveil, je surprends des larmes dans tes yeux! N'as-tu donc pas de pitié, mon enfant, pour ma douleur?

— Ah! ne m'en veuillez pas, ma bonne mère, balbutia la jeune fille. Je lutte avec énergie contre mon chagrin, mais il est plus fort que ma volonté. Les larmes seules apportent quelque soulagement à mon pauvre cœur

— Ce sont de funestes pensées qui te poursuivent, Adélaïde; au lieu de les caresser avec complaisance, repousse-les courageusement, et bientôt tu seras guérie.

— Oui, ma mère, c'est bien ainsi qu'il faudrait faire; vous avez raison, répondit la jeune fille. Si je pouvais maîtriser mes pensées! Ce rêve, cet éternel rêve!... La Hollande, Amsterdam, tout ce qui entourait mon enfance de joie et de bonheur, voilà ce qui consume mes forces, ce qui jette le trouble dans mon âme et me rend ingrate envers mon père et envers vous, qui vous montrez pour moi si bonne et si tendre mère... Hélas! hélas! c'est coupable et cruel de ma part, je le sais; mais ne m'accusez pas dans votre cœur, ma mère bien-aimée : je n'y puis rien! »

Assis par terre à quelque pas de là, le nègre fixait son œil brillant sur les lèvres d'Adélaïde, et, bien qu'il ne pût saisir l'entretien qui avait lieu à voix basse, il paraissait cependant comprendre le sens des paroles de la jeune fille. Sa physionomie attestait aussi une profonde compassion, et de temps en temps ses grosses lèvres se contractaient avec une sorte de dépit et de colère.

La mère dit d'une voix douce :

« Encore deux ou trois mois, et nous retournerons au pays. Cette idée n'est-elle pas assez consolante pour te donner et le courage et la force, Adélaïde?

— Vous vous faites illusion à vous-même par amour pour moi, ma mère; vous vous trompez afin de pouvoir me tromper aussi. Depuis quatre ans on me berce du même espoir. Lorsque nous fîmes voile d'Amboine, on me fit croire aussi que nous allions vers notre pays; et voici cinq mois déjà que nous sommes à Java... Oh! je le sais, ma mère, mon pied ne touchera plus jamais le sol de la Hollande.

— Pauvre folle! dit la mère en soupirant, ne crois-tu plus à rien qu'à ce qui peut aggraver ton mal? Je te dis que nous retournerons au pays dès que cette forteresse sera construite, dans trois mois au plus tard. Ton père déclarait ce matin, en ma présence, au gouverneur général, que rien au monde, ni les trésors, ni les dignités, ni même le sentiment du devoir, ne pourraient l'empêcher de partir pour la Hollande, afin de délivrer sa fille de ce mal cruel, de ce mal du pays qui la dévore sous ses yeux.

— Quoi! est-ce bien vrai, ma mère? demanda la jeune fille avec une joie mêlée de doute et de crainte.

— Je prierai M. le gouverneur Koen [1] de l'attester devant toi, si tu refuses de me croire. Tu as raison, Adé-

[1] Le gouverneur général de l'Inde pour la Compagnie hollandaise était, à cette époque, Jean-Pierre Koen.

laïde : je t'ai trompée parfois par pitié et par affection pour toi, mais aujourd'hui ce que je te dis est bien la vérité. »

La jeune fille frappa des mains de joie ; un céleste sourire de bonheur illumina ses traits, et elle s'écria avec effusion :

« Je reverrais ma Hollande chérie ! Oh ! ce serait un si grand bonheur que je doute qu'il puisse m'arriver ! Mais je vous crois, ma mère ; je trouverai des consolations dans le doux espoir qui m'est donné ; je ne pleurerai plus, je serai toute joyeuse, j'attendrai, j'attendrai avec patience, jusqu'à ce que l'heure de ma délivrance sonne enfin ! »

Et, se reprenant comme si une autre pensée eût frappé tout à coup son esprit, elle s'écria avec un élan de joie :

« Ma mère, comment retrouverons-nous nos amis là-bas ? Que seront-ils devenus ? La femme du changeur ? Le vieux négociant ? Lise, la petite fille de l'épicier ? La bonne dame Pietersen ? Elle était si malade et si faible ! peut-être... Ah ! non, chassons cette affreuse pensée !... Et Walter ? il sera déjà médecin, n'est-ce pas ? Qui sait si quelqu'un de ces amis songe encore à nous ? »

Madame Van den Broeck secoua la tête avec une triste impatience. Elle savait par expérience que de telles pensées aggravaient le mal dont souffrait sa fille et la faisaient toujours tomber dans une mélancolie plus profonde. Pour donner un autre cours à la conversation, elle feignit de ne pas avoir pris garde aux plaintes d'Adélaïde et dit :

« Ainsi, mon enfant, tu me promets sincèrement d'attendre avec résignation le moment de notre départ, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère, je suis si contente déjà! Je me sens si forte!

— Que tu fusses abattue à Amboine, cela pouvait encore se comprendre : c'est un triste séjour, où l'air chargé de sel irrite et fatigue; mais ici, à Java, la nature est si féconde et si généreuse! Tout y resplendit de magnificence et de beauté; tout ce que l'homme peut désirer s'y trouve en abondance... Si celui qui a mis le pied sur le sol de Java voulait se représenter le paradis terrestre, comment le rêverait-il autrement? C'est un sentiment bien naturel sans doute que celui qui nous fait aspirer vers la patrie absente; mais ce sentiment ne doit point aller jusqu'à un fanatisme qui nous rende aveugle pour les merveilles et les bienfaits que le Créateur a répandus à pleines mains sur ce coin béni de la terre.

— Vous dites vrai, ma mère, répondit la jeune fille; ici la nature est riche, elle est grandiose, elle est d'une inexprimable magnificence..... »

Et elle ajouta avec un accent pénétré :

« Mais rien ici pourtant n'a le charme ni la beauté de notre chère et paisible Hollande!

— Oui, oui! s'écria le nègre. Hollande, beau pays! Là..... Walter..... bon maître à moi! »

Un sévère regard que lui jeta madame Van den Broeck fit reculer Congo, les mains jointes, jusqu'au pied d'un haut cocotier.

Il y eut un court silence après lequel la mère dit à la fille :

« Adélaïde, prends donc une bonne résolution, mon enfant. Montre à ton père que tu veux vraiment attendre avec courage et confiance l'instant promis ; cela le rendra si content! Ce qu'il va faire pour toi, c'est la plus grande preuve d'affection qu'un père puisse donner à son enfant. Songe donc que le commandement supérieur de ce nouveau pays lui est réservé d'avance; ici sera bientôt le principal établissement de la puissance hollandaise dans l'Inde, et ton père occuperait, par conséquent, le premier rang après le gouverneur général ; l'espoir de devenir, avec le temps, gouverneur général de toute l'Inde néerlandaise ne lui est même pas interdit. Rien ne pourrait flatter davantage son orgueil et son ambition d'homme. Et pourtant, Adélaïde, il va renoncer à ce brillant avenir par amour pour sa fille, par amour pour toi.

— Oh! que le bon Dieu, dans sa miséricorde, me laisse retourner en Hollande, dit Adélaïde en soupirant, et je saurai récompenser mon bon père de l'affection sans bornes qu'il a pour moi. Tout ce qui peut lui donner quelque joie... »

En ce moment, un coup de canon retentit; c'était le salut d'un navire qui entrait dans le port.

Adélaïde se leva vivement et regarda dans la direction de la plage; elle semblait très-émue et tremblait de tous ses membres.

« Pauvre folle! dit tristement la mère, pourquoi t'é-

mouvoir ainsi? C'est le navire *la Flèche*, envoyé en reconnaissance à Bantam et qui avait ordre de revenir aujourd'hui. On l'attend depuis ce matin. »

Le nègre, au bruit du coup de canon, avait grimpé sur le cocotier et était suspendu au tronc de l'arbre, à une hauteur de soixante pieds. Lui aussi regardait du côté de la mer avec une avide curiosité.

Pendant un instant Adélaïde attacha sur lui un regard humide et brillant, et parut lui demander ce qu'il apercevait; mais l'expression indifférente du visage de Congo la découragea. Elle se rassit, silencieuse, à côté de sa mère; mais elle levait, cependant, à tout instant, les yeux vers l'esclave noir, qui s'efforçait de monter jusqu'au haut de l'arbre.

La servante avait été réveillée aussi par le retentissement du canon et s'était levée; mais, en voyant ses maîtresses garder la même attitude sur le banc, elle s'était rassise, sans dire mot, contre le tronc du *billingbing*.

« Mais quel intérêt prend donc ce pauvre Congo à chaque vaisseau qui arrive? dit à demi-voix madame Van den Broeck. On dirait qu'il attend quelqu'un; car lui, du moins, ne souffre pas du mal du pays.

— Vous savez ce que c'est, ma mère, dit Adélaïde. Dans sa simplicité, il s'imagine que Walter Pietersen doit venir aux Indes. Congo a bon cœur; le pauvre esclave n'a gardé de la Hollande qu'un souvenir : c'est qu'il a rencontré dans ce pays un homme qui le protégeait et l'aimait comme s'il n'eût pas été un malheureux noir, jeté au milieu de ce monde en paria.

— Il est fou et contribue par ses folies à augmenter tes souffrances... Descends de cet arbre, Congo, et tiens-toi en repos, sinon je me plaindrai de toi au capitaine. »

Le nègre se laissa glisser du haut du cocotier et s'arrêta au pied de l'arbre, la tête basse et les mains jointes.

« Viens, Adélaïde, dit madame Van den Broeck en se levant, regagnons la factorerie. Ton père m'attend à cette heure. Montre-lui un visage joyeux, mon enfant, et remercie-le de bon cœur de ce que son affection pour toi lui a fait dire au gouverneur général.

— Il fait si bon et si frais ici, ma mère, dit la jeune fille d'une voix suppliante, et l'air est si lourd et si étouffant dans la factorerie, au milieu de tous ces ouvriers! Oh! demeurez encore un peu avec moi à l'ombre de ces arbres.

— Non, Adélaïde, je dois rentrer; mais ce n'est que pour un instant. Reste ici, si tu le désires; je viendrai t'y retrouver tout à l'heure. En attendant, sois calme, mon enfant, et ne pense plus aux choses qui t'attristent. »

Par un signe elle ordonna à la servante de s'asseoir auprès d'Adélaïde et se dirigea vers la factorerie. La jeune fille suivit sa mère des yeux pendant un instant; puis son regard s'abaissa vers la terre, et elle tomba dans une profonde rêverie, bien que Rosalie fût venue se placer à côté d'elle et cherchât à attirer son attention par des paroles vives et enjouées.

Dès que madame Van den Broeck eût disparu derrière la clôture qui entourait la factorerie, le nègre s'élança vers le cocotier et grimpa le long du tronc jusqu'à la

âme de l'arbre; mais à peine eut-il jeté un coup d'œil du côté de la mer qu'il se mit à pousser de grands cris en gesticulant joyeusement :

« Hollande! hourra! Hollande! »

Le nom de ce pays bien-aimé était tout-puissant sur l'âme de la jeune fille. Elle se leva vivement et demanda d'une voix tremblante :

« Que vois-tu, Congo?

— Il arrive de Hollande! s'écria le nègre avec enthousiasme. Le pont est couvert de matelots et de soldats. Oh! Congo peut-il aller voir? »

Sans attendre le consentement de la jeune fille, le nègre se laissa glisser rapidement le long du tronc de l'arbre, ramassa par terre le parasol, le poussa dans la main de la servante, déposa sur ses genoux la corbeille de fruits, et, jetant un cri de joie dans l'air, s'élança à travers la plaine avec la rapidité d'une flèche qui s'échappe de l'arc.

Lorsqu'il eut atteint le port, il rencontra sur la plage un détachement de soldats, et aperçut des barques qui, venant du navire récemment arrivé, se dirigeaient vers la terre pour y débarquer une partie de l'équipage. Quelques personnes, parmi lesquelles se trouvaient des femmes hollandaises et des enfants, étaient accourues avec empressement de la factorerie et pressaient la main d'amis et de connaissances ou demandaient des nouvelles de la patrie. Congo courut avec une étrange précipitation autour des soldats, considérant chacun d'eux de la tête aux pieds, et recueillant d'une oreille avide tout ce qui

se disait. Déjà on l'avait maintes fois repoussé avec rudesse, mais chaque fois il revenait à la charge et parcourait d'un pas rapide les rangs des soldats, comme s'il se fût efforcé de reconnaître quelqu'un parmi eux.

Enfin, découragé par l'inutilité de ses efforts, il s'accroupit sur les talons contre un poteau, et dirigea tristement les yeux vers les barques qui, du navire, s'avançaient encore vers le rivage.

Depuis longtemps il était là, immobile, lorsque tout à coup son regard étincela et un sourire où l'indécision se mêlait à la surprise découvrit toutes ses dents blanches.

A une grande distance de lui se trouvait un jeune soldat dont l'uniforme annonçait un sous-officier ou un sergent. Congo ne pouvait apercevoir qu'imparfaitement son visage, parce que le sergent tournait le dos à la côte pour donner des ordres à l'équipage d'une des barques qui venaient d'aborder. L'émotion du nègre alla s'accroissant, à mesure qu'une bienheureuse certitude s'emparait de plus en plus de son esprit.

Tout à coup un mouvement du jeune homme permit à Congo de saisir entièrement ses traits. Le nègre bondit du sol en poussant un cri de joie, courut vers le sergent, tomba à genoux par terre devant lui, saisit ses mains, les couvrit de baisers, les arrosa de larmes, et fut tellement suffoqué par l'émotion qu'il ne put articuler un mot intelligible.

Tous les spectateurs contemplaient cette scène avec étonnement; beaucoup riaient de la pantomime étrange et désordonnée du nègre; le sergent lui-même fixa pen-

dant un instant, un regard de stupéfaction sur l'être bizarre qui s'était emparé de ses mains d'une façon si imprévue. Tout à coup il le reconnut, le releva tout tremblant, et s'écria :

« Ciel, c'est Congo ! Mon bon Congo, que fais-tu ici ? Tes maîtres sont-ils aussi à Jacatra ? Où est Adélaïde ? »

Mais le pauvre nègre était si joyeux et si ému qu'il n'entendit pas la question. Il dansait, criait, et faisait de telles contorsions, qu'un rire général éclata parmi les spectateurs.

Le jeune sergent paraissait éprouver une émotion d'une autre nature, mais tout aussi vive que celle de Congo. Il laissa le nègre continuer ses excentriques démonstrations de joie, s'avança vers le capitaine qui commandait le détachement, s'entretint pendant quelques instants avec lui ; puis, précédant le noir dans la direction d'un massif d'arbustes, il lui dit :

« Suis-moi, Congo, et calme-toi ! »

Dès qu'ils furent sous les arbres, à l'abri du regard des matelots et des soldats, le sergent arrêta le nègre, lui prit les mains et s'écria d'une voix joyeuse et pleine d'affection :

« Comme tu es devenu grand, mon pauvre Congo ! Je t'avais à peine reconnu. Mais toi, tu n'as pas oublié Walter ; ta joie m'atteste la fidélité de ton cœur. »

Congo joignit les mains, les éleva vers le ciel et s'écria :

« Merci, merci, mon Dieu ! je revois mon bon maître ! Depuis quatre années Congo attend au bord de la mer...

de la grande et muette mer; mais voïci enfin mon maître! Soyez béni, Seigneur du ciel : vous avez exaucé la prière du pauvre esclave!

— Comme tu parles bien le hollandais maintenant, dit Walter. Il est vrai qu'il y a quatre longues années... Mais tâche de te remettre, Congo, et écoute-moi avec calme. Le capitaine Van den Broeck est-il à Jacatra? A-t-il avec lui sa femme? »

Le nègre ne put que faire de la tête un signe affirmatif.

« Et Adélaïde est-elle mariée?

— Non, dit Congo avec effort, non; mais elle est malade, très-malade.

— Adélaïde, malade! Ciel! qu'a-t-elle? »

L'esclave posa le doigt sur le côté gauche de sa poitrine et répondit :

« *Sakit-haty*, comme disent les hommes noirs; elle souffre du cœur.

— Mais tu me fais trembler, Congo! Sa maladie n'est pas grave, n'est-ce pas?

— Elle est grave, maître; cela dure depuis trois ans déjà; elle ressemble à une fleur dont un ver ronge la racine. »

Le sergent pencha la tête sur sa poitrine et murmura une plainte étouffée.

« Ne soyez pas triste, mon bon maître, dit Congo en lui prenant la main. Maintenant notre demoiselle sera bientôt guérie. Ah! qu'elle va être contente! Venez, venez! elle n'est pas loin d'ici. »

A ces mots Congo tira le sergent par la main pour

l'entraîner vers la plaine. Walter, tout préoccupé, le laissa faire, et, pendant quelques instants, suivit son guide en silence. Tout à coup Congo arrêta le jeune homme, et, désignant du doigt un massif de grands arbres :

« Voyez, maître, là bas, près de ce grand *billingbing*, il y a une femme : c'est Rosalie... et sous les pattys une autre : c'est mademoiselle Adélaïde. »

Walter jeta un regard avide dans la direction qu'on lui indiquait. Bien qu'il aperçût les deux femmes, il ne pouvait à une si grande distance reconnaître leur taille, et bien moins encore distinguer leurs traits. D'ailleurs la pensée qu'il voyait Adélaïde lui causait une si forte émotion qu'il chancela sur ses jambes et dut appuyer sa main sur l'épaule de Congo.

Le nègre s'efforçait de lui faire presser le pas ; mais Walter, comme s'il eût été saisi par une secrète appréhension, ralentissait de plus en plus sa marche et paraissait hésiter à suivre son guide.

Congo ne put contenir plus longtemps son impatience ; il joignit vivement les mains et dit d'une voix suppliante :

« Permettez-moi d'être le porteur de la bonne nouvelle ! Venez, venez, maître ! Congo vole ! Oh ! ma pauvre demoiselle, combien elle va être contente ! »

Et ces mots étaient à peine sortis de ses lèvres qu'il courait à toutes jambes à travers la plaine.

Quand Adélaïde et Rosalie le virent approcher et entendirent ses exclamations de joie, toutes deux se levè-

rent vivement en jetant un cri de surprise, car les gestes du nègre étaient si animés qu'ils annonçaient à coup sûr un grand événement.

« Seigneur! Seigneur! que dit-il là? s'écria Rosalie d'une voix altérée. Walter! Walter serait-il arrivé à Jacatra? Écoutez! c'est bien ce qu'il dit. »

A cette révélation inattendue la jeune fille pâlit tout à coup, et se prit à trembler si fort qu'elle dut se retenir au tronc d'un arbre pour ne pas tomber. La servante vint à son secours et voulut la soutenir; mais Congo accourait hors d'haleine, en s'écriant avec les mêmes gestes désordonnés :

« Walter, mon bon maître Walter est là; regardez, regardez là-bas! Il est sergent, oui, sergent! Nous restons à Java; nous ne partons plus pour la Hollande! Hourra! Hourra! »

Comme si la jeune fille eût puisé de nouvelles forces dans la certitude que son plus doux espoir était réalisé, elle abandonna son appui, et, transportée de bonheur, leva les mains vers le ciel. Un radieux sourire illumina ses traits, et un sang plus chaud vint donner à ses joues une teinte rosée.

« Walter, c'est Walter! s'écria-t-elle. Ah! béni soit Dieu pour sa miséricorde! Maintenant je ne me désolerai plus. Walter me parlera de la Hollande; il me racontera ce qui s'y passe; ce sera comme si je m'y trouvais encore. Oh! Walter, c'est lui, le voilà! »

Et la jeune fille, émue jusqu'au fond de l'âme, battit des mains comme un enfant. La servante riait de joie; le

nègre sautait et dansait en poussant toutes sortes d'exclamations.

Le sergent fut bientôt assez près pour qu'on pût distinguer ses traits. Adélaïde fut étonnée et presque affligée qu'il ne fît aucun signe, aucun geste pour témoigner sa joie. Peut-être perdait-elle un peu du charme de son premier souvenir en voyant s'approcher, au lieu de son ancien et cher camarade d'enfance, un homme déjà fait, dont la démarche et la contenance trahissaient plutôt le respect et la réserve qu'une affection naïve et irréfléchie.

Le jeune homme, en effet, qui s'attendait à trouver Adélaïde avec son père ou sa mère, s'était souvenu tout à coup de la distance qui sépare un humble sergent d'un capitaine, et se préparait à paraître devant eux avec tous les égards et toute la déférence qu'exige la hiérarchie. Il avait donc comprimé son émotion. Du reste, on pouvait le voir maintenant, c'était déjà un beau militaire. Les moustaches qui ombrageaient ses lèvres et la barbe naissante qui couvrait son menton donnaient à sa physionomie une gravité virile; il marchait la tête haute, et l'uniforme lui allait si bien que Rosalie s'écria avec admiration :

« Dieu du ciel, quel joli soldat! Il faut être certain que c'est Walter pour le croire. Comme il est devenu grand et fort! »

Mais elle se tut bien vite après cette exclamation, et tous, émus et silencieux, fixèrent les yeux sur Walter, qui n'était plus qu'à quelques pas d'eux et hâtait un peu sa marche.

Le jeune homme était tout tremblant, et, bien qu'un sourire de bonheur éclairât son visage, il était pâle d'émotion. Il se découvrit et s'inclina respectueusemént devant Adélaïde, tandis que ses lèvres balbutiaient une formule de politesse.

Mais la jeune fille ne put contenir son cœur; elle saisit les deux mains de Walter avec une joie naïve et s'écria :

« Walter, Walter, ah! que je suis heureuse! Que le bon Dieu soit béni d'avoir permis que vous veniez aux Indes. Asseyez-vous là, tout près de moi. Comme vous me regardez tristement, Walter! Je suis malade, n'est-ce pas? Ce n'est rien : je serai bientôt guérie maintenant! Qu'est-ce qui se passe en Hollande? La vie est-elle toujours aussi douce et aussi joyeuse à Amsterdam? Ah! c'est un beau pays que celui-ci, Walter! Nous irons tous les deux faire de longues promenades avec ma mère; nous parlerons de notre cher pays et de nos beaux jours d'autrefois. Cela me donnera tant de courage, cela me fortifiera si bien! Cette vilaine maladie me quittera... Mais, Walter, dites-moi donc aussi quelque chose... que j'entende votre voix! »

Le jeune sergent regardait Adélaïde avec une joie triste et semblait plus troublé encore que joyeux; il murmura d'une voix presque inintelligible :

« Merci... merci... mademoiselle, pour votre bienveillant accueil.

— Mademoiselle! s'écria la jeune fille en souriant et avec un petit ton de reproche. Que veut dire cela, Walter? Auriez-vous oublié mon nom? Appelez-moi Adélaïde

comme autrefois. Je ne veux pas être une demoiselle pour vous.

— Je suis un modeste sergent, dit Walter en soupirant; votre père est capitaine: le respect...

— Le respect! Ne sommes-nous pas de vieux amis? Oh! Walter, je ne veux pas du tout que vous me parliez ainsi; d'abord il faut que vous soyez content, que vous me montriez un visage joyeux. »

Au lieu de réjouir le sergent, le franc et cordial accueil de la jeune fille, à cause même de sa naïve simplicité, parut au contraire jeter un triste nuage dans son âme. Il avait peut-être espéré trouver en elle un sentiment plus sérieux que la joie enfantine qu'elle témoignait en le revoyant.

La jeune fille se méprit sur la nature de son émotion et dit en lui prenant de nouveau la main:

« Cela vous fait de la peine, n'est-ce pas, de me voir si maigrie et si souffrante? Je vous remercie cordialement, Walter, de votre bonne et affectueuse compassion; mais ne craignez plus rien : je suis guérie. Je ne sais comment cela se fait, mais je me sens heureuse et forte maintenant. Depuis que je vous vois, tout me paraît si beau ici, l'air est si doux, la nature si riante!... Mais dites-moi donc comment il se fait que l'on vous voie ici. Je vous croyais médecin et en Hollande, je vous retrouve soldat et à Java? »

Walter fit un visible effort sur lui-même pour répondre à la question de la jeune fille. Comme s'il eût pris une soudaine résolution, il dit d'un ton hé-

sitant d'abord, mais de plus en plus expressif et pénétré :

« Eh bien ! je m'abandonne au sort : peut-être ne me retrouverai-je jamais seul avec vous comme maintenant, Adélaïde. Je vais vous dire comment il se fait que je me trouve aux Indes. C'est avec un peu de crainte que je me décide à vous répondre, mais j'espère que vous pardonnerez à un malheureux si quelqu'une de ses paroles vient par hasard à vous blesser.

— Mais vous m'effrayez, Walter ! Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Laissez-moi parler, Adélaïde, et puisse votre âme, si pure et si belle me comprendre ou du moins m'excuser ! Rappelez-vous que, sur le bord de l'Ye, au moment où j'étais près de succomber sous le chagrin qui m'accablait, rappelez-vous que vous m'avez dit alors tout bas : « Venez aussi aux Indes, Walter ; je vous attendrai. » Ces paroles, vous les avez peut-être laissées tomber par pure compassion. Peut-être n'était-ce que le vœu d'un enfant qui reverrait avec joie le compagnon de ses jeux ? Cela est possible ! mais ces paroles, Adélaïde, ont décidé de ma vie. Depuis le moment où le navire qui vous emportait a disparu à l'horizon, je n'ai plus eu de repos. Partout où je me trouvais, jour et nuit, au milieu de toutes mes pensées, retentissait une voix qui me criait : « Viens aussi aux Indes, Walter ! » Au commencement, je cherchais à chasser loin de moi cette idée ; par amour pour ma mère malade, je luttais avec désespoir contre la pensée qui m'obsédait. C'étaient de bien inutiles efforts.

Mes études médicales, que j'avais acceptées jusque-là, me devinrent odieuses, et je renonçai pour jamais à la carrière à laquelle mes bons parents m'avaient destiné. Si j'eusse été libre de tous liens, j'aurais aussitôt quitté mon pays ; mais je devais mes soins à ma pauvre mère : je restai. Pourtant je dévorais avidement tous les livres, tous les écrits, toutes les histoires qui me parlaient de l'Inde; je voulais savoir quel soleil vous éclairait, quels arbres vous prêtaient leur ombrage, quelles herbes se pliaient sous vos pieds? Oh! durant ces quatre années, — quatre siècles d'aspirations vaines et d'amères tortures, — le désespoir s'est emparé souvent de moi; mais, quand je pleurais dans la solitude et que toute espérance menaçait de m'abandonner, vous veniez, vous, Adélaïde, vous ou votre image, rendre force et courage à mon cœur par ce seul mot : « J'attendrai ! »

La jeune fille avait d'abord regardé naïvement le sergent dans les yeux, et avait écouté sa voix avec autant de plaisir que si c'eût été une ravissante musique; mais bientôt une émotion croissante s'était emparée d'elle, et maintenant, le front penché, les joues rouges de pudeur, le regard presque effrayé, elle écoutait en tremblant le récit du jeune homme. Ce n'étaient pas les paroles que prononçait Walter qui la troublaient : elle aurait pu se servir des mêmes mots pour peindre son propre cœur; mais le ton agité et pourtant contenu du sergent, le son pénétrant de sa voix la faisaient trembler, et son âme s'effrayait au seul soupçon d'un sentiment encore inconnu pour elle.

« Et oserai-je vous dire pourquoi je suis devenu soldat? reprit Walter avec plus de force. Mon Dieu! je devrais le taire par respect pour vous, Adélaïde; mais quand vous le dirai-je, si je ne vous le dis pas maintenant? Ah! j'ai l'espoir que vous me pardonnerez mon audace... et, si mon rêve n'est qu'une folle illusion, ayez pitié d'un pauvre insensé qui ne fait qu'obéir à une destinée à laquelle il ne peut résister. Adélaïde, je pouvais aussi venir aux Indes comme chirurgien ou comme médecin, n'est-ce pas? Je pouvais me montrer devant vous sous un autre habit que celui de sergent; mais l'unique but de ma vie, j'ose à peine l'avouer, est maintenant de devenir capitaine, et je ne puis atteindre ce but que par le chemin que j'ai choisi. Ce sont les paroles prononcées par vous qui m'ont appelé aux Indes, mais c'est une promesse de votre père qui a fait de moi un soldat...

— Une promesse de mon père? demanda Adélaïde avec une joyeuse surprise, comme si ce nom lui eût donné quelque courage. Mon père vous a-t-il promis quelque chose, Walter? »

Le jeune homme baissa les yeux et murmura d'une voix étouffée :

« C'était aussi au bord de l'Ye; votre père me disait :
« Entre au service de la Compagnie des Indes; cherche
« à te distinguer; deviens capitaine... et alors.... je te
« donne mon Adélaïde pour femme. »

Un cri s'échappa du sein de la jeune fille.

« Ah! mon père a dit cela! » s'écria-t-elle en portant

les deux mains à ses yeux pour cacher les larmes qui en jaillissaient.

Walter était tout tremblant et semblait extrêmement troublé.

« Mademoiselle, balbutia-t-il, si la révélation de mon téméraire espoir vous a blessée, croyez bien que personne au monde ne nourrit pour vous une vénération plus grande que l'infortuné dont la vie est brisée en ce moment par un cruel désenchantement. Le pauvre sergent s'en ira remplir son service; adieu, mademoiselle, oubliez l'audace...

— Mais que dites-vous donc là? balbutia la jeune fille comme hors d'elle-même ; que souhaitez-vous? que faut-il que je vous réponde? Ma tête s'égare; ma raison se perd. Restez! restez! Pauvre Walter, vous voulez devenir capitaine; mais c'est impossible!

— Vraiment, dit la servante, devenir capitaine, et vous n'êtes encore que sergent? Je vous plains, monsieur Pietersen; si vous continuez ainsi, vous n'aurez pas le brevet de capitaine à l'âge de soixante ans. Et vous voulez que mademoiselle attende jusque-là?

— Non, non, vous vous trompez, dit le sergent, auquel les paroles d'Adélaïde avaient donné tout à coup un transport de courage; j'ai des lettres des directeurs de la Compagnie des Indes pour le gouverneur général; dans ces lettres, non-seulement on me recommande particulièrement à sa bienveillance, mais on le prie de m'envoyer sur les lieux où il y a quelque danger à courir et où l'on a besoin d'hommes braves et résolus. J'expo-

poserai ma vie cent fois; je me jetterai au milieu des rangs ennemis, j'étonnerai mes chefs par ma conduite; s'il le faut, je sacrifierai ma vie pour la cause de la Hollande... Ah! comment le courage me ferait-il défaut alors que vous apparaîtrez à mes yeux, Adélaïde, comme une douce étoile d'espérance? »

Tel qu'il était en ce moment, le visage rayonnant d'une noble et virile fierté, le regard brillant du feu de l'enthousiasme, le jeune homme était vraiment beau. Adélaïde le regardait avec une admiration mêlée de terreur; car elle le voyait déjà, en esprit, au milieu des ennemis, et elle tremblait à l'idée qu'un malheur pouvait le frapper.

La servante suivait avec stupéfaction les gestes brefs, mais énergiques, qui accompagnaient le langage du jeune homme.

« Dieu! quel gaillard déterminé! » dit-elle à Congo qui était debout derrière le banc; et, s'apercevant que le nègre avait ouvert un couteau avec lequel il faisait des entailles dans le tronc des arbres, elle ajouta en murmurant :

« Bon! cet imbécile de noir qui fait des siennes! Qu'a-t-il, lui aussi? Tiens-toi donc tranquille, Congo. »

Une voix retentit au loin; c'était un matelot qui venait du rivage et paraissait appeler le sergent.

« Adélaïde, dit Walter profondément ému, me laisserez-vous vous quitter sans me dire un seul mot qui puisse m'encourager? Adélaïde, puis-je espérer, puis-je croire que vous tiendrez parole? Vous ne me répondez pas!

— C'est mon père qui dispose de mon sort, dit tristement la jeune fille.

— S'il ne vous contraint pas à une autre union, attendrez-vous le jour où je serai capitaine ?

— O Walter, que me demandez-vous ? je n'ose vous répondre ! s'écria la jeune fille toute tremblante et les yeux baissés.

— Mais souhaitez-vous que je réussisse ?

— Je le souhaite, murmura-t-elle si bas qu'on l'entendit à peine.

— Mon Dieu ! je vous remercie, s'écria Walter en levant les yeux au ciel. Pardonnez-moi ! j'osais douter de votre bonté, et voilà que vous me comblez, moi, indigne, de joie et de bonheur ! »

La voix lointaine du matelot retentit avec plus de force.

« Je ne puis demeurer plus longtemps avec vous, Adélaïde, dit rapidement le sergent. On m'appelle là-bas : je dois être présent au débarquement.

— Déjà partir ! dit tristement la jeune fille.

— Pour devenir digne de vous, ne faut-il pas que je sache être l'esclave de tous mes devoirs ? Mais j'espère vous revoir dans un instant. Voudrez-vous annoncer mon arrivée à vos parents ? Dès que je ne serai plus enchaîné là-bas, je viendrai présenter mes respects au capitaine et à madame votre mère. Eux aussi seront bien étonnés de me voir aux Indes, n'est-ce pas ?

— Oh ! Walter, ils seront si contents ! Nous parlions presque chaque jour de vous...

— Il faut que je parte... adieu... Non, au revoir, n'est-ce pas ? »

Adélaïde lui tendit silencieusement la main ; le jeune homme l'étreignit avec une joie respectueuse et s'éloigna dans la direction de la plage.

La jeune fille demeura un instant encore sur le banc, toute songeuse; mais un radieux sourire illumina tout à coup son visage. Elle se leva vivement, s'élança vers la factorerie et s'écria :

— Viens, Rosalie, viens! Je cours avertir mon père.

— Allons, Congo, que fais-tu là? A quoi perds-tu ton temps? grommela la servante; prends le parasol et la corbeille. Ne vois-tu pas que mademoiselle retourne à la maison? »

Adélaïde avait déjà pris les devants. Cette fois elle portait la tête haute et bondissait d'un pas léger dans le sentier qui menait à la factorerie. Un reflet de sa joie intérieure éclairait son visage; ses yeux avaient repris leur éclat, et, colorées par le bonheur, ses joues retrouvaient les teintes rosées de la première adolescence.

Lorsqu'elle eut parcouru la moitié du sentier, elle vit sa mère sortir de la factorerie et s'avancer vers elle. Une exclamation joyeuse échappa à la jeune fille, qui, levant les mains au ciel, se mit à courir comme si jamais maladie n'eût affaibli ses forces.

Madame Van den Broeck s'arrêta et regarda sa fille avec stupéfaction. Depuis des années elle n'avait vu Adélaïde courir ainsi; quelle cause inconnue pouvait

donc lui avoir rendu la force et l'agilité? Un danger, peut-être? Mais Adélaïde souriait, et ses gestes ne témoignaient aucune autre émotion que celle de la joie.

« Ma mère, ma mère! s'écriait la jeune fille, Walter est arrivé! Walter est à Java!

— Walter! répéta la mère stupéfaite, Walter Pietersen? Qui t'a annoncé cette nouvelle?

— Je l'ai vu, je lui ai parlé, ma mère; tout à l'heure il rendra visite à mon père. Venez, venez, je veux l'en avertir. Ah! ma mère bien-aimée, je suis guérie maintenant. Vous voyez comme je sais courir. Il me semble que je n'ai jamais été malade; j'ai envie de danser, je crois avoir des ailes...

— C'est une excellente nouvelle! dit madame Van den Broeck... Il est devenu homme sans doute?

— Oui, oui, un bel homme.

— Et comment va sa mère?

— J'ai oublié de le lui demander.

— Mais c'était bien d'elle qu'il devait te parler avant tout!

— Oui, sans doute, mais il ne m'en a rien dit, murmura Adélaïde interdite et les joues couvertes d'une vive rougeur.

— Eh! eh! dit madame Van den Broeck étonnée. Que signifie cela? De quoi avez-vous donc parlé?

— Il m'a parlé d'une chose... d'une chose singulière...

— De quoi donc! Tu sembles embarrassée, Adélaïde? Tu balbuties?

— Allons, ma mère, répondit la jeune fille, je vais

tout vous dire : vous êtes si bonne pour moi ! Venez! »

Elle prit sa mère par la main et l'entraîna d'un pas rapide vers la factorerie.

Madame Van den Broeck hochait la tête d'un air de doute, comme si l'arrivée de Walter et l'émotion d'Adélaïde lui eussent donné matière à de sérieuses réflexions.

Bientôt toutes deux disparurent derrière l'enceinte de clôture de la factorerie.

II

La factorerie hollandaise, construite entre la rivière Tjiliwoeng et la ville javanaise de Jacatra, se composait d'une assez vaste place en forme de carré allongé, autour de laquelle on élevait en ce moment une épaisse muraille et des bastions en terre. D'un côté, à quelques pas des remparts, se trouvaient deux grands magasins ou entrepôts, dans lesquels étaient ménagés quelques beaux appartements bien aérés, et réservés aux fonctionnaires supérieurs de la Compagnie des Indes; — de l'autre côté, des bâtiments plus modestes servaient de caserne aux soldats et d'habitation temporaire aux matelots des navires qui relâchaient à Java.

La façade de presque tous ces bâtiments se dissimulait sous l'épais feuillage des *kélors;* çà et là devant quelques maisons s'étendaient de petits jardins remplis de

fleurs, et le bananier lui-même y déployait ses larges feuilles devant les fenêtres ouvertes. Au centre de la factorerie on avait ménagé un espace dont le sol égal et uni n'était accidenté que par les troncs grêles de quelques cocotiers.

Lorsque les Hollandais avaient commencé à fortifier leur factorerie, le *pangerang* ou sultan de Jacatra[1], dont ils s'étaient concilié la bienveillance par de riches présents, n'avait fait à ce sujet aucune observation, et, bien que les Javanais témoignassent clairement qu'ils voyaient ces nouveaux travaux avec déplaisir, on avait laissé les hommes de la Compagnie néerlandaise poser les premiers fondements de leurs remparts sans y mettre obstacle.

Depuis quelques jours cependant des nouvelles inquiétantes étaient parvenues au gouverneur général. D'après ces avis secrets, les Anglais et les Portugais de Bantam, importante ville de commerce située à douze milles de Jacatra, avaient réuni tous leurs efforts pour persuader au sultan de cette localité d'empêcher par la force les Hollandais de poursuivre la construction de leur forteresse; les Anglais devaient aussi avoir fait depuis peu les mêmes tentatives auprès du pangerang de Jacatra, et lui avoir envoyé secrètement de la poudre et des canons pour le mettre à même d'expulser les Hollandais de l'île de Java.

Ces renseignements étaient incertains et n'apprenaient

[1] Les princes qui règnent sur les îles de l'Inde portent divers titres, tels que *pangerang*, *sultan*, *radja*, *panumbuhan*, *soesoehoonan* ou *maharadja*.

rien de nouveau au gouverneur général sur les intrigues des ennemis de la Hollande dans l'Inde. Il savait de longue date que les Anglais et les Portugais n'épargnaient ni ruses ni efforts pour nuire aux Hollandais, dont ils redoutaient la concurrence, de jour en jour plus formidable; d'ailleurs, il était peu probable que l'un des *pangerangs*, ou même tous deux, en pleine paix et sans négociation préalable, commençassent les hostilités contre la Compagnie néerlandaise. Une circonstance particulière inspirait toutefois certaine inquiétude au gouverneur. Les Javanais devaient bientôt se réunir en grand nombre aux environs de Jacatra pour la célébration d'une de leurs fêtes religieuses. S'il était vrai qu'ils projetassent quelque entreprise importante, c'était là que la résolution décisive serait prise.

Quelques efforts qu'eût faits le gouverneur pour pénétrer leurs desseins, il n'avait pu apprendre rien de fâcheux, mais aussi rien de certain ; car les Javanais, peuple fin et rusé, savaient fort bien garder un secret.

Bien que le commandant hollandais ne s'attendît pas à des hostilités, il avait néanmoins fait poursuivre, avec toute la promptitude possible, les travaux de fortification; et, pour ne pas épuiser, par un travail aussi pénible sous ce brûlant climat, l'équipage des navires et les troupes de la Compagnie, il avait aussi pris à gages de nombreux ouvriers étrangers, des nègres, des Chinois et des *toepassen*, qui se trouvent en grand nombre dans les principaux ports des îles de la Sonde.

Aussi régnait-il une activité extraordinaire à l'inté-

rieur de la factorerie, et, bien que les rayons du soleil tombassent presque perpendiculairement sur le sol, on travaillait avec ardeur, et les murs s'élevaient rapidement. C'était un va et vient continuel d'ouvriers et de contre-maîtres surveillants; les ordres se donnaient en quatre ou cinq langues, et les costumes les plus hétérogènes se trouvaient confondus. On voyait des Chinois, aux amples robes garnies de larges manches, maçonner et préparer le mortier; des *toepassen* ou *mardykers*[1], entièrement vêtus d'une étoffe de coton rayée, apporter de la terre pour étayer les remparts; des nègres, presque nus, faire rouler sur le sol les plus lourds blocs de pierre sous l'effort de leurs bras musculeux; et, au milieu de ces gens de différentes nations, les soldats et les matelots de la Compagnie hollandaise, sous la surveillance de leurs sergents, mettre partout la main à l'œuvre, et, par leur exemple, exciter le zèle et l'empressement des travailleurs.

Sur la place se promenaient çà et là quelques Javanais de distinction, qu'on pouvait reconnaître facilement au ton brun-jaune de leur visage et à la dédaigneuse fierté de leur regard. Ils contemplaient avec défiance et avec un secret dépit les remparts naissants, et surtout les cavaliers, ou batteries élevées, qu'on construisait aux quatre angles de la factorerie. Mais ils ne témoignaient pas ouvertement leur mécontentement, et se bornaient à échan-

[1] Les *toepassen* ou *mardykers* appartiennent à différents peuples indiens.

ger entre eux leurs remarques à voix basse et d'un air mystérieux.

Au pied d'un des cocotiers se trouvaient trois ou quatre marchands malais, absolument indifférents à ce qui se passait autour d'eux, et uniquement occupés à mâcher le bétel, dont le jus rougissait leurs lèvres comme du sang.

Congo, le nègre du capitaine Van den Broeck, était assis sur les talons, à l'ombre d'un bananier, à côté de la porte d'une des deux maisons principales, et avait les yeux fixés dans la direction de la plage. Quand il découvrait au loin un soldat qui entrait dans la factorerie, il se levait avec un joyeux élan et faisait quelques pas sur la place; mais, trompé dans son espoir, il revenait chaque fois s'asseoir tout mécontent sous le bananier.

Rosalie, — la servante, — parut à la porte de la maison et lui demanda d'une voix discrète :

« Eh bien! Congo, tu ne l'as pas encore vu? »

Le nègre se leva et répondit :

« Il reste longtemps absent. Faut-il que je coure le chercher sur la plage?

— On te l'a défendu, tu le sais bien.

— C'est vrai! dit le nègre en soupirant et en secouant la tête avec impatience; il nous faut donc attendre, Rosalie.

— Quelle étonnante chose, n'est-ce pas, Congo? dit la servante. Qui eût soupçonné que la maladie de notre demoiselle n'avait pas d'autre cause que le souvenir de

Walter Pietersen? Peut-être ne le savait-elle pas bien elle-même; car, sans cela, comment eût-elle pu dissimuler pendant si longtemps ce sentiment? Elle parlait toujours de la Hollande, de ses amis en général, des joies de son enfance; mais personne n'aurait pu se douter qu'au milieu de ses paroles l'amour fût sa seule pensée. Ses parents le savent bien maintenant.

— Elle a avoué qu'elle veut devenir la femme de mon bon maître? s'écria le nègre en trépignant de joie.

— Qui te parle de cela, tête sans cervelle? Ce serait joli si mademoiselle allait dire pareille chose à ses parents. Elle leur a répété toutes les paroles de Walter Pietersen. Cela n'allait pas sans peine; les mots ne voulaient pas sortir de sa bouche; mais, peu à peu, par pièces et par morceaux, en tremblant et en rougissant, elle a fini par tout dire.

— L'as-tu entendue, Rosalie? Etais-tu là?

— Au commencement du moins, et quant à ce qui n'a pas été dit en ma présence, j'étais aux écoutes.

— Et où en sont les choses maintenant?

— Mademoiselle est très-réservée et très-silencieuse, mais une si grande joie rayonne dans ses yeux, que cela me remue chaque fois que je la vois. Elle est fraîche comme une rose, Congo; et, ce qui est le plus étonnant, elle a mis une robe de velours vert qui n'avait plus vu le jour depuis un an et demi. Elle a repris les boucles d'oreille en or qu'elle portait lorsque nous avons quitté Amsterdam, et elle m'a fait placer sur sa tête des épingles

à cheveux du Japon. Elle veut se faire belle et séduisante..... »

Congo battit des mains avec un joyeux entrain.

« Elle guérira; notre bonne demoiselle guérira! s'écria-t-il. Que le bon Dieu en soit mille fois béni! Et nos maîtres, Rosalie, comment ont-ils accueilli cette nouvelle?

— Madame est contente et triste à la fois : contente, parce qu'elle voit la joie d'Adélaïde et que la certitude que sa fille pourra guérir gagne son cœur; triste, parce qu'elle songe qu'un sergent est trop au-dessous de la condition de sa fille pour qu'on puisse espérer qu'il parvienne jamais à s'élever jusqu'à elle.

— Mais le capitaine? le capitaine? demanda Congo avec inquiétude.

— Que veux-tu que j'en sache? répondit Rosalie. D'abord il a fait la moue, a secoué la tête d'un air mécontent et a paru très-fâché....

— Ah! mon Dieu, je m'en doutais bien! dit Congo.

— Mais, lorsqu'il eut appris que Walter Pietersen est venu aux Indes pour devenir capitaine, et que son intention est d'attendre qu'il ait réussi avant de lui rappeler sa promesse, le mécontentement de notre maître s'en est allé peu à peu. Maintenant il rit de ce projet, dit en plaisantant que c'est une idée folle, et regarde le tout comme une affaire qui n'est pas sérieuse. Peut-être y a-t-il autre chose encore qui lui a rendu sa bonne humeur. Mademoiselle a exprimé le vœu de ne plus partir bientôt pour la Hollande; elle croit qu'elle pour-

rait bien se rétablir à Java même. Cela doit avoir grandement réjoui le capitaine; il éprouvait beaucoup de chagrin d'être obligé de quitter son commandement.

— Ah! Rosalie, voilà qui est bien. Le capitaine fera donc bon accueil à M. Walter, n'est-ce pas?

— A sa première visite, oui, probablement; car, de la part de M. Pietersen, cette visite n'est que l'acquit d'un devoir. Mais, ensuite, tu comprends bien qu'un sergent ne peut fréquenter familièrement la maison d'un capitaine, et que notre maître saura le lui faire comprendre.

— Croyez-vous cela, Rosalie? demanda le nègre attristé.

— Comment en serait-il autrement? J'ai entendu le capitaine lui-même le dire à madame. »

Congo baissa la tête sur sa poitrine et garda le silence; mais il serra convulsivement les poings et grinça des dents de dépit ou de colère.

La servante le regarda avec un sourire ironique.

« Et prends bien garde, Congo, dit-elle, de ne plus jamais parler désormais de Walter en présence du capitaine; autrement tu pourrais sentir sur tes épaules luisantes les désagréables caresses du rotang.

— J'en parlerai pourtant! grommela le nègre.

— C'est ton affaire, Congo; mais, quoique tu aies la peau aussi épaisse et aussi dure que celle d'un âne, il me semble que le rotang ne peut cependant te faire de bien.

— Le rotang! que m'importe le rotang? s'écria Congo en faisant une grimace qui découvrit ses dents blanches.

Mon bon maître sera le mari de mademoiselle; il l'a dit et il faut que cela soit!

— Tu y aideras joliment, chétif hâbleur que tu es! dit la servante avec l'intention évidente de pousser le nègre à bout. Ne dirait-on pas que tu as un trésor de courage? Vienne le capitaine, et tu ramperas à terre au moindre regard de travers.

— C'est vrai, dit le nègre : je suis un esclave..., mais M. Pietersen a été bon et compatissant pour moi; je lui en serai toujours reconnaissant et lui rendrai service en toute occasion, quand même le rotang serait éternellement suspendu sur ma tête.

— Tu es fou, Congo. A ta place, je ne me mêlerais pas de cette affaire. Sais-tu ce que le capitaine a dit à madame, un jour qu'ils parlaient de ton affection pour Walter? Le capitaine a dit qu'il te vendrait aux hommes jaunes. Tu ne seras pas aussi heureux là que chez les Hollandais. »

Le pauvre esclave se prit à trembler de tous ses membres; ses yeux se remplirent de larmes; il leva son regard vers le ciel et dit en gémissant .

« Vendre Congo! le vendre aux hommes jaunes? O mon Dieu! qui êtes là-haut, gardez-moi d'un tel malheur!

— Ah! ah! le voilà déjà qui tremble comme une feuille, le courageux gaillard! dit ironiquement la servante. On n'a pas dit un mot sur ton compte, Congo; ce n'est qu'une plaisanterie.

— Oh! ce n'est pas bien à vous, Rosalie, dit Congo

d'un ton de doux reproche. Vous me tourmentez toujours et me faites mourir de peur. Ayez donc un peu compassion de moi. Ne fais-je pas tout ce que je puis pour plaire à mes maîtres? Ne m'en veuillez pas de ce que j'aime Walter Pietersen. Vous savez bien que c'est lui qui m'a appris à connaître le Seigneur qui règne dans les cieux, et, comme il l'a dit souvent avec joie lui-même, il est mon frère par le Christ. Ne dois-je pas être reconnaissant envers lui? »

La servante parut émue des paroles du nègre.

« Voyons, Congo, dit-elle, ne te chagrine pas ; j'ai dit tout cela pour plaisanter. On ne peut pas être toujours sérieux. Ne t'imagine donc pas que je t'en veuille parce que tu aimes M. Pietersen. Moi-même je lui viendrais en aide si cela était en mon pouvoir. Cela pourrait délivrer notre pauvre demoiselle de ce terrible mal du pays ; mais nous sommes des domestiques, Congo, et nous devons être prudents...

— Le voilà ! le voilà ! s'écria Congo tout joyeux, comme s'il eût déjà oublié ce qui venait de se passer ; ah ! voilà mon bienfaiteur !

— Je rentre, Congo, pour prévenir nos maîtres, dit la servante. Conduis M. Pietersen directement au salon de derrière ; c'est là qu'on le recevra ; notre maître m'y a fait porter une bouteille de vin d'Espagne. »

Le sergent s'approcha du nègre, et, posant la main sur son épaule nue, il dit :

« Mon bon Congo, l'amitié et la gratitude rayonnent dans tes yeux. Tout à l'heure je te parlerai ; je veux

savoir comment tu t'es trouvé depuis ton départ d'Amsterdam. Puisse Dieu m'être favorable; je lui en témoignerai ma reconnaissance en assurant ton bonheur à toi aussi, Congo... »

Mais le nègre était tellement surexcité par l'impatience qu'il paraissait ne pas entendre ce qu'on lui disait; il saisit la main de Walter et entraîna celui-ci dans le vestibule, en murmurant :

« Merci, merci, maître. Venez, hâtez-vous; on vous attend depuis longtemps. Congo ne peut rien pour vous, rien que prier Dieu, comme vous le lui avez appris; mais il le fera tous les matins, tous les soirs, pendant toute la journée. Venez, le Seigneur m'exaucera pour la seconde fois. Ayez bon courage... Mes maîtres vous recevront ici; attendez un instant; je vais annoncer votre arrivée. »

A ces mots il ouvrit une porte devant Walter et regagna le vestibule.

La pièce dans laquelle entra le sergent était élégamment décorée à la mode javanaise. Le sol était couvert d'une fine natte tressée avec des fibres d'arbres du pays et émaillée de dessins de fleurs étrangères; les murs étaient aussi tendus de nattes luisantes, et devant les deux fenêtres ouvertes se déployaient ces stores charmants que les Javanais savent fabriquer avec le rotang. Les siéges étaient aussi formés d'écorce tressée avec le roseau des Indes; seule, la grande table qui se trouvait au milieu du salon semblait révéler une origine européenne; il est probable qu'elle avait été faite à Java du bois incorruptible du *kyati* par un ouvrier hollandais.

Le long des murs, sur de légères et délicates étagères, étaient étalés de nombreux objets chinois et japonais, tels que des plats et des tasses en porcelaine diaphane, des idoles en stéatite, des éventails en ivoire sculpté, et une multitude de ces petites choses sans nom que, déjà alors, les Hollandais rapportaient de la Chine et du Japon comme des curiosités. Entre les deux fenêtres étaient appendus des épées en bois de santal, des crics ou poignards du plus bel acier, des flèches à la pointe empoisonnée, des boucliers en peau de rhinocéros et d'autres armes indiennes.

Tous ces objets étaient entièrement nouveaux pour Walter. En toute autre circonstance ils eussent certainement attiré son attention; mais, dans l'attente du solennel moment qui s'approchait, il était tout à fait absorbé par ses pensées et ne remarqua rien de ce qui l'entourait. Du reste, à peine était-il seul depuis quelques instants que le pas de plusieurs personnes retentit au-dessus de sa tête et lui annonça qu'on descendait pour le recevoir.

Le capitaine entra le premier dans le salon, et d'un regard stupéfait inspecta de la tête aux pieds le sergent qui le saluait; néanmoins l'expression de son visage était adoucie par un bienveillant sourire, et ce fut avec une franche cordialité qu'il prit la main du jeune homme et lui dit :

« Soyez le bienvenu à Java, monsieur Pietersen. Ainsi vous voilà arrivé aux Indes? Joli garçon, beau soldat, vraiment! Comme un homme change en quelques années!

Lorsque j'ai quitté Amsterdam, vous étiez encore un enfant, pour ainsi dire, et maintenant vous voilà bel et bien un homme avec barbe et moustaches. Je suis heureux de vous voir ici, monsieur Pietersen. »

Pendant que Walter balbutiait quelques paroles de remercîment, la femme et la fille du capitaine étaient aussi entrées dans le salon.

En arrivant, madame Van den Broeck paraissait très-sérieuse et très-froide ; mais, lorsqu'elle regarda Walter, qu'elle vit sa physionomie franche et ouverte, ses yeux vifs qui se fixaient sur elle avec une expression à la fois affectueuse et suppliante, la patrie, escortée de tous ses doux souvenirs, apparut à son esprit, et elle aussi sourit avec bonheur. Quant à Adélaïde, elle se tenait en arrière et jetait seulement de temps en temps un regard à la dérobée sur le jeune homme. Une vive rougeur colorait ses joues ; elle semblait toute confuse ; et, si ce n'eût été un éclair de bonheur qui brillait dans ses yeux, on eût pu croire qu'un nuage de tristesse pesait sur son âme.

Quand le capitaine et sa femme eurent échangé avec Walter des salutations amicales et lui eurent adressé quelques paroles de bienvenue, Van den Broeck dit :

« Çà, asseyons-nous, monsieur Pietersen, et causons un peu en vidant un verre de vin d'Espagne. Prenez ce verre et faites-moi raison ; je bois à votre heureuse arrivée dans les Indes.

— Ah ! vous êtes trop bon, capitaine, murmura Walter. Votre cordial accueil me touche tellement que je ne trouve pas de paroles pour vous exprimer ma reconnais-

sance. Puisse Dieu exaucer la fervente prière que je lui adresse du fond de mon cœur, en vidant ce verre à votre bonheur et à votre prospérité à tous.

— Asseyez-vous, monsieur Pietersen, et causons, dit le capitaine.

— Mais, monsieur Pietersen, dit madame Van den Broeck, quand tous furent assis, vous n'avez rien dit de votre mère à Adélaïde?

— Cela l'eût trop affligée! dit le sergent dont une soudaine tristesse assombrit le visage.

— Ciel! c'est ce que je redoutais, s'écria madame Van den Broeck. Elle a succombé à son mal, ma pauvre amie?

— Le Seigneur l'a retirée de ce monde, madame, répondit le jeune homme; sans cela je n'eusse jamais traversé la mer, quelque irrésistible que fût le penchant qui me poussait vers l'Inde. Je n'aurais jamais pu me résoudre à abandonner ma mère malade.

— Je ne la reverrai donc plus, cette bonne dame Pietersen! Vous ne sauriez croire, monsieur Walter, combien cette triste nouvelle me va au cœur. Votre mère était la bonté même; Dieu, dans sa miséricorde, lui a sans doute donné une douce mort?

— Elle est morte dans mes bras, sans tristesse, sans douleur, pleine de l'espérance d'une autre vie. J'ai un message de ma mère pour vous, madame.

— Pour moi?

— Les dernières paroles prononcées distinctement par elle ont été une bénédiction pour vous, pour mademoiselle Adélaïde et pour monsieur le capitaine; une béné-

diction et en même temps une ardente prière pour que vous soyez heureux dans l'Inde. La seule chose qu'elle m'ait recommandée, à l'heure de son agonie, c'est de vous apporter ce dernier souvenir. »

Madame Van den Broeck, profondément émue par ce touchant message de sa vieille amie, baissa la tête et garda le silence; Adélaïde porta les mains à ses yeux et fondit en larmes.

« Voilà qui s'appelle se revoir gaiement! s'écria le capitaine. N'est-ce pas là le sort de tout le monde? et puisque le Seigneur l'a voulu... Voyons, Adélaïde, cesse de pleurer ; et toi, femme, ne donne pas à ta fille l'exemple de ces faiblesses. Dites-moi, monsieur Pietersen, comment va là-bas notre héroïque prince Maurice?

— Il va bien, monsieur, répondit le sergent, et il a récemment hérité de la principauté d'Orange, à la suite de la mort de son frère Philippe-Guillaume.

— Et comment va le directeur Huygens? Vous devez le connaître : votre mère m'a dit que c'était un excellent ami de votre père.

— Si je le connais, capitaine! C'est mon protecteur, et c'est lui qui m'a procuré des lettres de recommandation de la chambre des directeurs d'Amsterdam pour le gouverneur général [1]. Il m'a chargé expressément de vous saluer en son nom.

[1] Ces directeurs formaient un conseil qui dans la mère-patrie administrait les affaires de la Compagnie des Indes. Il y avait des chambres de directeurs à Amsterdam, à Middelbourg, à Delft, à Rotterdam, à Hoorn et à Enkhuisen.

— Ah! vraiment, c'est votre protecteur? Il a beaucoup d'influence dans les affaires de la Compagnie et pourra vous être utile plus tard. »

Madame Van den Broeck avait relevé la tête et prêtait une oreille un peu distraite à la conversation; Adélaïde, bien que ses yeux fussent encore humides, jetait de temps en temps un regard sur Walter.

Il régna un court silence; il semblait qu'après ces questions et ces réponses banales qui caractérisent toutes les rencontres de gens qui se revoient, personne n'avait plus rien à dire. Cette situation pesa au capitaine; car, bien qu'il n'eût adressé la parole au sergent que par politesse et par sentiment des convenances, l'entretien lui paraissait trop court pour être déjà interrompu.

Tout en remplissant de nouveau les verres il dit :

« Vous êtes arrivé avec *la Mouette*, et votre capitaine est Pierre Van Ray, n'est-ce pas? Je le connais; c'est un intrépide soldat, mais il est un peu léger dans ses jugements et il a la langue un peu trop bien pendue... Allons! buvez encore un coup, et dites-moi comment s'est passé votre voyage. Cela fait un singulier effet sur le corps et sur l'âme, n'est-ce pas? de se trouver pour la première fois jeté sur les vagues houleuses de la grande mare, et de ne rien voir que le ciel et l'eau pendant tant de mois?

— Nous avons, en effet, subi trois terribles tempêtes, trois *travados* [1], capitaine, et nous avons couru grand

[1] Mot portugais qu'on employait à cette époque pour désigner un ouragan ou une tempête.

danger de nous voir emmenés en esclavage en Barbarie, mais le Ciel nous protégeait; après un combat de quatre heures nous avons échappé aux pirates. »

Adélaïde s'était levée et écoutait avec émotion ce que disait le jeune homme.

« Ah! ah! vous avez déjà vu l'ennemi? Et l'affaire a-t-elle été chaude?

— Vingt morts et un mât abattu, que nous avons réparé au cap de Bonne-Espérance.

— Et vous, monsieur Pietersen, comment vous êtes-vous comporté dans la bataille? Le grondement du canon et l'odeur de la poudre ne vous ont-ils pas fait un peu peur?

— J'ai fait de mon mieux, capitaine, jusqu'au moment où une balle m'a frappé au côté et m'a étendu sur le pont. »

Un cri perçant s'échappa de la poitrine d'Adélaïde; elle s'élança vers sa mère, jeta les bras à son cou et parut prête à s'évanouir, en murmurant d'une voix plaintive :

« Ma mère! ah! ma mère, une balle l'a frappé! Son sang a coulé. »

Le capitaine secoua la tête d'un air d'impatience et de mécontentement, et dit :

« Femme, tu sais que je désire me trouver seul pendant quelques instants avec monsieur Pietersen. Monte là haut avec Adélaïde. Je ne savais pas que l'affaire fût aussi grave; maintenant je sais à quoi m'en tenir. »

Madame Van den Broeck et sa fille quittèrent le salon et disparurent sans ajouter un mot.

Le capitaine referma la porte derrière elles, et, se tournant vers Walter, qui s'était levé pour prendre congé, il dit :

« Reprenez votre place, sergent ; je veux avoir avec vous un entretien sérieux. Vous pâlissez ? Rassurez-vous ; je n'ai pas l'intention de vous dire des choses désagréables ou dures ; mais il faut être franc et loyal avec moi. Quelle était votre intention en vous embarquant pour les Indes ?

— Mon intention, capitaine ? Mon intention... balbutia le jeune homme, saisi par cette question imprévue.

— Allons, parlez net ; vous avez bien osé le dire à Adélaïde. »

Walter rassembla tout son courage et dit avec hésitation d'abord, mais bientôt d'une voix plus ferme et plus accentuée :

« C'est le respect qui me fait hésiter ; mais, puisque vous le demandez, je vais vous dire franchement ce qui m'a amené aux Indes. Rappelez-vous, capitaine, ce que vous m'avez promis sur le quai de Texel, lors de votre départ. Vous m'avez dit : Entre au service de la Compagnie des Indes ; efforce-toi de te distinguer, deviens capitaine, et je te donne Adélaïde pour femme. Ces mots sont tombés sur mon cœur comme des étincelles qui devaient bientôt y allumer un feu dévorant. Dès ce moment mon sort a été décidé, et si je ne me suis pas efforcé plus tôt, capitaine, de remplir les conditions que vous m'avez imposées, c'est parce que la maladie de ma mère et le sentiment sacré du devoir m'en ont empêché.

Maintenant j'ai tout abandonné; j'ai renoncé à une carrière brillante, et me suis engagé comme simple sergent au service de la Compagnie des Indes, avec l'inébranlable volonté de faire violence à la destinée et avec l'espoir que Dieu bénira mes efforts. Mon intention n'était pas, capitaine, de venir déjà vous rappeler vos promesses; je ne savais pas que vous vous trouviez à Jacatra; le hasard seul m'a mis en votre présence. Je voulais être capitaine d'abord, puis venir vous demander respectueusement l'accomplissement de votre promesse. C'est encore là mon intention, capitaine. »

Van den Broeck fut surpris du ton de résolution qui animait la voix du jeune homme.

« Pauvre Pietersen! dit-il; j'ai vraiment pitié de votre présomption. Cette promesse était une plaisanterie. Comment avez-vous pu croire que je la faisais sérieusement, alors que je vous regardais encore comme un enfant?

— Elle m'a paru si sérieuse, capitaine, répondit Walter, qu'elle a donné à ma vie une nouvelle direction et un nouveau but, et qu'elle est devenue la règle de toute ma conduite. Parfois le doute s'élevait en moi; je me demandais si vous tiendriez votre promesse quand j'en aurais rempli la condition; mais mes lèvres alors balbutiaient involontairement le vieil adage de nos pères: « Le Hollandais n'a qu'une parole. »

— Mais, monsieur Pietersen, dit Van den Broeck en souriant, de quoi vous servira ma promesse, en supposant que je la regarde comme sérieuse? Au temps où nous vivons, vous ne seriez pas capitaine dans dix ans,

quand même le sort vous serait favorable, et s'il ne vous seconde pas, vous ne le serez jamais. Vous ne vous imaginez pas, sans doute, que je vais vous garder ma fille jusqu'à ce qu'elle soit devenue vieille à vous attendre?

— Ah! capitaine, ne soyez pas si cruel envers moi, dit le jeune homme. Ne m'ôtez pas l'espoir qui fait toute ma vie! Songez que j'apporte au gouverneur général des lettres des directeurs de la Compagnie, par lesquelles ils me recommandent tout particulièrement à sa bienveillance, et le prient, de plus, de m'envoyer sur tous les points où il y aura quelque danger à courir.

— Sans doute, cela peut contribuer à votre avancement, mais capitaine, capitaine en peu d'années, y pensez-vous?

— Et si, contre toute attente, cela se réalisait, tiendriez-vous votre promesse?

— C'est une question puérile, répondit le capitaine. Je ne puis lier le sort de ma fille à une impossibilité. Allons, allons! ne me parlez plus de ces idées déraisonnables. Devenez capitaine, si vous le pouvez, et, si alors Adélaïde est encore jeune fille, rien ne vous empêchera de venir me répéter ce que vous me disiez tout à l'heure; mais je ne prends pas le moindre engagement d'avance, et je garde la liberté entière de vous refuser la main d'Adélaïde, quand même vous viendriez me la demander en qualité de capitaine. »

Comme si ce sévère langage eût tout à fait brisé le courage du jeune homme, il baissa la tête sur sa poitrine; ses traits se contractèrent, et il garda le silence.

Le capitaine le considéra pendant quelques instants sans mot dire ; puis, lui prenant la main avec compassion :

« Voyons, monsieur Pietersen, que vous ai-je donc dit de si déraisonnable ou de si cruel pour que vous en soyez ainsi écrasé ?

— Oh ! rien, capitaine ! répondit le sergent d'une voix profondément émue, qui prit peu à peu le morne accent du désespoir ; vous avez été très-bon pour moi, et je vous remercie du fond du cœur ; mais, avec l'espoir que vos paroles m'enlèvent, un bandeau tombe de mes yeux. J'ai rêvé, rêvé pendant quatre longues années, et maintenant je me réveille avec une saignante blessure au cœur. Tout est vide autour de moi ; je sors d'une longue démence... Oh ! comme la vie, sous ce jour cruel, me paraît amère et odieuse !

— Que signifient ces sombres paroles, monsieur Pietersen ? demanda le capitaine ému ; je compte bien que vous n'allez pas vous laisser aller à un lâche désespoir !

— Non, capitaine ; j'ai été élevé dans la crainte du Seigneur ; mais le sentiment qui pouvait me donner le courage et la volonté d'un héros, ce sentiment est mort dans mon cœur. Je ne suis plus bon à rien maintenant ; je vais retourner au pays et y languir en me cherchant une tombe à côté de celle de ma mère. Permettez-moi de vous dire adieu ; oubliez le ridicule espoir que j'avais osé concevoir, et oubliez aussi le naïf jeune homme qui s'est si étrangement mépris sur le sens de quelques pa-

roles sans importance et sans portée. Adieu, monsieur Van den Broeck, adieu ! »

Tout en prononçant avec amertume ces derniers mots, il se leva ; mais on eût dit que ses jambes se refusaient à l'éloigner de ce lieu, car, malgré de pénibles efforts, il ne parvint à faire que deux ou trois pas. Enfin, rassemblant tout son courage, il s'avança jusqu'à la porte, et, levant les mains au ciel, il s'écria douloureusement :

« Adélaïde ! pauvre Adélaïde ! »

Van den Broeck, qui, jusque-là, avait suivi tous ses mouvements avec une grande surprise et une profonde émotion, le prit par la main et le ramena dans le salon.

« On ne part pas comme cela ! dit-il. Asseyez-vous un instant encore, monsieur Pietersen. Vous êtes un singulier homme. Je me suis trompé sur votre compte ; l'énergique vivacité de vos sentiments m'étonne. Asseyez-vous, vous dis-je. »

Le jeune homme se laissa conduire vers une chaise, s'y assit, et baissa les yeux vers le parquet.

« Voyons, dit le capitaine, je veux être bon pour vous, en souvenir de l'affection que vous et votre mère avez témoignée à ma famille. Je vous dirai donc, monsieur Pietersen, que je regarderai comme un bonheur, pour moi et pour Adélaïde, que vous puissiez devenir un jour son mari. »

Walter avait relevé la tête, et, le cœur palpitant, regardait fixement le capitaine : un éclair d'espérance brillait dans ses yeux.

« Et je vous dirai plus encore, puisque cela peut vous

sauver du sombre désespoir qui s'est emparé de vous. Je tiendrai ma parole, monsieur Pietersen, bien que je n'aie entendu faire qu'une plaisanterie autrefois. Si vous pouvez devenir capitaine avant qu'Adélaïde ait elle-même disposé de sa main, car je ne la contraindrai jamais en pareille affaire, si, dis-je, vous pouvez devenir capitaine, venez à moi, en quelque lieu que je me trouve, et je vous donnerai ma fille pour épouse. Êtes-vous satisfait maintenant? »

Walter s'était levé brusquement et murmurait d'inintelligibles paroles de gratitude, tandis qu'un torrent de larmes jaillissait de ses yeux. Le capitaine ne lui laissa pas le temps d'épancher sa joie et sa reconnaissance.

« Monsieur Pietersen, dit-il d'un ton grave, veuillez m'écouter avec calme. Vous êtes sergent; votre position est humble, et il ne conviendrait pas que mes subordonnés vinssent à connaître les rapports qui, de mon consentement, existent entre vous et Adélaïde. C'est pourquoi il faut que vous quittiez Jacatra le plus tôt possible, monsieur Pietersen. Y consentez-vous de bonne grâce?

— Ah! je le désire ardemment, capitaine, répondit Walter. Votre demande est noble et juste; moi aussi je sens ce que le respect, le devoir et les convenances m'ordonnent.

— Et puisque vous voulez conquérir, l'épée à la main, un avancement rapide, je vous dirai qu'il se présente une occasion de vous mettre à l'œuvre immédiatement. Après-demain deux navires partent d'ici pour Benjar-

Massen, dans l'île de Bornéo. Le peuple sauvage qui habite ces parages a égorgé une dizaine de nos matelots qui étaient descendus à terre pour prendre du bois. On va apprendre aux habitants des côtes de Bornéo comment les Hollandais savent tirer vengeance de pareils massacres. Voulez-vous prendre part à cette expédition, monsieur Pietersen? »

Le visage de Walter s'illumina d'un sourire aussi radieux que si on lui eût annoncé un grand bonheur.

« Oh! merci! merci! s'écria-t-il. Combattre, lutter, l'épée au poing, pour l'honneur de la Hollande; verser mon sang pour atteindre le but de ma vie! Ah! je désespérais, et voilà que tout à coup et à l'improviste le bonheur me sourit. Je partirai, capitaine. Mais soyez assez bon pour dire un mot en ma faveur, car mon capitaine m'aime tant qu'il pourrait s'y opposer et voudrait peut-être me garder à Jacatra. Ce serait pour moi une véritable désolation.

— Bah! bah! ce n'est rien que cela; j'arrangerai l'affaire avec le gouverneur. Ainsi, vous avez une si grande soif de combattre? Vous voilà transporté comme si vous croyiez trouver à Bornéo votre épée de capitaine.

— Non, non, capitaine, je n'imagine pas cela, répondit le jeune homme; mais que l'occasion m'en soit seulement offerte, et je ferai preuve de tant de courage et d'intrépidité, je remplirai mon devoir avec tant de zèle et d'ardeur, qu'il faudra bien qu'on me distingue. Vienne une guerre sérieuse, et je serai capitaine ou je succomberai sous la tâche que je me suis imposée. »

Van den Broeck contempla le jeune homme avec une sorte de commisération et secoua la tête d'un air profondément préoccupé.

« Non! dit-il tout à coup, vous n'irez pas à Bornéo. C'est un peuple cruel et féroce; vous pourriez y périr sans honneur ni renom. Vous partirez dans huit jours avec *le Lion d'Or* pour Amboine, et vous attendrez là une meilleure occasion.

— Oh! laissez-moi partir pour Bornéo! dit Walter d'une voix suppliante. Je ne me trompe pas sur ma position, capitaine; je joue un coup de dé contre la mort: mon enjeu, à moi, c'est ma vie; le sien, à elle, c'est l'épée de capitaine et le bonheur que vous m'avez promis. Laissez-moi entamer et poursuivre la partie; il n'y a pas d'autre moyen de hâter le dénoûment et de savoir ce que le sort me réserve... »

Soudain des voix retentirent dans le vestibule; on eût dit une discussion entre une personne qui voulait entrer et une autre qui cherchait à l'en empêcher.

« Attendez! attendez donc! disait l'un; M. le capitaine a du monde. Vous n'entrerez pas!

— Stupide nègre! s'écria l'autre, veux-tu t'ôter de mon chemin ou je te brise ce rotang sur les épaules. Je viens de la part du gouverneur général, et tu voudrais m'empêcher de passer? »

Van den Broeck ouvrit lui-même la porte pour recevoir le messager du gouverneur.

Un commis de M. Koen entra, et dit en s'inclinant profondément:

« Capitaine, le gouverneur général vous prie de vouloir bien vous rendre sur-le-champ chez lui pour assister au conseil de guerre.

— Comment? Y aurait-il du danger? dit le capitaine.

— Le gouverneur a reçu d'importantes nouvelles; quelles elles sont, je l'ignore, répondit le messager. Ne tardez pas, capitaine; il y a urgence.

— Dites au gouverneur général que je me rends à ses ordres. »

Lorsque le messager se fut retiré, le capitaine prit la main de Walter et lui dit :

« Je dois vous quitter pour une affaire pressante. Je vais prévenir ma femme. Restez encore un instant avec ces dames par convenance. Je me fie à la délicatesse de vos sentiments, monsieur Pietersen. Nous nous entretiendrons plus longuement ensemble tout à l'heure ou ce soir. En tous cas, vous ne reviendrez plus chez moi que pour nous dire adieu lors de votre départ; mais vous n'irez point à Bornéo; je ne le veux pas! non, je le répète, je ne le veux pas!... »

En disant ces mots il sortit du salon.

Walter entendit bientôt le pas pesant du capitaine, qui se hâtait de se rendre chez le gouverneur général, et les pas plus légers d'Adélaïde et de sa mère, qui descendaient de l'étage supérieur pour lui tenir compagnie pendant quelques instants encore.

III

La salle où devait se réunir le conseil de guerre se trouvait au premier étage du plus grand des deux entrepôts dont nous avons parlé, et avait vue par trois fenêtres sur la place intérieure de la factorerie. Les murs de cette salle étaient nus et portaient encore, à différentes hauteurs, les traces des ballots et des barils qui y avaient été déposés autrefois. Une grande table qui occupait le centre de la pièce et une dizaine de fauteuils en constituaient tout l'ameublement.

Dans cette salle se trouvaient cinq ou six personnes qui, tout en conversant entre elles, semblaient attendre quelqu'un. Van den Broeck était assis à la table entre deux négociants ou *facteurs* de la Compagnie des Indes, et s'entretenait à voix basse avec eux des motifs probables de la convocation imprévue du conseil. A l'une des fenêtres ouvertes se tenaient deux capitaines, également engagés dans une conversation particulière, et dont l'un se bornait à répondre par de continuels hochements de tête et de rares exclamations : — Vraiment ! vraiment ! tandis que l'autre s'efforçait de faire comprendre son opinion à son flegmatique compagnon, à grand renfort de gestes et de bruyants éclats de voix. Celui qui n'ouvrait pour ainsi dire pas la bouche était Pierre Dircksz, un gros homme, blond de cheveux et de

moustaches, et d'une physionomie éminemment froide et impassible. Son interlocuteur était le capitaine Van Ray, qui, au contraire, était d'une taille remarquablement longue et fluette et avait les cheveux et la moustache d'un noir de jais. Celui-ci n'était arrivé que le jour même à Jacatra, avec le navire *la Mouette*, et donnait à l'autre des explications sur la querelle religieuse des *remontrants* et des *contre-remontrants*, qui causait alors une grande agitation en Hollande. Van Ray paraissait défendre l'un des deux partis avec toute la ferveur de la passion; mais, quelques efforts qu'il fît pour faire partager son sentiment à Pierre Dircksz, celui-ci demeurait parfaitement indifférent et continuait à murmurer imperturbablement son : Vraiment! vraiment!

Leur conversation, qui n'avait duré que quelques instants, fut interrompue par l'arrivée du gouverneur général, Jean-Pierre Koen.

Ce dernier était un homme de haute taille, dont les cheveux commençaient à grisonner. Bien que sa physionomie attestât le calme et la modération, néanmoins dans son regard étincelait un éclair à demi voilé qui laissait pressentir que dans ce corps athlétique habitait une âme brave et intrépide.

A son entrée dans la salle il salua froidement, gagna d'un pas rapide le plus grand fauteuil, s'y assit et dit :

« Pardonnez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre un instant. Veuillez prendre place; j'ai à vous entretenir de choses graves. »

Les personnes présentes se rangèrent autour de la table.

« Messieurs, dit le gouverneur général, vous savez que, depuis quelques jours, les Javanais sont rassemblés en grand nombre entre Jacatra et Bantam, pour célébrer une solennité religieuse. J'avais des raisons de craindre que quelque mauvais dessein s'y tramât contre nous; je savais que les Portugais et les Anglais, qui, malgré la paix, sont demeurés nos ennemis secrets, ne négligeraient pas une si précieuse occasion d'exciter et d'aigrir les indigènes contre nous. Afin d'être renseigné sur ce qui se passerait dans cette cérémonie, j'ai envoyé au milieu des Javanais quelques espions nègres et chinois. Jusqu'à ce matin les avis qui me sont parvenus étaient ou dénués d'intérêt ou favorables; tous m'annonçaient que les Javanais ne montraient aucune disposition hostile aux Hollandais. Tout à l'heure des renseignements d'une tout autre nature m'ont été transmis. Un de mes agents est venu en personne me trouver, et voici ce qu'il assure avoir appris : les Anglais et les Portugais ont conseillé au *pangerang* de Jacatra et à son peuple de nous faire la guerre, et les Javanais ont résolu de venir sur-le-champ, et sans se séparer, nous assiéger dans notre factorerie.

— Me permettrez-vous, monsieur le gouverneur, dit l'un des facteurs de la Compagnie, de vous demander quelle personne vous a apporté cette nouvelle?

— Un marchand chinois en qui je crois pouvoir mettre quelque confiance, répondit le gouverneur.

— Un Chinois! dit le facteur avec quelque ironie. Les Chinois sont les plus grands menteurs et les imposteurs les plus éhontés de la terre. Il faut toujours croire exactement le contraire de ce qu'ils disent.

— Ces observations viendront en leur lieu, dit avec calme le gouverneur. Je continue. Le pangerang de Bantam aurait consenti à marcher contre nous avec les gens de Jacatra; et ce qu'il y a de plus grave, messieurs, c'est que les Anglais auraient débarqué secrètement, la nuit dernière, dix pièces d'artillerie pour les mettre à la disposition du pangerang. Ils protesteront qu'ils ont vendu ces pièces, et la poudre nécessaire pour les servir, au prix d'une quantité considérable de poivre; mais ce n'est, à vrai dire, qu'un secours dissimulé qu'ils prêtent à nos nouveaux ennemis... Voilà les nouvelles que j'ai reçues. Je vous prie de vouloir bien délibérer mûrement sur la situation, dans la double hypothèse que le renseignement peut être faux, mais aussi qu'il peut être vrai. »

Le facteur qui avait déjà parlé, et qui paraissait le représentant des intérêts pécuniaires et de l'autorité civile de la Compagnie, reprit la parole et dit :

« Les avis reçus sont faux ou ne le sont pas. S'ils sont faux, nous n'avons pas à nous en inquiéter; si, au contraire, ils sont vrais, il ne reste pas le moindre doute sur ce que nous avons à faire; mais, comme il nous est impossible de savoir, dès à présent, à quoi nous en tenir, mon opinion est que nous ne devons tenter aucun acte qui puisse aggraver les mauvaises dispositions des Javanais; car, en supposant qu'ils n'eussent pas le désir de

nous déclarer la guerre, ce désir s'éveillerait bien vite chez eux s'ils nous voyaient faire ostensiblement des préparatifs belliqueux.

— Votre avis, monsieur le facteur, est donc que nous devons agir comme si nous ne savions rien?...

— Oui, monsieur le gouverneur, c'est mon avis.

— Et vous, capitaine Van den Broeck?

— Les renseignements dont il s'agit peuvent être vrais ou ne l'être pas, répondit le capitaine; dans l'impossibilité où nous sommes de rien savoir de certain à cet égard, je me préparerais, en tous cas, comme s'ils étaient parfaitement fondés. Un soldat ne doit jamais se laisser surprendre, et, en admettant que les Javanais voient nos préparatifs d'un mauvais œil et en prennent occasion de nous déclarer la guerre, eh bien! ils nous trouveront prêts à repousser victorieusement toutes leurs attaques. Il n'est, du reste, nullement nécessaire de faire grand bruit pour prendre ces précautions. Qu'on place quelques canons sur les bastions; qu'on coupe le pont qui traverse la rivière pour nous garantir contre toute approche de ce côté; qu'on double les gardes de nuit; qu'on avertisse en secret les hommes qu'ils doivent se tenir prêts au premier signal d'alarme : voilà, selon moi, tout ce qu'il convient de faire.

— Excusez-moi, messieurs, si je reprends encore la parole, dit le facteur, et croyez bien que c'est ma sollicitude pour les intérêts de la Compagnie qui, seule, me fait parler. Vous êtes des soldats, et, comme votre mission est de trancher par l'épée tous les différends, vous ou-

bliez parfois qu'il peut y avoir des moyens plus pacifiques de parvenir à une solution favorable. Je pense qu'avant de nous préparer ouvertement à la résistance il faut envoyer d'abord une ambassade au pangerang, pour lui demander quelles sont ses intentions. Nous pouvons lui représenter qu'il nous a vendu à prix d'argent le terrain sur lequel est construite notre factorerie, et que, par conséquent, nous en avons la légitime propriété; que, si nous entourons la factorerie de remparts, ce n'est pas pour nous armer contre les Javanais, mais uniquement pour nous garantir contre une agression imprévue de nos ennemis, les Anglais et les Portugais. On peut, s'il se montre mal disposé, le gagner par quelques présents; et ainsi, sans perte d'hommes ni de temps, nous parviendrons peut-être à l'achèvement de la forteresse, et nous accomplirons sans encombre la tâche qui nous est confiée. »

Le gouverneur fit un signe de tête par lequel il semblait approuver l'opinion du facteur.

« A mon sens, il y a beaucoup de bon dans ce que vous venez de proposer, monsieur le facteur, dit-il. Quant à la question de savoir si, de notre côté, nous devons rester tout à fait inactifs, c'est un point qu'il importe d'examiner de plus près. Que pense là-dessus le capitaine Van Ray?

— Moi, monsieur le gouverneur, ce que je pense? répondit Van Ray. Je pense que la chose est parfaitement claire, et que tant et de si longs discours que j'entends ici sont inutiles pour la décider.

— Je vous remercie du compliment! murmura le facteur blessé.

— Je suis un soldat, voyez-vous, poursuivit Van Ray, et je ne sais pas entortiller dans de belles phrases ce que j'ai à dire. Je prétends qu'au lieu de nous laisser attaquer c'est nous qui devons être les agresseurs. Hâtons-nous de mettre nos hommes sous les armes, et, avant que personne s'en doute, tombons sur la ville de Jacatra et sur les Javanais.

— Et si cette attaque ne réussissait pas? dit le facteur avec un certain accent de dédain.

— Ne pas réussir! Comment! vous croyez que les Javanais pourraient tenir contre les Hollandais? Qu'on me confie deux cents hommes, et, si je ne mets pas sens dessus dessous toute cette boutique que vous voyez là-bas, je consens à passer pour un misérable vantard!

— Ne vous prononcez pas si légèrement, capitaine, dit le gouverneur. D'après mes renseignements, les Javanais sont au moins au nombre de quatre mille.

— Bah! bah! monsieur le gouverneur, qu'importe ici le nombre? Quand les Hollandais ont-ils compté leurs ennemis? D'ailleurs les Javanais ne sont armés que d'arcs, d'épées et de lances. Avec quelques arquebuses, un peu de poudre et de plomb, on refoule dans les bois une nuée d'ennemis comme ceux-là.

— Vous vous trompez, capitaine, répliqua le gouverneur; les Javanais sont un peuple résolu, courageux et tenace. Il est vrai, comme vous le dites, qu'ils sont très-mal armés, heureusement pour nous. Ne croyez pas que

l'on en ait aussi aisément raison; ce sont de bons soldats, et ils ne battent pas facilement en retraite; néanmoins il sera tenu compte de votre opinion... Notre ami Pierre Dircksz n'a pas encore dit la sienne.

— Peu m'importe ce qu'on décidera, répondit le capitaine Dircksz.

— Que voulez-vous dire? demanda le gouverneur avec quelque étonnement.

— L'affaire me semble si simple, monsieur le gouverneur, que je n'ai pas même écouté la longue harangue de monsieur le facteur. »

Le facteur se leva vivement et s'écria avec aigreur :

« On vient au conseil de guerre pour délibérer, et celui qui a trop de présomption pour prêter l'oreille aux discours des autres, celui-là ferait beaucoup mieux de ne pas paraître dans cette réunion. Vous regardez ce que j'ai dit comme déraisonnable et inutile : voyons ce que vous avez de mieux à dire.

— Oh! oh! vous le prenez sur ce ton-là, monsieur le facteur; très-bien! très-bien!

— Mais ce ne sont pas là des raisons!

— Veuillez vous asseoir, monsieur le facteur, dit le gouverneur toujours très-calme; je prierai le capitaine Dircksz de nous faire plus amplement connaître son sentiment.

— Eh bien! voici comment je raisonne, monsieur le gouverneur, répondit Pierre Dircksz. Si les Javanais ne projettent rien contre nous, ils resteront là-bas; s'ils se sont laissés tromper par les Anglais et les Portugais, ils

viendront nous trouver, et, s'ils viennent, nous les recevrons si bien, avec la mitraille et les boulets d'abord, avec la pique et l'épée ensuite, que de longtemps ils ne demanderont le reste de leur compte. Je suis d'avis, comme mon ami Van den Broeck, qu'il faut prendre quelques précautions; mais, du reste, nous pouvons, comme auparavant, dormir fort tranquilles. »

Le gouverneur s'établit plus commodément dans son fauteuil, comme s'il se préparait à prononcer un long discours.

« Messieurs, dit-il, chacun de vous a fait connaître son avis. Après vous avoir écoutés, je vais vous dire, à mon tour, ce que je pense de la situation. L'opinion du capitaine Van Ray me paraît téméraire et imprudente. Notre patrie est en paix avec l'Angleterre, avec le Portugal, et aussi avec les Javanais. Nous ne devons pas être les premiers à rompre cette paix : ce serait faire retomber sur les Provinces-Unies une grave responsabilité. Dans ce qu'a dit monsieur le facteur il se trouve de bonnes idées dont je m'efforcerai de tirer profit; ainsi j'ai l'intention d'envoyer, suivant ses conseils, une ambassade au pangerang. Pour le reste, je suis, néanmoins, de l'avis du capitaine Van den Broeck et du capitaine Dircksz; je pense qu'il faut nous préparer secrètement, afin de n'être, en aucun cas, surpris par l'événement. En conséquence, chacun de vous fera ce que lui impose son devoir pour mettre à exécution les mesures que je vais vous prescrire. Jusqu'à la fin de la journée de travail on agira comme si l'on ne savait rien; mais, dès que les ouvriers étrangers

auront quitté la factorerie, on se mettra à l'œuvre avec tous nos soldats pour placer des canons sur les bastions et transporter en toute hâte de la terre sur la partie des retranchements dont la construction est le moins avancée. Pendant ce temps j'aurai soin qu'on descende à terre de nouvelles munitions de poudre, de balles et de boulets. Vingt hommes de chaque compagnie resteront sous les armes, mèche allumée, pendant toute la nuit, et placeront des sentinelles au haut des remparts et au dehors, pour épier ce qui pourrait se passer dans le voisinage.

— Assurément, monsieur le gouverneur, dit le facteur, vous êtes parfaitement maître d'ordonner ce que bon vous semble ; nous n'avons ici d'autre droit, comme simples conseillers, que celui d'exprimer notre opinion. Permettez-moi, cependant, de vous faire observer que vous allez plus loin dans vos précautions que les autres membres du conseil. Les mesures que vous prescrivez ne pourraient être plus complètes si l'ennemi était déjà sous nos remparts.

— C'est vrai, monsieur le facteur, répondit le gouverneur ; en temps de guerre, toutes les demi-mesures sont préjudiciables à celui qui y a recours. Ne rien faire ou bien faire ; on n'a que le choix entre ces deux extrêmes. D'ailleurs, dès demain matin, au lever du soleil, une députation de quatre personnes sera envoyée au pangerang, et je vous prie, monsieur le facteur, de même que la capitaine Van den Broeck, qui parle aussi très-bien le malais, de vouloir bien faire partie de l'ambassade. Messieurs, l'objet de notre réunion est rempli ; vous connaissez

mes intentions ; au besoin je vous donnerai ou vous ferai parvenir des ordres plus précis. »

Pierre Van Ray, répondant à une question du capitaine Van den Broeck, était occupé à vanter l'intrépide courage de ses hommes. Le gouverneur, attiré par les éclats de voix et les gestes animés de Van Ray, s'approcha de lui.

« Capitaine, dit-il, en évaluant les forces dont nous pouvons disposer, et qui, avec l'équipage des vaisseaux, s'élèvent environ à six cents hommes, j'y ai naturellement compris ceux que vous commandez. Je doute, néanmoins, qu'ils puissent tenir aussi bien que nos vieux soldats. Ce sont, pour la plupart, n'est-ce pas? des recrues qui viennent d'entrer au service de la Compagnie, ou qui, du moins, n'ont pas vu sérieusement le feu. Ils ont l'air abattu et découragé.

— Comment! l'air abattu et découragé, monsieur le gouverneur? s'écria Pierre Van Ray. Mes hommes sont des lions, de vrais lions!

— On ne s'en douterait pas. Et puis, c'est impossible, capitaine ; nous savons trop combien les recrues nouvellement arrivées manquent de l'aplomb du soldat.

— Vous avez raison, monsieur le gouverneur; mais mes hommes ont eu un bonheur tout particulier. J'avais à bord un jeune sergent... Je ne sais pas ce que le gaillard a en tête ; mais, dès le premier jour où nous étions en mer, il s'est mis à ne parler à l'équipage que de guerre, de combats, de gloire, de patrie, des vieux Bataves et de mille choses semblables. Il est très-instruit, très-éloquent, et il a rempli le cœur de mes hommes d'une telle soif de

combattre qu'il a fait un héros du moins résolu d'entre eux. Oui, oui, je ne plaisante pas; ce que je dis, les événements me l'ont prouvé.

— Comment se nomme ce sergent? demanda le capitaine Van den Broeck.

— Il se nomme Walter Pietersen; il a fait ses études à Amsterdam pour devenir médecin, et le seul désir de prendre part à la guerre a fait de lui un soldat. »

Van den Broeck sourit, comme s'il eût été heureux d'entendre l'éloge de Walter, et peut-être aussi parce qu'il connaissait une autre raison qui expliquait la bravoure de Walter.

« J'ai vu un trait de ce sergent, reprit Pierre Van Ray, un trait qu'on ne pouvait attendre que d'un vieux soldat. C'était dans un terrible combat contre des pirates africains.....

— Il paraît, en effet, que la rencontre a été assez chaude, remarqua le gouverneur. Dites-nous donc, en peu de mots, comment l'affaire s'est passée.

— Vous en trouverez le récit complet dans mon journal, monsieur le gouverneur.

— Et nous? dit Van den Broeck en l'interrompant, nous sommes curieux....

— Soit, je satisferai volontiers à votre désir, dit Pierre Van Ray. Voici l'aventure. Nous étions à la hauteur de trente-neuf degrés, le cap au sud-ouest, lorsque dans l'après-dîner nous apercevons sous le vent deux vaisseaux turcs, qui s'avancent à pleines voiles sur nous. Mes hommes étaient mal à l'aise; car il n'y avait pas moyen d'é-

chapper, et l'esclavage en Barbarie était l'unique sort qui nous attendît. J'encourageai chacun à vendre cher sa vie et déclarai que mieux valait sauter avec le navire que de tomber entre les mains des Africains. Mes paroles avaient produit peu d'effet; mais tout à coup mon sergent s'élance sur un canon, et de là adresse à mes hommes une allocution si entraînante et si pleine de feu que, transportés d'enthousiasme, ils se mettent à pleurer et prennent Dieu à témoin qu'ils veulent mourir avec moi et avec leur sergent pour l'honneur de la Hollande. Ce n'était pas une rodomontade, messieurs; ils ont tenu parole. A l'instant même, nous débarrassons le tillac de tout ce qui pouvait entraver les manœuvres, et nous mettons les batteries en état; le pavillon est hissé, et la trompette appelle l'équipage au combat. Lorsque les deux vaisseaux, dont le pont était couvert d'ennemis, furent à portée, le chef des pirates nous lâcha une bordée qui coupa en deux notre vergue de perroquet. Nous étions presque bord à bord; nous trouvâmes que notre tour était venu, et nous lâchâmes à l'ennemi, en pleine carcasse, une bordée qui, sans aucun doute, ne fit pas une mince trouée dans ses rangs, car, étant plus légèrement lesté que nous, il offrait plus de prise à nos coups

Mais les Turcs ne demeurèrent pas en reste avec nous; canons et mousquets nous lancèrent bientôt une grêle de fer, et déjà nous avions cinq ou six morts et un plus grand nombre de blessés. Cela allait mal. Mon sergent faisait merveille : on eût dit qu'il se trouvait à la kermesse; il riait et poussait des cris de joie tout en tirant

sur l'ennemi, et sa parole ardente et vive donnait du cœur à mes hommes. Nous nous attendions à ce que les Turs monteraient à l'abordage et nous le désirions; mais l'ennemi avait une voie d'eau dans ses œuvres vives, et avait tant à faire pour y remédier qu'il dut s'éloigner un peu. Pendant ce temps, nous nous encourageâmes de nouveau mutuellement à combattre jusqu'au dernier. Je fis boire à mes hommes du vin mêlé de poudre, suivant l'usage. On nous laissa peu de répit : le jeu allait sérieusement recommencer. Les deux navires revinrent en même temps sur nous et nous lancèrent une si terrible bordée de mitraille et de boulets qu'un grand nombre de mes hommes furent abattus.

Le commandant turc était sur l'arrière de son bâtiment, le turban sur la tête; mon sergent Pietersen, qui est un tireur extrêmement adroit, me dit tout à coup : Capitaine, il faut que ce païen avec ce turban déguerpisse. Faites attention; il est mort! Et, en effet, le sergent ajuste, lâche son coup, et le commandant dégringole. Au même moment mon sergent est frappé lui-même d'une balle au côté et tombe en arrière sur le pont, en poussant un cri de douleur. Cela me fit une véritable peine de voir tomber un si brave soldat, et je donnai ordre sur-le-champ qu'on le transportât dans ma cabine et qu'on pansât sa blessure; mais, bien qu'il perdît beaucoup de sang, le sergent ne voulut pas quitter le pont. On dut le panser là, et tant que dura le combat il ne cessa d'encourager l'équipage à tenir ferme.

Les choses allèrent bientôt au plus mal; nous étions

enveloppés d'un nuage de fumée et de feu; le rugissement des canons, les détonations des mousquets, les craquements du navire dont les flancs se brisaient, les cris de victoire des Turcs, les gémissements de nos blessés, tout cela faisait une scène affreuse, une scène comme je n'en ai jamais vu, bien que j'aie déjà assisté à bon nombre d'affaires du même genre. Enfin, à la tombée de la nuit, une voix venant du vaisseau amiral turc nous cria en bon hollandais de nous rendre; mais moi, la mèche allumée en main, je lui jurai que le coq rouge chanterait si l'on osait nous aborder, et lui fis comprendre que nous ferions sauter le vaisseau avec tout le reste, ennemis et nous. On continua à échanger des bordées et des coups de mousquets jusqu'à ce que la nuit fût venue; on nous cria alors qu'on ne nous lâcherait pas ainsi et que l'attaque recommencerait le lendemain. Pendant la nuit il s'éleva une forte brise; nous fîmes tous nos efforts pour en profiter, et nous réussîmes à prendre une autre direction. Le lendemain, il n'y avait plus de vaisseaux turcs en vue, et nous remerciâmes Dieu de nous avoir si miraculeusement sauvés des mains de ces pirates. Voilà toute l'histoire, messieurs; le reste se devine.

— Et votre brave sergent? demanda le gouverneur.

— Il est avec moi à Jacatra, répondit Van Ray. Il a pour vous, monsieur le gouverneur, une lettre des direceurs de la chambre d'Amsterdam, et il vous demandera audience demain pour vous la remettre.

— Ainsi sa blessure n'était pas mortelle?

— Non; la balle l'avait atteint au côté, mais le plomb

s'était amorti sur une côte. Après avoir passé quelques semaines sur le grabat, le sergent est rétabli et plus brave que jamais. C'est un gaillard qui ira loin, je vous jure.

— Eh ! que vois-je? s'écria le facteur qui, en ce moment, regardait par la fenêtre. Je ne me trompe pas !

— Que voyez-vous donc de si surprenant? demandèrent les autres en s'approchant de la fenêtre.

— Regardez là-bas, à l'extrémité de la place, à la porte de la factorerie, six Orang-kays[1] javanais. Le dommagon de Jacatra est avec eux. Ils attendent à la porte qu'on les introduise. Nous songions à envoyer une ambassade au pangerang, mais il nous prévient et nous envoie lui-même ses députés. Maintenant du moins nous allons savoir avec certitude à quoi nous en tenir. »

Le gouverneur regarda par la fenêtre dans la direction indiquée, et, se tournant vers les assistants, il dit :

« Capitaine Van den Broeck, et vous, monsieur le facteur, je vous prie d'aller sur-le-champ au devant des Orang-kays javanais, et de les amener en ma présence s'ils en expriment le désir. Vous, messieurs, veuillez demeurer afin d'entendre ce que ces émissaires ont à nous dire. »

Van den Broeck et le facteur gagnèrent l'escalier pour

[1] *Orang-kay* signifie en malais *homme respectable*, et l'on désignait par ce mot les personnes considérables et les vieillards. *Temungung* ou *dommagon*, comme l'écrit Nieuhof, équivaut à *gouverneur*.

aller remplir leur mission, et atteignirent bientôt l'endroit où se trouvaient les Javanais.

Van den Broeck, qui connaissait le malais, leur demanda ce qu'ils désiraient, et, sur la déclaration qu'ils apportaient au chef des *Orang-Wollanda*, — c'est ainsi qu'ils nommaient les Hollandais,— un message du sultan de Jacatra, il pria les ambassadeurs de le suivre. Il s'efforça, chemin faisant, d'engager la conversation avec eux, dans l'espoir qu'il obtiendrait peut-être quelque renseignement important; mais il reconnut bientôt que les envoyés n'étaient nullement disposés à parler.

Les Javanais traversèrent la place d'un pas lent et fier, et en promenant autour d'eux un regard scrutateur. Ils étaient assez bien faits et passablement robustes; leur teint était d'un brun jaunâtre, leur visage aplati; ils avaient des dents noires comme le jais, de fortes mâchoires, de gros sourcils, et des yeux à peu près conformés comme ceux des Chinois. Leur costume consistait en un vêtement nommé *jarit*, de soie chez les uns, de fine étoffe de coton à ramages chez les autres, et qui descendait jusqu'à leurs genoux. Sur une de leurs épaules passait une longue écharpe de drap qui faisait deux ou trois fois le tour du corps et venait retomber en plis élégants sur le côté. Néanmoins la partie supérieure de leur corps était dépourvue de vêtements, et ils marchaient pieds nus. Ils portaient pour coiffure un simple bonnet de soie. A leur hanche gauche étincelait le manche du *cric* ou poignard national, que les Javanais ne déposent jamais.

Entre le dommagon ou gouverneur de Jacatra et ses

compagnons, il n'y avait que cette différence, que le premier avait plus d'or sur ses vêtements, et que le manche de son cric était orné de plus de pierreries.

L'un des Javanais portait une petite cassette ou écrin en bois de santal rouge, richement incrusté de nacre et d'or.

Quand les envoyés furent introduits par le capitaine Van den Broeck dans la salle du conseil, les Hollandais avaient repris leur première place et se tenaient debout auprès de la table. Les Javanais se rangèrent près des fenêtres, derrière leur dommagon. Sauf quelques paroles de salutation presque incompréhensibles, personne ne parla, et un silence solennel régna pendant quelques instants dans la salle, jusqu'à ce que le gouverneur demandât en bon malais aux envoyés quelle était la cause qui lui valait l'honneur de les recevoir dans la factorerie hollandaise.

Le dommagon prit la cassette des mains de son compagnon et l'ouvrit. Il en retira une feuille de *lontar* ou arbre des chasseurs, sur laquelle il semblait que des caractères fussent tracés. Puis il répondit au gouverneur en langue malaise :

« Mon maître et sultan, Wydurk-Rama, pangerang de Jacatra, envoie par moi, son dommagon, cet *ola* aux Hollandais qui habitent sur son territoire. »

Et, l'œil fixé sur l'*ola*, il en donna lecture en ces termes :

« Puisque les Orang-Wollanda ont abusé de ma bonté pour eux et ont osé, sans permission, fortifier leur facto-

rerie, il m'a semblé bon de leur retirer ma faveur et de leur défendre de séjourner plus longtemps sur le territoire de Jacatra. Ma volonté est qu'ils abandonnent immédiatement la factorerie; s'ils le font sur-le-champ, je serai assez généreux pour leur permettre d'emmener avec eux tout ce qui leur appartient, gens et biens; s'ils ne le font pas, je les ferai mettre à mort tous, et je confisquerai ce qu'ils possèdent. Je demande une réponse positive par mon dommagon qui vous apportera cette lettre. Ne délibérez pas longtemps, et ne vous perdez pas par une folle audace; non loin de votre factorerie, cinq mille hommes intrépides attendent un signal de mon doigt pour réduire vos murs en poussière. Ne comptez pas sur vos mousquets; j'en suis aussi bien pourvu que vous.

« Wydurk-Rama. »

Les membres du conseil s'interrogèrent mutuellement du regard; tous comprenaient assez le malais pour avoir saisi le sens de la pièce que le dommagon venait de lire. Pierre Van Ray paraissait tout joyeux et se frottait les mains; Pierre Dircksz s'assit en lançant aux Javanais un regard de dédain; le facteur hochait la tête d'un air triste et inquiet. Seuls, le gouverneur et Van den Broeck conservaient un calme parfait.

« Au nom de Dieu, tâchez de gagner du temps, monsieur le gouverneur, dit le facteur en hollandais. Nous ne sommes pas préparés à repousser une pareille attaque; car.... »

Un sévère coup d'œil du gouverneur et une moue

désapprobatrice des capitaines fit expirer la parole sur ses lèvres.

Le gouverneur dit alors d'une voix très-calme aux ambassadeurs :

« Seigneur dommagon, vous m'apportez de la part du pangerang de Jacatra une nouvelle qui m'étonne grandement ; bien certainement les Anglais et les Portugais ont trompé votre généreux sultan. N'ai-je pas moi-même, en votre présence, seigneur dommagon, expliqué au pangerang ce que nous avions l'intention de faire pour fortifier notre factorerie ? Ne lui ai-je pas déclaré que nous prenions ces mesures uniquement pour nous garantir contre une agression de nos ennemis ? Et le pangerang n'a-t-il pas dit qu'il ne voyait aucun motif de nous empêcher de construire la forteresse projetée ? »

Le dommagon garda le silence et laissa le gouverneur attendre en vain une réponse. Celui-ci poursuivit :

« Quant aux motifs de mécontentement que le pangerang croit avoir envers les Hollandais, nous sommes tout disposés à nous entendre à l'amiable avec lui sur ce sujet, et à lui accorder tout ce qui sera compatible avec l'honneur de la Hollande. »

Le dommagon répondit d'un ton de froide obstination :

« Mon sultan veut avoir la factorerie. Il ne recevra pas d'envoyés. Il sait que les Hollandais ont toujours recours à beaucoup de paroles pour atteindre leur but, légitime ou non. Il ne veut plus se prêter à cette ruse, et m'a donné l'ordre très-rigoureux de rapporter une réponse courte et nette à son *ola*. Etes-vous prêts à trans-

porter demain matin tout ce que vous possédez à bord des navires, et à quitter Jacatra pour toujours avant le retour de la nuit? »

Le gouverneur baissa les yeux et demeura pendant quelques instants plongé dans une profonde préoccupation. Puis il releva la tête et dit à l'ambassadeur, toujours avec le même calme :

« Seigneur dommagon, voici notre réponse : Les Hollandais aiment à vivre en paix avec les habitants de ce pays, et ils regrettent de voir leurs relations amicales avec le pangerang de Jacatra troublées par les intrigues de leurs ennemis. Cependant, puisque vous leur déclarez injustement la guerre, ils accepteront cette guerre et vous montreront bientôt que vous vous êtes mépris sur leur compte. Dites de ma part au pangerang que les Hollandais défendront le sol qu'il leur a vendu pour y construire cette factorerie aussi longtemps que l'un d'entre eux aura la force de tenir une lance, et dites-lui aussi que nous le rendons responsable de tout le dommage qui pourra être causé. C'est à lui seul, et non à nous, qu'il faudra imputer tous les malheurs qui peuvent sortir de la guerre qu'il provoque. Allez! quittez cette factorerie; et, puisque votre sultan ne veut pas entendre parler de négociation, que désormais le canon soit le seul messager entre nous!

— Soit! Que le feu et l'épée décident entre les Orang-Jawa et les Orang-Wollanda! » murmura le dommagon.

Les Javanais se dirigèrent en silence vers la porte et quittèrent la salle à pas lents. Sur l'ordre du gouverneur, ils furent accompagnés par l'un des deux facteurs.

Quand ils eurent disparu, le gouverneur dit d'une voix brève et forte aux membres du conseil de guerre :

« La guerre est déclarée ! Vous êtes tous des soldats éprouvés ; il est inutile de stimuler votre zèle et votre courage. Vous vous souviendrez que vous êtes fils de la Néerlande. D'ailleurs, si quelque motif peut exciter votre ardeur et grandir l'énergie de vos efforts, c'est sans doute la pensée que de la conservation de cette place dépend l'avenir de notre patrie dans l'Inde. Si nous perdions notre station de Jacatra, il en serait bientôt de même d'Amboine, et peut-être le nom de la Hollande ne tarderait-il pas à être entièrement oublié dans cette partie du monde. Si, au contraire, nous conservons cette forteresse, elle deviendra le centre de notre domination dans l'Inde ; elle sera pour notre pays bien-aimé une source de puissance, de richesse et de gloire. Allez trouver vos hommes ; faites cesser tout travail pendant quelques instants ; voyez si les armes et les mèches sont en bon état. Je vais donner sur-le-champ l'ordre de renvoyer de la factorerie tous les ouvriers étrangers. Tout à l'heure, lorsque vos compagnies seront réunies, nous prendrons des mesures pour placer l'artillerie sur les bastions et nous garantir contre toute attaque nocturne. »

Les capitaines quittèrent la salle. Le cœur de Van Ray bondissait de joie. Dircksz se leva lentement de son siége et sortit le dernier en murmurant :

« Eh ! eh ! les hommes jaunes sont las de vivre. Bah ! pourquoi courir ? pourquoi nous hâter ? Nous avons tout le temps d'arriver. »

Lorsque le capitaine Van den Broeck descendit à son tour, sa physionomie s'assombrit tout à coup, et, les yeux baissés, il se dirigea vers sa demeure.

« Ma pauvre Adélaïde ! murmurait-il tout pensif, la crainte n'aggravera-t-elle pas son mal ? Saura-t-elle supporter cette nouvelle épreuve ? »

En relevant la tête, il vit le sergent Walter qui traversait la place. Van den Broeck lui dit en passant à côté de lui :

« Il n'y a plus moyen de partir, monsieur Pietersen ; la guerre est déclarée. Dès demain le canon tonnera dans la plaine. »

Walter leva les yeux au ciel et parut remercier Dieu avec effusion de cette heureuse annonce.

Van den Broeck entra chez lui pour y prendre un petit mousquet, et dit à sa femme et à sa fille :

« Je vous apporte de mauvaises nouvelles. Nous allons avoir la guerre ; les Javanais viennent nous assiéger. »

Madame Van den Broeck pâlit ; Adélaïde, au contraire, répondit à la terrible nouvelle par un sourire, et s'écria joyeusement, à la grande surprise du capitaine :

« La guerre ! Nous allons avoir la guerre ?

— Allons ! allons ! ne t'inquiète pas, ne crains rien, femme, dit Van den Broeck à son épouse, cela ne durera peut-être pas longtemps... Je dois sortir pour réunir les hommes. Dans un instant je viens vous rejoindre. Sois forte et courageuse ; la femme d'un capitaine doit s'attendre à de pareilles choses. A bientôt ! à bientôt ! »

A ces mots il sortit et courut sur la place rejoindre ses soldats.

IV

Durant presque toute la nuit les Hollandais avaient travaillé à placer des canons sur les bastions et à exhausser les murs de leur forteresse avec de la terre rapportée, surtout du côté qui regardait la ville de Jacatra. Les officiers et le gouverneur lui-même n'avaient pas quitté les hommes un seul instant, et avaient excité le zèle et le courage de tous, car ils se tenaient pour certains qu'au point du jour on aurait à repousser une vive attaque des Javanais.

Cependant, deux heures avant que les premières lueurs de l'aurore se montrassent à l'horizon, on avait fait cesser tous les travaux, pour donner aux soldats un moment de repos. La plupart étaient réunis sur la place centrale de la factorerie, où ils étaient assis par terre, le mousquet dans une main, la mèche allumée dans l'autre.

Sur les remparts on avait placé un grand nombre de sentinelles qui se promenaient en long et en large et s'efforçaient de percer du regard les ténèbres pour deviner ce qui pouvait se passer au loin. En effet, on entendait une rumeur sourde et confuse, une sorte de bruissement indéfinissable et cependant assez fort, comme si, à une distance de la factorerie impossible à préciser, des milliers d'hommes eussent veillé en se livrant à un dur et pénible labeur.

Si au haut des remparts et sur toute la place intérieure on voyait le feu des mèches ondoyer dans la nuit comme des feux follets, on pouvait découvrir, au sommet de l'un des bastions, un bien plus grand nombre de ces points lumineux réunis en cercle resserré.

En cet endroit se trouvait campée une grande partie de la compagnie du capitaine Jean Van Ray, afin qu'en cas d'attaque imprévue l'alarme fût donnée sur-le-champ. Le sergent Walter Pietersen était assis sur l'affût d'un canon, au milieu d'une trentaine de soldats qui l'écoutaient en silence et avec une vive émotion. Le lieutenant, — un vieux soldat, — le coude appuyé sur le canon, semblait aussi prêter l'oreille avec plaisir aux histoires que Walter savait raconter avec tant d'animation et de patriotique enthousiasme. A côté du lieutenant se tenait le porte-drapeau, jeune et chevaleresque officier, dans l'âme duquel la parole entraînante du sergent éveillait une ardente soif de combattre et un vif désir de se signaler par des actions héroïques.

Pendant la traversée d'Amsterdam à Jacatra, cet enseigne avait montré une estime et une sympathie toutes particulières pour Walter, et, bien que la différence des grades parût devoir s'y opposer, il ne s'en était pas moins établi entre le sergent et l'enseigne une loyale et solide amitié. Ce dernier était le seul homme à qui Walter eût révélé en partie quel sentiment et quel espoir l'avaient poussé vers l'Inde. En ce moment aussi le jeune enseigne était le seul qui se permît quelques remarques approbatives et qui interrompît parfois le récit du sergent

pour lui donner plus de force et d'expression par un affectueux assentiment.

Que Walter, en un pareil moment et au milieu de la nuit, en fût venu à entamer un récit, c'est ce qu'expliquera une circonstance toute fortuite : cette nuit-là, le gouverneur avait donné aux sentinelles, pour mot de passe et de reconnaissance, *Batavia;* et quelques soldats, qui ne savaient pas ce que ce mot signifiait exactement, en avaient demandé l'explication à leur savant sergent.

Walter leur avait appris que, du temps des Romains, *Batavia* était le nom de la Hollande, et cela lui avait donné l'occasion de raconter comment Claudius Civilis, à la tête des Bataves, avait taillé en pièces de nombreuses légions romaines et mis l'empire lui-même à deux doigts de sa ruine. De là il avait tiré la glorieuse conclusion qu'avant même l'époque où la lumière du christianisme était venue les éclairer les habitants de la vieille Batavia étaient justement renommés pour leur amour de la liberté et leur admirable bravoure. Il cita à l'appui de ses assertions le témoignage des écrivains romains eux-mêmes, et finit par conjurer ses hommes de se montrer dignes, dans la guerre qui allait s'engager, du noble et généreux sang qu'ils tenaient, comme Bataves ou Néerlandais, de leurs glorieux ancêtres.

Provoqué par les remarques et les questions de ses camarades, il avait ensuite parcouru d'un rapide coup d'œil toute l'histoire de la Hollande, afin de mettre en relief, dans le cours de tous les siècles, l'héroïque courage de ses habitants. S'attachant plus particulièrement

à la guerre contre l'Espagne, il raconta les péripéties de ce long et gigantesque duel, les cent combats qui font de cette lutte une chaîne ininterrompue dont chaque anneau est un éclatant triomphe. Il vanta la sagesse politique du prince Guillaume d'Orange, l'héroïque bravoure et l'habileté militaire du prince Maurice, et l'invincible persévérance du peuple hollandais, qui, pendant un demi-siècle, avait sacrifié ses richesses et son sang pour la cause de la liberté.

Puis, passant à une autre source de la puissance et de la gloire de la Néerlande, il montra comment, de quelques barques de pêcheurs et de quelques petits navires côtiers, qui osèrent s'attaquer aux puissants galions espagnols eux-mêmes, était sortie une flotte imposante, et comment le pavillon hollandais flottait en ce moment sur toutes les mers du monde et était salué par les plus grandes nations avec respect, sinon avec crainte ou envie. Il raconta plusieurs combats de mer, et entre autres celui de l'amiral Wolfart Herman, qui, en 1601, avec cinq vaisseaux seulement, osa ouvrir le feu dans le port de Bantam contre vingt-deux galères et huit galions portugais, et en coula bas une grande partie. Il dit comment l'amiral Steven Van der Hagen, en 1605, enleva l'île d'Amboine aux Portugais, s'empara de la forteresse qu'ils y avaient fondée, et donna le nom de *Victoria* à cette place restée depuis lors l'entrepôt principal du commerce de la Néerlande dans l'Inde.

Déjà un faible crépuscule annonçait à l'horizon l'approche du matin; Walter en était venu à raconter la

grande bataille navale livrée en 1607 devant Gibraltar, où l'héroïque, mais infortuné amiral Heemskerk anéantit une formidable flotte espagnole et remporta la plus belle victoire qui ait illustré la marine néerlandaise. Le sergent peignait avec de vives couleurs, et d'une voix tremblante d'émotion, la chaleur du combat et l'intrépidité des marins de la Hollande.

« Les canons, disait-il, lançaient sans relâche des deux côtés la destruction et la mort; des milliers et des milliers de bouches à feu grondaient sans interruption ; le ciel était un abîme de fumée et de feu ; plusieurs navires étaient en flammes ; la mer semblait rouge de sang ; boulets, mitraille et balles s'abattaient sur les combattants comme une pluie meurtrière; on n'entendait plus rien que le grondement des canons, les gémissements des blessés, le craquement des mâts qui se brisaient... L'issue de la lutte est incertaine ; nul ne peut prévoir à qui Dieu donnera la victoire... En cet instant Heemskerk veut faire violence à la fortune, et, par un audacieux effort, décider le sanglant combat en faveur de la Hollande. Il voit l'amiral espagnol abrité derrière trois galions, et résout, à quelque prix que ce soit, de le joindre et de monter à l'abordage. Heemskerk encourage ses hommes à le seconder dans sa téméraire entreprise ; il promet cent réaux à celui qui abattra le pavillon amiral espagnol et donne ordre de marcher à travers les autres bâtiments ennemis sur le vaisseau amiral. Celui-ci s'aperçoit de l'intention des Hollandais ; et, pour s'échapper, coupe le câble qui le retenait à l'ancre ; mais Heems

kerk, qui fond sur lui comme l'aigle, l'a bientôt atteint et se cramponne à lui. Alors s'engage le plus terrible combat; les Espagnols se défendent bravement; le sang coule par torrents entre les deux navires; amis et ennemis se confondent, luttent corps à corps et hurlent de rage en s'étreignant. Bientôt cependant les Hollandais ont atteint le pont du vaisseau espagnol et l'un d'eux a abattu le pavillon amiral de l'ennemi. Heemskerk, debout près du grand mât de son bâtiment et qui dirige avec sang-froid la bataille, bien que les balles et les boulets sifflent autour de sa tête, Heemskerk voit descendre le pavillon espagnol et salue par un cri de joie ce présage d'une glorieuse victoire; mais, au même instant, un boulet vole et frappe notre brave amiral. Heemskerk tombe baigné dans son sang; sa blessure est mortelle, car la jambe est arrachée du tronc... Un autre eût demandé du secours, fait panser sa blessure, réuni toute son énergie vitale sur l'unique espoir de salut qui lui reste encore peut-être. Hemskerk sent la mort qui le saisit; il sait qu'un seul instant lui est encore donné. Avec un courage si calme et si froid que tous ceux qui l'entourent en sont stupéfaits, il adresse encore quelques paroles à ses hommes pour les exciter à tenir bon; il nomme le capitaine Pierre Verhoef commandant du navire, et, à ceux qui pleurent autour de lui, il dit en fermant les yeux pour l'éternité : « Ne pleurez pas sur moi, camarades; mon sort est beau : j'ai donné ma vie à la Hollande... Je recommande mon âme à Dieu! » Alors sa tête s'affaissa sur sa poitrine; le grand amiral néerlandais

était mort, et les balles et les boulets fendaient encore l'air par dessus son cadavre. Voilà, compagnons, comment meurt un vrai fils de la Néerlande... »

Walter fut interrompu ici par l'arrivée d'un caporal qui descendait des remparts et dit au lieutenant :

« Lieutenant, les sentinelles assurent qu'elles aperçoivent au loin une immense multitude de Javanais. Je remarque bien aussi, à la lueur du crépuscule, un certain mouvement qui ressemble à celui d'une foule d'hommes ; mais je ne puis voir distinctement ce que ce peut être. Le jour se lève, et dans quelques instants nous saurons ce que signifiaient les singulières rumeurs de cette nuit. Venez jeter un coup d'œil du haut des remparts, lieutenant. »

L'officier accompagna le caporal et fut suivi sur le retranchement par la plupart des hommes. Tous regardèrent dans la direction de la ville de Jacatra et firent tous leurs efforts pour tâcher de reconnaître ce qu'était le rideau gris et sombre qui semblait se mouvoir dans les brumes de la nuit et ondoyer à la surface du sol.

Mais bientôt les clartés du matin augmentèrent, et l'on commença à distinguer l'armée ennemie, campée au loin en divers détachements, entre la ville de Jacatra et la factorerie hollandaise.

Walter se frotta les mains avec joie et s'écria :

« Camarades, l'affaire sera sérieuse ! Nous tenons l'occasion de montrer qu'un pur sang néerlandais coule encore dans nos veines. Je voudrais que nous fussions

déjà aux prises avec les hommes jaunes; mon cœur brûle du désir de combattre!

— Walter, Walter, s'écria l'enseigne avec enthousiasme, nous allons nous battre comme des lions pour la gloire de la Hollande. Que la bataille s'engage, et je porte mon drapeau si loin au milieu des rangs de l'ennemi qu'il faudra bien que nous fassions tous des prodiges de valeur.

— Mais que font les Javanais à la gauche de leur armée? murmura le lieutenant. On dirait qu'un grand nombre d'entre eux sont attelés à un char et traînent un lourd fardeau. Je vois dans le demi-jour scintiller un objet qui ressemble à une pièce d'artillerie en métal.

— C'en est une, en effet, lieutenant, dit la sentinelle voisine. Mes yeux sont peut-être plus accoutumés au crépuscule que les vôtres; je découvre là-bas, droit devant vous, dans la direction de Jacatra, un bastion, et là, à l'autre aile du camp ennemi, encore un.

— Oui, vraiment, répondit le lieutenant, je crois les apercevoir aussi. Ah! voilà l'explication du bruit sourd que nous avons entendu toute la nuit. Les Javanais ont transporté de la terre et élevé des retranchements. Ils vont donc aussi nous saluer avec des boulets. Oui, oui, l'affaire est plus grave que nous ne l'avions cru.

— Voyez, voyez, un Hollandais sur le bastion javanais! dit la sentinelle. Il porte un long surtout et un chapeau garni de plumes et de rubans.

— Qu'est-ce? un Hollandais sur les retranchements de l'ennemi! dit le lieutenant en riant. Non, non, c'est

là l'Anglais, mon garçon, l'Anglais qui est en paix avec notre pays, et qui donne ici des canons et de la poudre aux Javanais, et leur enseigne comment ils doivent nous combattre. Mais qu'il en tombe un entre mes mains, et nous verrons!

— Faisons bonne contenance, camarades! cria l'enseigne. Voici le gouverneur qui monte sur le rempart avec les capitaines. »

Le gouverneur Koen, suivi des capitaines Van den Broeck, Dircksz et Van Ray, apparut un instant après et contempla pendant longtemps l'armée ennemie, dont les rangs innombrables se déployaient au loin. Il remarqua aussi les bastions et put déjà apercevoir le canon qu'on venait d'y placer.

Walter et ses compagnons avaient les yeux fixés sur le gouverneur, et, celui-ci s'entretenant en ce moment avec les capitaines, les soldats s'efforçaient de deviner ce qu'il disait, à ses gestes et au mouvement de ses lèvres.

Évidemment le gouverneur se concertait avec les capitaines sur ce qu'il y avait à faire dans la circonstance où l'on se trouvait. Fallait-il attendre l'ennemi à l'intérieur de la factorerie, ou ne valait-il pas mieux aller l'attaquer au dehors, enclouer ses canons et détruire ses retranchements.

« Hourra pour notre brave capitaine! dit Walter d'une voix à demi contenue. Il dit que nous devons courir sus à l'ennemi. Ah! puisse son avis l'emporter.

— Comment pouvez-vous savoir ce que dit notre ca-

pitaine? fit le lieutenant avec un sourire; il est au moins à cinquante pas de nous.

— Mais voyez comme il enfonce sa pique dans la terre, comme il tend son poing fermé à l'ennemi, répondit le sergent. Le feu de l'héroïsme étincelle à ses yeux. Ah! le gouverneur fait un signe de tête affirmatif; il semble donner raison à notre capitaine... »

Uu coup de canon retentit dans la plaine, et le boulet passa en sifflant au-dessus de la tête du gouverneur. Celui-ci ne s'émut pas et poursuivit, pendant quelques instants encore, sa conférence avec les capitaines, jusqu'à ce qu'on parût avoir pris une résolution.

« Ah! voilà nos officiers qui descendent des remparts, s'écria Walter. Cela va commencer! »

Et, serrant tour à tour la main avec effusion à un grand nombre de soldats, il dit:

« Camarades, que le sentiment du devoir fasse battre vos cœurs et gonfle votre poitrine; élevez votre âme à la hauteur de l'héroïsme de nos ancêtres. Notre sang va couler pour la gloire de la Hollande! Je puis compter sur vous, n'est-ce pas? Vous me suivrez, vous me seconderez pour faire des choses qui illustrent à jamais notre drapeau? Vous vaincrez ou mourrez avec vos officiers, et avec moi, avec Walter, votre sergent et votre ami? »

Les soldats émus promirent, les larmes aux yeux, de suivre intrépidement leurs chefs; ils jurèrent surtout de ne jamais abandonner leur sergent, dussent-ils périr tous avec lui au milieu des ennemis. On entendrait parler

ce jour-là de la compagnie du capitaine Van Ray, et les recrues nouvellement arrivées montreraient aux vieux soldats qu'elles avaient aussi le cœur bien placé.

Depuis longtemps déjà ils s'engageaient mutuellement à se conduire en braves, et aucun ordre ne leur était encore parvenu. De temps en temps un boulet volait par-dessus leurs têtes, et, bien qu'ils s'amusassent à plaisanter sur la maladresse des Javanais, le dépit et l'ennui s'emparaient peu à peu de leur âme; ils se croyaient déçus dans leur espoir d'un engagement immédiat.

Bientôt cependant ils virent une troupe nombreuse de matelots armés gravir les remparts. Une partie de ces hommes vint occuper le bastion, et leur chef dit au lieutenant qu'il était relevé, et avait à se rendre avec ses soldats sur la place de la factorerie. Au même moment, les tambours battirent le rappel.

Lorsque le lieutenant arriva sur la place avec ses hommes, les deux autres compagnies s'y trouvaient déjà rangées. Il plaça ses soldats à l'endroit qui leur était réservé à l'aile gauche. Les capitaines étaient réunis en avant de la ligne de bataille, et semblaient écouter attentivement ce que leur disait le gouverneur. Il leur donnait probablement des ordres, et leur exposait en détail comment il comprenait l'attaque projetée, et comment il voulait qu'elle fût exécutée.

Les forces prêtes à marcher qui se trouvaient réunies là pouvaient s'élever à un peu plus de trois cents hommes. Elles étaient partagées en trois compagnies. Chaque compagnie comprenait environ cinquante mousquetaires et

cinquante piquiers. Les premiers avaient pour arme un mousquet, ou arquebuse, qu'ils tenaient de la main droite à côté de leur pied ; à la main gauche ils portaient la fourche sur laquelle, au moment de tirer, le mousquet devait s'appuyer. Entre leurs doigts brillaient les deux extrémités enflammées d'une mèche, car à cette époque on ne connaissait pas l'usage de la pierre à fusil. Chaque mousquetaire portait une bandoulière à laquelle étaient suspendues, sur la poitrine, par de petis cordons, une dizaine de mesures en cuir, remplies d'avance de poudre. A ce baudrier étaient encore suspendues, du côté droit, une sorte de poche de cuir pleine de balles, et, par derrière, une provision de mèches dévidées en deux pelotons. Les piquiers n'avaient d'autre arme offensive qu'une pique d'environ dix pieds de longueur, et garnie à la partie antérieure d'une pointe de fer. Ils portaient un casque de fer, une cuirasse, un hausse-col et de larges cuissards, de sorte qu'ils étaient pour ainsi dire entièrement couverts de fer. Néanmoins, comme les bras et les jambes n'étaient pas aussi pesamment garantis, cette armure n'entravait point la rapidité de leurs mouvements.

Les capitaines portaient une pique comme les piquiers; on reconnaissait les lieutenants à une sorte de lance nommée pertuisane, et qui offrait de chaque côté une pointe recourbée et tranchante; on distinguait les sergents à leur hallebarde à hampe en bois de frêne, de cinq pieds de long, munie à la fois d'un large fer de lance pour percer et d'une hache pour frapper. Cette arme,

entre les mains d'un soldat brave et bien exercé, pouvait devenir redoutable quand, dans une rencontre avec l'ennemi, le combat s'engageait d'homme à homme et corps à corps.

En avant de chaque compagnie il y avait un officier tenant un drapeau, et qu'à cause de sa charge on nommait enseigne ou porte-drapeau[1].

Après avoir, pendant quelque temps encore, reçu les ordres et les instructions du gouverneur, les capitaines rejoignirent leurs compagnies.

Pierre Van Ray appela à lui, en dehors de la ligne de bataille, le lieutenant, l'enseigne, les deux sergents et les trois caporaux, et leur dit : « Nous allons marcher à l'ennemi. Il serait superflu de vous engager à vous conduire en braves : nous avons fait connaissance ensemble sur mer. Voici la mission dont nous sommes chargés par le gouverneur. Les trois compagnies attaqueront les Javanais, chacune isolément. Ce que les deux autres ont à faire ne nous regarde pas. Quant à nous, nous devons emporter le bastion élevé à la droite de la factorerie, en enclouer les pièces, et, si c'est possible, détruire les travaux de l'ennemi sur ce point. Songez aussi qu'une trop grande ardeur au combat peut nous être fatale; nos adversaires se comptent par milliers; nous ne sommes que trois cents. Si nous nous engagions imprudemment dans

[1] Tous ces détails sur l'armement et l'organisation des compagnies, à cette époque, sont d'une rigoureuse exactitude; on peut consulter, ce sujet, l'ouvrage intitulé : *Exposé des Exercices et Manœuvres de guerre*, etc., par Jean Boxel. La Haye, 1673.

leurs rangs, nous serions infailliblement écrasés, quand même chacun de nous tuerait vingt ennemis. Il m'en coûte de devoir vous parler ainsi ; moi aussi j'aimerais mieux pouvoir me jeter résolument avec vous sur ces Indiens à demi nus ; mais le gouverneur ne le veut pas, et il a raison. Dites donc à vos hommes qu'ils aient à prendre garde au moindre ordre de leurs chefs, et surtout qu'ils doivent battre en retraite et se retirer lentement du combat, aussitôt qu'ils entendront retentir sur les murs de la factorerie un seul coup de canon. Ce sera là le signal de la retraite générale ; quiconque n'y obéira pas sera exclu de la compagnie et renvoyé en Hollande, par le premier vaisseau, comme coupable d'insubordination. Tels sont les ordres exprès de notre gouverneur. Lui-même se tiendra sur les remparts, et verra quelle est la compagnie qui se comporte le mieux. Allez, et que chacun fasse son devoir ! »

En ce moment un soldat s'approcha du capitaine et lui remit un marteau et quelques longs clous. Walter fut rappelé, et le capitaine lui dit en lui mettant en main le marteau et les clous :

« Sergent, je me fie à vous pour l'accomplissement de la part la plus importante de la tâche que nous avons à remplir. Vous vous tiendrez avec les piquiers, et, quand je vous en donnerai l'ordre, vous monterez à l'assaut du bastion et vous vous hâterez d'aller enclouer les pièces de l'ennemi ; arrangez-vous de façon à ne pas manquer l'affaire. Et maintenant, courez rejoindre vos hommes ; le tambour bat : nous partons... »

La compagnie du capitaine Van den Broeck s'ébranla la première; celle de Dircksz la suivit, et, enfin, celle de Pierre Van Ray se mit en marche à son tour. La petite armée traversa lentement la place au son du tambour.

Walter devait passer avec sa compagnie devant la maison qu'habitait Adélaïde; son cœur battait fortement dans sa poitrine à l'approche de cette demeure. N'allait-il pas à un combat qui pouvait être terrible et meurtrier? Et si la mort le frappait? Il ne la reverrait plus jamais sur la terre! Cette pensée le fit frémir, et ce fut avec une profonde émotion qu'en passant il porta les yeux sur la maison de Van den Broeck.

Il vit la fenêtre ouverte, et Adélaïde assise à la fenêtre. Elle lui envoya un sourire d'une inexprimable douceur, un sourire dans lequel la pitié, l'espoir et l'amour rayonnaient confondus; puis, joignant les mains et levant les yeux au ciel, elle parut vouloir faire comprendre à Walter que, durant la bataille, elle prierait Dieu pour lui.

L'émotion du jeune homme s'accrut encore; il baissa les yeux et passa outre, tout rêveur; mais bientôt il redressa la tête. Un sourire illuminait son visage et l'héroïsme étincelait dans ses regards. Adélaïde l'accompagnait de sa pensée, et, pendant qu'il allait risquer sa vie pour se rendre digne d'elle, elle adresserait au ciel des prières où elle mêlerait son nom avec le nom de son père! Elle prierait pour lui! Cette idée le remplit d'un ardent désir de combattre, et sa poitrine se gonfla d'impatience.

Quand les compagnies furent sorties de la factorerie, elles s'écartèrent à une grande distance les unes des autres; Dircksz devait assaillir le bastion de gauche, Van den Broeck attaquer le centre des Javanais, et Van Ray tenter d'emporter le bastion de droite.

L'ordre de marcher fut donné, et les compagnies s a-vancèrent lentement dans la plaine.

Lorsqu'on fut à portée, les mousquetaires commencèrent à tirer, et chaque fois qu'un rang avait déchargé ses armes, le rang suivant faisait quelques pas en avant pour faire feu à son tour. On s'approchait ainsi de l'ennemi, lentement, mais sans s'arrêter.

La plupart des balles atteignaient leur but, parce que les armes qui les lançaient reposaient sur des fourches, et que ce ferme point d'appui donnait une grande justesee au tir. D'ailleurs, les Javanais étaient en rangs pressés, et, bien qu'ils fussent encore à une grande distance, les balles n'en perçaient pas moins facilement leurs corps presque nus

Quand l'ennemi s'aperçut que les Hollandais en voulaient à son bastion, un corps considérable d'archers se porta en avant, et se mit à envoyer une nuée de flèches aux assaillants. Ceux-ci, pensant que les flèches pouvaient être empoisonnées, parurent hésiter à s'exposer longtemps à ce terrible danger, et supplièrent le capitaine de leur donner l'ordre de marcher rapidement sur l'ennemi.

Van Ray fit avancer les piquiers et les partagea en deux détachements; il mit l'un sous le commandement

du lieutenant, et l'autre sous les ordres du sergent Walter. Puis il leur indiqua d'une voix brève et rapide comment ils devaient monter à l'assaut du bastion de deux côtés à la fois. Quant à lui, il se réservait pendant ce temps de s'avancer avec les mousquetaires et de donner de l'occupation à l'ennemi.

Au commandement : En avant! les deux tambours battirent la charge, et les mousquetaires, se partageant en deux corps, se précipitèrent avec un intrépide élan sur les archers javanais.

La pique était, entre les mains des Hollandais, une arme éminemment redoutable, car elle avait une telle longueur que les Indiens se trouvaient frappés sans pouvoir faire usage de leurs épées ni de leurs crics. Quelques instants s'étaient à peine écoulés que déjà une foule d'entre eux se débattaient dans leur sang.

Walter faisait merveille avec sa hallebarde; il frappait, hachait, perçait dans toutes les directions; son arme étincelait comme l'éclair entre ses mains, et, s'il ne se fût rappelé la recommandation du capitaine, il eût sans aucun doute pénétré seul à travers les rangs des Javanais jusqu'au pied du bastion.

Quelque terrible que fût le carnage fait parmi les Javanais par Walter et ses piquiers, il survenait sans cesse de nouveaux ennemis qui remplaçaient ceux qui avaient succombé. Sur toute la ligne de bataille des Javanais retentissaient de tels cris et de tels hurlements, que tout se perdait en un seul et formidable retentissement qui étouffait jusqu'au grondement des canons.

Enfin les piquiers, non sans avoir perdu de leur côté un certain nombre d'hommes, se trouvèrent avoir abattu tant d'ennemis, que les corps amoncelés de ceux-ci formaient comme une digue et offraient aux Hollandais un boulevard contre l'ennemi. Il se produisit alors une sorte d'hésitation chez les Javanais, et ils parurent sur le point de reculer devant l'irrésistible élan des piquiers.

« A moi, camarades ! s'écria tout à coup Walter. Encore un effort ! En avant ! en avant ! A nous le bastion ! »

Excités par sa voix, encouragés par son exemple, les piquiers renversèrent tout ce qui s'opposait à leur course, et, à la suite de leur brave sergent, arrivèrent jusqu'au sommet des retranchements ennemis. Frappés de stupéfaction par cette audacieuse agression, et cruellement refoulés par les piques hollandaises, les Javanais lâchèrent pied et descendirent en désordre de l'autre côté du bastion. Walter encloua en un instant les quatre pièces qui s'y trouvaient placées ; puis il mit son chapeau au bout de sa hallebarde, et l'agita en l'air en envoyant dans la plaine un cri de triomphe :

« Hourra ! hourra ! »

Mais tout à coup il aperçut au pied du bastion le lieutenant avec son détachement, et le capitaine lui-même avec les mousquetaires, cernés par un millier de Javanais, et luttant en désespérés contre cette force écrasante. Un cri de rage sortit de sa poitrine lorsqu'il vit l'enseigne, son ami, mordre la poussière, et un chef javanais s'emparer sous ses yeux du drapeau de la compagnie.

« Vite, camarades, au secours là-bas! s'écria-t-il. L'ennemi a pris notre drapeau! »

Quand les mousquetaires, attaqués à l'improviste comme ils l'étaient en cet endroit, ne pouvaient plus se servir de leurs arquebuses, ils n'avaient que peu de moyens de défense. Bien qu'ils se battissent avec la crosse de leurs mousquets, et brisassent le crâne à bon nombre d'ennemis, beaucoup d'entre eux furent blessés, et quelques-uns trouvèrent la mort dans cette lutte inégale. Sans doute tous auraient succombé si Walter, à la tête de ses piquiers victorieux, ne s'était élancé à leur secours du haut du bastion.

Le sergent tomba à l'improviste, avec ses hommes, par derrière, sur les Javanais, et coucha par terre un grand nombre d'entre eux avant qu'ils eussent eu le temps de se retourner pour lui faire tête. Transporté de fureur, il perça les rangs ennemis, et atteignit jusqu'à son capitaine. Cette diversion dégagea en même temps le lieutenant, qui put rejoindre les autres hommes de la compagnie. Fortifiés par leur réunion, ceux-ci se remirent avec une nouvelle rage à frapper d'estoc et de taille sur les Javanais jusqu'à ce qu'un cercle vide d'ennemis se fût formé autour d'eux.

Walter vit alors à quelques pas le drapeau hollandais flotter au-dessus des rangs de l'ennemi.

« Capitaine, s'écria-t-il, puis-je tenter un coup d'audace? Notre drapeau est pris. Permettez-moi de le reconquérir, je vous en supplie. »

Un geste d'assentiment du capitaine lui suffit.

« Suivez-moi, piquiers, suivez-moi! s'écria-t-il. Notre drapeau ou la mort! »

Et se précipitant au milieu des Javanais avec ses fidèles compagnons, comme la pesante carcasse d'un vaisseau de guerre qui, fouetté par l'ouragan, fend les flots soulevés de la mer, il refoula tout ce qui arrêtait son élan. De sa hache, il fendit la tête du chef javanais qui voulait s'enfuir avec le drapeau, et rapporta triomphalement à son capitaine ce glorieux trophée.

En ce moment même, un formidable coup de canon retentit sur la plaine. Le signal partait de la factorerie. C'était donc l'annonce de la retraite. Sans cesser de combattre, et suivis de près par les Javanais, les Hollandais reculèrent lentement jusqu'à la portée de l'artillerie de la forteresse. Quand celle-ci eut lancé au milieu des Javanais quelques décharges à mitraille qui causèrent dans leurs rangs un horrible ravage, l'ennemi renonça à la poursuite, et rétrograda pour aller reprendre sa première position au haut des bastions.

A la porte de la factorerie se trouvait Congo, qui avait grimpé sur un monticule de terre, et regardait revenir les soldats comme s'il eût cherché à reconnaître quelqu'un parmi eux. Walter aperçut de loin l'esclave noir et lui fit un signe de la main. Un cri de joie s'échappa de la poitrine de Congo; il fit au haut du monticule des gambades folles, en levant les mains au ciel et en poussant des exclamations d'allégresse, et tout aussitôt il prit sa course vers la porte et disparut comme une flèche à l'intérieur de la factorerie

Il était évident pour Walter que le nègre avait été envoyé là par Adélaïde, pour qu'il lui rapportât la nouvelle de son salut à lui. Bien que tout harassé par la chaleur du combat, et tout tremblant encore de la surexcitation nerveuse qu'une telle lutte lui avait causée, le sergent oublia tout ce qui venait de se passer, et, la tête penchée, se mit à songer à celle dont la douce sympathie l'avait suivi dans les dangers et les horreurs de la bataille.

Lorsque le capitaine Van Ray arriva avec ses braves soldats sur la place intérieure de la factorerie, les compagnies de Van den Broeck et de Dircksz étaient déjà rangées en bataille pour être passées en revue par le gouverneur. Pendant le combat, on avait, autant que cela était possible, emporté les blessés du champ de bataille. Ils étaient en assez grand nombre, et étaient étendus sur des nattes à l'ombre des cocotiers, où les chirurgiens étaient occupés à panser leurs blessures.

Van den Broeck n'avait pas fait un moindre ravage que Van Ray dans le centre de l'armée javanaise; quant à Dircksz, il n'avait pas réussi à s'emparer du bastion de gauche; mais ses hommes avaient abattu à leurs pieds des centaines d'ennemis, et l'on s'apercevait facilement du carnage qu'ils avaient dû faire, à leurs habits plus souillés de sang que ceux de leurs camarades. Pierre Dircksz avait reçu une blessure à la tête; bien qu'elle ne fût pas encore pansée, l'impassible capitaine se promenait devant ses hommes, et disait au lieutenant, qui l'engageait à aller trouver le chirurgien : « Bah! bah! ce n'est rien : un lambeau de chair avec quelques cheveux qui me pend

sur le front; le chirurgien aura bientôt remis cela en place. »

Les capitaines furent appelés sur le front de bataille par le gouverneur. Celui-ci les pria de lui rendre compte de leurs pertes. Il résultait de leur rapport que dans ce premier engagement on n'avait pas laissé moins de cinquante morts sur le champ de bataille, ce qui devait être regardé comme une perte considérable pour un corps qui ne comptait que trois cents hommes. Aussi une expression de tristesse et d'inquiétude se peignit-elle sur les traits du gouverneur, et il secoua la tête d'un air méditatif, en disant :

« Messieurs, j'ai donné le signal de la retraite, parce que j'avais acquis la conviction que nos braves compagnies, malgré leur intrépide bravoure, couraient le danger d'être écrasées par un ennemi trop supérieur en nombre. Il faut que nous changions de plan. Nous pouvons sans doute nous vanter de ce qui vient de se passer comme d'une victoire; car nous avons mis hors de combat plus d'ennemis que nous n'avions d'hommes; mais deux ou trois victoires pareilles amèneraient infailliblement notre perte. L'ennemi peut constamment renouveler ses forces; nous ne pouvons remplacer un seul soldat mis hors de combat. Demain nous aviserons à faire approcher assez de la côte un ou plusieurs vaisseaux pour que leurs bordées puissent atteindre le camp de l'ennemi et ses retranchements. En attendant, nous resterons dans nos murs et nous nous bornerons à défendre la forteresse. Maintenant rendez-moi compte de vos opérations respec-

tives, et nommez-moi ceux de vos hommes qui se sont particulièrement distingués par leur intrépidité. »

Van den Broeck et Dircksz donnèrent aussitôt au gouverneur les noms de quelques-uns de leurs hommes. Ceux-ci devaient recevoir, en récompense de leur belle conduite, un ou plusieurs mois de solde. Quatre ou cinq d'entre eux furent promus au grade de caporal ou de sergent, en remplacement de leurs compagnons morts.

Lorsque le tour du capitaine Van Ray fut arrivé et qu'il se mit à raconter les exploits de Walter, lorsqu'il dit comment à lui seul, avec une poignée d'hommes, il avait pris le bastion, comment il avait dégagé les mousquetaires cernés par les Javanais, et comment il avait été reprendre, au milieu des rangs ennemis, le drapeau enlevé, le gouverneur parut l'écouter avec un grand plaisir, et témoigna par des gestes expressifs son approbation et même son admiration. Il fit signe du doigt à une personne qui se trouvait à quelques pas derrière lui et lui donna un ordre à voix basse. Cette personne, qui était sans doute un commis ou un négociant, s'éloigna aussitôt et se dirigea vers les magasins.

Le gouverneur, se tournant de nouveau vers les capitaines, s'entretint avec eux de la situation présente, et leur indiqua les mesures qu'ils avaient à prendre pour faire soigner les blessés et donner un peu de repos aux hommes valides, tout en restant garantis contre toute surprise. Les matelots devaient veiller jusqu'au soir sur les remparts; la moitié des mousquetaires ferait ensuite la garde de nuit. Jusqu'à ce moment, les mousquets se-

raient mis en faisceaux, la mèche allumée à côté, et on laisserait dormir pendant quelques heures, les soldats fatigués.

On vit en ce moment revenir dans le lointain la personne que le gouverneur avait envoyée aux magasins; elle avait une épée et une écharpe de soie sur le bras, et tenait à la main un chapeau de feutre gris, garni d'une plume qui flottait au vent.

« Capitaine Van Ray, faites avancer votre sergent Walter Pietersen, » dit le gouverneur.

Van Ray fit quelques pas et appela par son nom le sergent désigné. Walter, conduit par son capitaine, parut devant le gouverneur. Celui-ci lui dit :

« Sergent, vous vous êtes comporté avec honneur et vous avez montré une intrépidité qu'il est de mon devoir de récompenser au nom de la patrie. Que le drapeau que vous avez été reprendre au milieu des rangs ennemis vous soit désormais confié. Walter Pietersen, je vous nomme porte-enseigne en remplacement de celui qui, aujourd'hui, a généreusement donné sa vie sur le champ de bataille pour la gloire de la Hollande. Déposez votre hallebarde, ceignez cette épée, attachez cette écharpe sur votre épaule, et soyez un digne et chevaleresque officier.

Les hommes de la compagnie de Walter, en voyant le gouverneur en personne lui mettre l'écharpe et lui poser sur la tête le chapeau à plumes, poussèrent de bruyantes acclamations, comme si cet honneur leur eût été fait à eux-mêmes, et saluèrent leur nouvel enseigne par un triple hourra.

Walter avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine; il tremblait d'émotion en songeant au bonheur qui lui survenait; il s'abandonnait avec ravissement à l'idée qu'il pourrait montrer à Adélaïde l'épée qu'il venait de conquérir, comme un gage de succès plus grands dans l'avenir.

En se dirigeant vers sa demeure le gouverneur dit à Walter :

« Venez avec moi, enseigne. Hier au soir vous m'avez remis une lettre qui m'était adressée par les directeurs de la Compagnie; il faut que je m'entretienne un instant avec vous du contenu de cet écrit. »

Le nouvel enseigne suivit le gouverneur. Quelque temps après il quittait l'habitation de celui-ci et songeait à rejoindre sa compagnie; mais le capitaine Van den Broeck, qui paraissait l'attendre sur la place, lui prit la main, et, la serrant avec effusion, dit :

« Je vous félicite de tout cœur, monsieur l'enseigne! Je n'avais pas entièrement confiance dans vos belles promesses, mais je dois avouer maintenant que vous possédez assez d'énergie et de courage pour vous distinguer glorieusement. Vous ne savez pas combien Adélaïde est contente de votre promotion! Venez lui montrer votre épée et votre belle écharpe.

— Pardonnez-moi, capitaine, balbutia Walter avec émotion, je dois me hâter de regagner ma compagnie; le gouverneur m'a chargé d'un message pour mon capitaine.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps; vous n'êtes encore qu'enseigne, monsieur Pietersen répondit Van

den Broeck avec un sourire où la plaisanterie se mêlait à la bienveillance. Et puis, d'après le rapport de mon collègue Pierre Van Ray, vous vous êtes si vaillamment conduit que je vous porte maintenant plus d'estime encore et de sympathie. Venez avec moi trouver Adélaïde. Saluez-la seulement, pour qu'elle vous voie au moins, et allez ensuite vous acquitter de votre mission. Venez, monsieur l'enseigne, votre visite sera bien accueillie. »

Van den Broeck entra chez lui avec Walter, et dit en ouvrant la porte du salon où se trouvaient sa femme et sa fille :

« Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter notre ami, l'enseigne Walter Pietersen.

— Walter, Walter, vous êtes enseigne! « s'écria Adélaïde en tendant les deux bras, comme si elle voulait voler au cou du jeune homme; mais elle embrassa sa mère et s'écria :

« Il est enseigne! Oh! combien Dieu est bon et miséricordieux!

— Voyons, Adélaïde, dit le capitaine en attirant sa fille par le bras, donne la main au nouvel enseigne et félicite-le bien vite, car il doit retourner à l'instant à son poste. »

Pâle d'émotion, la jeune fille mit sa main dans la main de Walter. Tous deux, tremblants, restèrent muets, mais ils échangèrent, dans un seul regard, tout un entretien plein de paroles d'espoir et de bonheur.

« Allez maintenant où le devoir vous appelle, enseigne, dit le capitaine, et si vous voulez venir, après midi, causer

plus à votre aise, pendant une petite heure, avec nous, vous serez le bienvenu, car, je le vois bien, vous finirez par me forcer à remplir ma promesse.

— Merci, merci à vous tous! » balbutia Walter, et, tout hors de lui et les larmes aux yeux, il sortit de la salle et quitta la demeure du capitaine

V

Cinq jours s'étaient écoulés depuis la première sortie des Hollandais. Comme ils ne doutaient pas que l'ennemi ne vînt assaillir la factorerie, ils s'étaient tenus prêts, jour et nuit, à repousser une attaque.

L'imminence d'un assaut, quelque acharné qu'il pût être, ne les inquiétait pas beaucoup. L'une des faces les plus étendues de leur forteresse était protégée par la rivière Tjiliwoeng, qui baignait presque le rempart; de ce côté l'on n'avait rien à craindre, et l'on pouvait employer toutes les forces disponibles pour défendre la partie qui regardait la ville de Jacatra. De plus, les soldats, et principalement les matelots, avaient mis le temps à profit pour exhausser notablement le retranchement dans cette direction et pour y placer des pièces de gros calibre.

Les Javanais avaient dû perdre dans la bataille un nombre considérable de morts et de blessés. Peut-être la vue du carnage fait dans leurs rangs avait ébranlé leur

courage; peut-être, ainsi qu'un transfuge chinois était venu l'annoncer au gouverneur, avaient-ils remis toute tentative ultérieure jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes auxiliaires et de pièces d'un plus fort calibre, que leur avaient promises les Anglais de Bantam. Quoi qu'il en fût, les Javanais étaient toujours campés au même endroit; les corps qu'ils tenaient continuellement sous les armes, en avant de leur camp, à une portée de canon de la factorerie, semblaient couvrir toute la plaine jusqu'à la ville de Jacatra. Vue du haut des retranchements hollandais, cette nuée d'hommes apparaissait comme une immense fourmilière en mouvement.

Les Javanais, ou plutôt les Anglais, avaient placé de nouvelles pièces de canon sur le bastion un instant pris d'assaut par Walter Pietersen. L'ennemi se bornait à lancer continuellement des boulets qui, vu l'imperfection du tir, passaient la plupart au-dessus de la factorerie. Jusque-là deux soldats seulement avaient été atteints. Les Hollandais ripostaient de leur côté par des coups de canon, et faisaient sans doute plus de mal à l'ennemi, car leur artillerie était d'un calibre supérieur et les pièces étaient mieux pointées.

Depuis cinq jours on n'entendait que le grondement continuel du canon et le sifflement des boulets. Dans les premières heures, ce bruit formidable avait jeté les hommes dans une certaine inquiétude, et rempli d'anxiété les femmes et les domestiques; mais on s'était bientôt habitué à ces détonations, et, au jour où nous sommes arrivés, on semblait n'y plus guère prendre garde, car

les femmes et les enfants des soldats et des matelots couraient sur la place et se promenaient derrière les remparts comme s'il n'y eût plus eu aucun danger.

Van den Broeck avait invité Walter Pietersen à dîner.

Le jeune enseigne, dont la physionomie exprimait en même temps le bonheur et une respectueuse déférence, était assis entre le capitaine et sa femme. Adélaïde se trouvait de l'autre côté de la table, à côté de Pierre Dircksz, le corpulent ami de son père, et qui avait encore la tête enveloppée d'un bandage.

Le dîner n'était pas encore servi; les convives prenaient en attendant un verre de vin d'Espagne et s'entretenaient familièrement sur divers sujets. Le nègre Congo se tenait derrière eux, une serviette blanche sur le bras, et veillait à remplir les verres à mesure qu'ils se vidaient. Cependant, quand Walter prenait la parole, le nègre paraissait oublier son service pour écouter avec admiration ce que disait l'enseigne, et, plus d'une fois, la voix sévère de son maître dut l'arracher à sa distraction.

Adélaïde n'était, pour ainsi dire, plus reconnaissable; ses joues étaient fraîches et rosées; un calme, mais radieux sourire flottait sur ses lèvres, et, toute réservée et modeste qu'elle était, son regard étincelait de joie.

Depuis que par son intrépidité Walter s'était conquis l'admiration générale et qu'il avait si glorieusement gagné l'épée d'enseigne, Van den Broeck était devenu très-affable et très-affectueux envers lui; il avait montré franchement qu'il ne désapprouvait pas l'inclination qui

existait entre les deux jeunes gens. Il est vrai qu'il maintenait les conditions auxquelles il avait subordonné sa promesse ; mais, dans l'état actuel des choses, convaincu que Walter pouvait en effet devenir capitaine, il le traitait déjà, jusqu'à un certain point, comme le fiancé de sa fille. Il avait même confié à son ami Dircksz le motif qui avait déterminé le jeune homme à venir dans les Indes. D'ailleurs l'enseigne, malgré la cordialité de l'accueil qu'on lui faisait, se montrait si discret et si réservé auprès d'Adélaïde que Van den Broeck lui-même se sentait de plus en plus porté à l'estimer et à l'aimer, en voyant la délicatesse et la retenue de sa conduite.

Le consentement évident de son père et de sa mère avait tout à fait délivré Adélaïde de la crainte que son affection pour Walter pût leur déplaire. Un sentiment de bonheur et de reconnaissance avait remplacé dans son cœur la timidité et la contrainte. Sa voix, quand elle prenait part à la conversation, était franche, dégagée, et avait un ton de vivacité qui lui donnait je ne sais quoi d'enchanteur.

Sa mère parlait peu et semblait flotter entre l'anxiété et la joie. Elle s'inquiétait bien du grondement continuel du canon qui faisait trembler sa demeure et venait lui rappeler à chaque instant que la situation était pleine de périls, mais elle cherchait alors consolation et force sur le visage d'Adélaïde, où son regard surprenait toujours l'expression de la joie intérieure et les signes précurseurs d'un prochain rétablissement. Elle avait vu son unique enfant, sa bien-aimée Adélaïde, s'incliner peu à

peu vers la tombe, et son cœur maternel déplorait déjà par avance le plus affreux des malheurs; maintenant la force vitale reparaissait chez sa fille comme par miracle, et tout lui disait que Dieu, dans sa miséricorde, avait détourné la mort de sa maison. Bien que la guerre engagée l'effrayât, puisque tous ceux qu'elle aimait se trouvaient exposés à un danger imminent, elle se consolait néanmoins par l'amélioration de l'état de sa fille et calmait ou dissimulait la secrète inquiétude qui l'agitait.

La conversation était tombée depuis quelques instants sur le rapide et glorieux développement de la Néerlande. Le jeune enseigne, qui connaissait parfaitement l'histoire de son pays, répondit à une question du père d'Adélaïde.

« En effet, capitaine, il y a quelque chose de miraculeux dans l'inépuisable énergie que le peuple hollandais a déployée pendant sa lutte contre l'Espagne. Faible par le nombre, parqué sur un territoire très-restreint, il a trouvé néanmoins, dans son amour pour la liberté et dans la ténacité du caractère néerlandais, des ressources suffisantes pour défendre, pendant quarante ans, l'indépendance qu'il avait conquise, contre les deux plus puissants royaumes de la terre. Tandis que ses troupes battaient les redoutables armées du duc d'Albe, de Requesens, de Don Juan, du duc de Parme, ou les faisaient succomber sous la fatigue et l'épuisement, ce petit peuple envoyait de tous ses ports une nuée de vaisseaux à la recherche des flottes réunies d'Espagne et de Portugal, pour briser aussi sur l'Océan le sceptre odieux dont la domination s'étendait alors sur les quatre parties

du monde. Oui, au plus fort d'une telle guerre, qui eût réclamé toutes les forces d'un État plus considérable, la Néerlande osa former le dessein d'aller disputer l'Inde et le commerce des épices à l'Espagne et au Portugal...

— Ce qui est plus étonnant encore, remarqua Van den Broeck, c'est que ce furent des bourgeois et des marchands qui conçurent ce projet hardi. On dit que la première flotte ne comptait pas plus de six navires...

— Quatre seulement, avec votre permission, capitaine, repartit Walter. C'est en l'année 1595 que neuf négociants hollandais s'associèrent pour tenter un voyage à Sumatra et à Java. Cette association réussit dans ses premières entreprises, et son exemple en fit surgir d'autres. Enfin toutes ces petites sociétés commerciales se fondirent, sous la protection des États-Unis de la Néerlande, en une seule association. C'est ainsi que s'est constituée cette puissante Compagnie des Indes Orientales, au service de laquelle nous sommes[1].

— Il paraît maintenant, dit Pierre Dircksz, si j'ai bien compris les paroles du gouverneur, que les Hollandais auraient le projet d'abandonner l'île d'Amboine, pour établir ici, à Jacatra, l'entrepôt général du commerce de la Compagnie. Cela ne me semble pas prudent.

— Vous vous trompez, répondit Van den Broeck, ce n'est pas là l'intention des directeurs. On n'abandonnera pas Amboine ; mais Amboine est trop loin des îles de la Sonde. On n'eût probablement pas pensé à fortifier notre

[1] Van Meteren, *Histoire de la Néerlande*, fol. 370 et 463.

factorerie de Jacatra si les Portugais et les Anglais ne troublaient pas notre commerce avec les îles de la Sonde et ne nous menaçaient d'agressions hostiles, malgré la trève de douze ans qui est conclue aujourd'hui entre ces deux royaumes et les États-Unis de Hollande. Je ne puis vous révéler plus explicitement ce que le gouverneur m'a confié au sujet des vues des directeurs; mais soyez certains que, si nous parvenons à garder cette forteresse, un jour notre patrie régnera sur les Indes orientales... Ah! voilà le dîner! Approchez-vous de la table, messieurs, et disons les actions de grâces; car je ne vous cache pas que le vin d'Espagne a aiguisé mon appétit. »

Rosalie, aidée par Congo, avait disposé quelques plats sur la table et avait de nouveau quitté la salle.

Pendant les premiers instants du repas il régna un assez long silence, seulement interrompu par de rares et courtes observations.

Soudain un coup violent fit chanceler la maison sur ses fondements, et un bruyant cliquetis de tuiles brisées se fit entendre. C'était un boulet qui avait traversé le toit.

La mère d'Adélaïde et le jeune enseigne se levèrent vivement tous deux et pâlirent; les autres, au contraire, restèrent impassiblement assis, et n'exprimèrent l'impression qu'ils ressentaient que par un sourire un peu moqueur.

Que madame Van den Broeck eût été épouvantée par le vacarme formidable qui venait de surprendre les convives, cela pouvait paraître naturel; mais que Walter,

le brave Walter, eût bondi tout tremblant, personne ne le comprenait.

« Eh! eh! monsieur Pietersen, grommela Dircksz d'un ton qui n'avait rien de flatteur, vos nerfs sont encore trop impressionnables! Manque d'habitude; cela se passera avec le temps. »

L'enseigne s'était rassis et gardait le silence; la rougeur de la honte colorait son front, comme si son propre mouvement l'avait surpris et décontenancé lui-même.

Van den Broeck dit en hochant la tête avec un mécontentement très-peu dissimulé :

« Il faut encore vous surveiller vous-même, monsieur Pietersen. Le sang-froid chez un soldat est une qualité plus méritoire que la bravoure; car, si vous vous trouviez à la tête d'une compagnie et que vos hommes surprissent chez vous un mouvement comme celui qui vient de vous échapper, tous seraient peut-être intimidés et perdraient courage. C'est la jeunesse et le défaut d'habitude, comme dit Dircksz. »

Walter, comme anéanti par cette observation, ne sut d'abord que répondre. Seulement, quand il vit que son silence attristait Adélaïde, il fit un effort sur lui-même et dit d'un ton calme et doux :

« Messieurs, il est difficile, pour un homme de mon état, d'excuser une semblable émotion; mais permettez-moi de justifier à vos yeux celle de madame Van den Broeck; peut-être ne conserverez-vous plus alors aucun sentiment de blâme contre moi. Je demande respectueusement à madame Van den Broeck si elle a tremblé pour

elle-même? Lorsque cette soudaine détonation a frappé ses oreilles, elle a sur-le-champ jeté les yeux sur la personne qui lui est plus chère que la vie. Elle a frémi, parce que le danger pouvait menacer celle qu'elle aime par-dessus tout... Je n'en dirai pas davantage pour m'excuser; mais j'espère, messieurs, que votre cœur me comprendra. »

Walter avait dit ces dernières paroles avec un sentiment si profond, et son explication, malgré sa concision, était si claire et si saisissante que tous en furent émus.

« Bravo ! voilà qui est bien dit; vous êtes un fameux gaillard ! s'écria Dircksz. J'ai eu aussi une femme et un enfant. Quand ils étaient avec moi, j'éprouvais aussi une sorte d'angoisse. On n'est jamais brave quand le danger menace les gens qu'on aime. »

Van den Broeck serra la main de l'enseigne.

« Je vous remercie, Walter, murmura-t-il. Vous êtes un brave et excellent jeune homme. »

Adélaïde avait penché la tête, toute tremblante de bonheur en présence de l'aveu qui venait de lui être adressé avec tant de retenue et de convenance. Sa mère hocha la tête affirmativement et remercia l'enseigne par un regard approbateur.

« Il est étonnant, dit Dircksz après un instant de silence, que les Javanais soient si maladroits; ils nous ont déjà envoyé quelques centaines de boulets, et à peine ont-ils touché en trois ou quatre endroits les toits de nos magasins

— Et pourtant il n'est pas rare qu'on voie des Anglais

et des Portugais se montrer sur leurs bastions, observa Van den Broeck.

— Ce doivent être des marchands, repartit Dircksz. Ces gens-là ne connaissent rien au maniement du canon. Ils ne se trouvent au milieu des Javanais que pour les exciter contre nous. S'ils n'avaient rien autre chose à leur conseiller que de gaspiller aussi inutilement leur poudre, toute cette fourmilière de là-bas et tout ce bruit s'en iraient bientôt en fumée.

— On ne leur donnera pas le temps de se lasser du jeu, dit Van den Broeck. Je me suis entretenu pendant assez longtemps ce matin avec le gouverneur. Il avait d'abord renoncé à l'idée de profiter de la présence de nos vaisseaux, parce que la mer était trop basse et qu'on ne pouvait réaliser ce projet qu'en courant un grand péril. Maintenant que le vent est un peu calmé, on enverra des chaloupes jeter la sonde aux environs de la côte. Si l'on rencontre un mouillage favorable, les vaisseaux se rapprocheront de la plage et se mettront en mesure de canonner vigoureusement le camp javanais, et, dès qu'ils y auront causé quelque dommage ou jeté du désordre, nous ferons une nouvelle sortie.

— Bon, bon ! grommela Dircksz, cela me fera trouver l'occasion de leur demander compte de ma blessure. Allons ! ce sont de bonnes nouvelles que vous nous annoncez là. »

Et se tournant vers Walter :

« Et vous, monsieur Pietersen, dit-il, vous allez de nouveau faire des merveilles, n'est-ce pas ? Je vois que

vos yeux commencent à étinceler rien qu'à la pensée qu'on va se battre... Mais qu'est-ce que je vous demande-là ? Un enseigne ne peut se battre, ou du moins il n'en a presque jamais l'occasion. Le drapeau est une arme embarrassante ; on ne peut s'en bien servir, même pour la défense.

— J'ai obtenu hier une audience de M. le gouverneur et lui ai fait des observations à ce sujet, dit Walter ; il m'a promis, s'il y a combat, de me donner l'occasion et les moyens de me rendre digne d'un avancement extraordinaire. Je dois des remerciements au gouverneur pour sa bonté envers moi ; il veut m'aider, dit-il, à atteindre le but de ma vie...

— Lui avez-vous donc parlé de vos espérances? dit Van den Broeck étonné en interrompant le jeune homme.

— Non, capitaine, répondit l'enseigne, mais je dois croire qu'il sait quel sentiment m'a fait venir aux Indes. Si vous-même ne lui en avez pas parlé, ce sera probablement le directeur Huygens, informé par ma mère, qui lui en aura écrit.

— Il n'y a pas de mal, du reste, dit Van den Broeck. Le principal, c'est que le gouverneur soit favorable à votre avancement. »

Walter dit d'un ton joyeux :

« Quand je suis sorti, il m'a frappé sur l'épaule, et m'a permis d'espérer que, si je puis me signaler de nouveau, la première lieutenance vacante serait pour moi... Lieutenant !... et puis un pas encore ! Oh ! je suis pro-

tégé par une puissance invisible; il y a quelqu'un dans le ciel qui veille sur moi!

— Ainsi, dit Pierre Dircksz en souriant, le gouverneur vous a aussi accordé sa sympathie? Je ne sais comment cela se fait, mais vous n'êtes à Java que depuis quelques jours, et déjà tout le monde vous aime. Mes soldats eux-mêmes parlent de vous avec amour et admiration. Faites de votre mieux, enseigne, vous irez loin.

— Ah! oui, je ferai de mon mieux, capitaine! répondit Walter d'une voix enthousiaste. L'amour de mon pays, le désir de la gloire, l'honneur à lui seul serait un mobile suffisant pour m'y engager; mais la récompense qui m'attend est une vie de bonheur et de joie. La mort, fût-elle sans cesse menaçante devant mes yeux, je la braverais, je la défierais, je la mépriserais, pour conquérir la branche de laurier qui doit me donner droit à l'inestimable trésor que, dans sa générosité, le capitaine Van den Broeck m'a promis... Et je la conquerrai, sinon... Mais non, Dieu exaucera là-haut les prières de ma mère! »

Congo, qui, la serviette sur le bras, se tenait derrière son maître, oublieux de tout le reste, avait écouté avidement les dernières paroles du jeune homme, et avait témoigné son enthousiasme par une étrange mimique. Un cri aigu finit même par lui échapper involontairement.

« Qu'a donc cet imbécile? dit Van den Broeck. Il a comme une rage d'être auprès de vous, monsieur Pietersen et il vous suit de loin partout où vous allez. Dès

qu'il vous aperçoit, il devient impossible d'attendre de lui un bon service. Figurez-vous, messieurs, que ce matin en me levant je l'ai surpris dans cette salle, le bouclier au bras, une grande épée au poing, et frappant l'air d'estoc et de taille autour de lui, comme s'il eût combattu contre tout un corps ennemi! C'est votre langage, enseigne, qui a donné à mon esclave des instincts aussi belliqueux. Pourvu qu'il n'en perde pas la tête, il n'y a pas grand mal. »

Et, se tournant vers le nègre, le capitaine lui dit d'un ton menaçant :

« Tiens-toi tranquille, et fais ton service comme il faut! »

L'esclave joignit les mains et dit d'une voix suppliante :

« Mon bon maître, Congo peut-il dire un mot en votre présence? »

L'attitude du nègre était si pleine de prière et l'expression de son visage si extraordinaire que Van den Broeck fut quelque peu curieux de savoir ce que l'esclave pouvait avoir à lui dire.

« Parle! dit-il.

— Maître, balbutia le nègre, je suis un pauvre esclave et n'ai pas de patrie; mais j'étais si heureux à Amsterdam que j'ai appris à aimer la Hollande. Je déteste les hommes jaunes parce qu'ils sont les ennemis des Hollandais. Laissez Congo marcher au combat avec vous; laissez-le risquer sa vie pour l'honneur de la Hollande. Je vous en prie, ne lui refusez pas cette faveur; il saura montrer que sous sa peau noire bat un généreux cœur...

— Qu'est-ce que tu radotes là ? fit Van den Broeck en riant. Ne l'ai-je pas dit, monsieur Pietersen ? Voilà que vous avez allumé un courage héroïque jusque dans le cœur de mon nègre ! Allons, Congo, chasse de ta tête ces idées folles.

— Ah ! ah ! dit Dircksz, Congo veut devenir soldat. Eh bien ! le temps peut venir où l'on aura besoin de tous les hommes qui sont ici, noirs ou blancs. Qui sait ? nous ne sommes pas encore hors d'embarras... Mais qu'entends-je ? Le tambour ! Ne bat-il pas l'alarme ? »

On entendit, en effet, un tambour battre tout à coup la générale. Le même signal retentit sur-le-champ à tous les angles de la factorerie, et une ou deux trompettes mêlèrent leurs sons éclatants au roulement des tambours.

Tous les convives, stupéfaits, se levèrent subitement.

« Voilà les Javanais qui viennent nous assaillir ! » s'écria Van den Broeck.

Et, après avoir embrassé sa femme et sa fille, il dit, du ton le plus calme qu'il put prendre :

« Restez calmes ; l'affaire n'est pas très-dangereuse. Ayez plutôt compassion de ces stupides Javanais, qui viennent se faire tuer inutilement sous nos retranchements. A tout à l'heure ! à tout à l'heure ! »

Adélaïde s'élança vers Walter, lui saisit la main et murmura :

« Allez, Walter ; votre mère qui est là-haut ne priera pas seule pour vous. Bon courage ! bon courage ! »

Congo courut à son maître, qui était déjà dans le ves-

tibule, et supplia qu'on lui permît d'aller aussi au combat; mais Van den Broeck le repoussa et lui ordonna de rester à la maison.

Une partie des soldats étaient déjà alignés sur la place où était le point de ralliement; on voyait les autres accourir avec leurs armes dans toutes les directions.

Les regards étaient fixés avec étonnement et avec inquiétude sur le gouverneur, qui trépignait d'impatience un peu plus loin et paraissait appeler les officiers par des gestes répétés.

Dès qu'il se vit entouré par les capitaines, il leur dit d'une voix brève et ferme :

« On signale de nos vaisseaux l'arrivée d'une flotte anglaise de dix à onze voiles, portant le pavillon de combat. En pleine paix nous sommes attaqués à l'improviste par des forces navales considérables; c'est une trahison infâme. J'ai donné ordre qu'on prépare tout pour une résistance acharnée, et qu'on envoie des chaloupes à terre pour y prendre des hommes. Je vais moi-même me rendre comme amiral à bord de la flotte. J'ai besoin d'une soixantaine de mousquetaires environ pour bien armer nos deux plus grands vaisseaux. Capitaine Dircksz, donnez-moi sur-le-champ trente hommes sous le commandement de votre lieutenant; et vous, capitaine Van Ray, donnez-m'en autant, mais placez-les sous les ordres de l'enseigne Pietersen. Confiez le drapeau, jusqu'à notre retour, à votre plus ancien sergent. Capitaine Van den Broeck, vous me remplacerez, pendant mon absence, comme commandant de la factorerie. Faites bonne

garde, ne vous laissez pas surprendre ; le moment est venu pour nous tous de montrer ce que peut le courage néerlandais. Hâtez-vous maintenant, et dirigez vers la côte les mousquetaires qui doivent m'accompagner. »

En donnant ce dernier ordre le gouverneur s'était avancé du côté de la factorerie. Il se dirigea d'un pas rapide vers le rivage, et fut suivi presque immédiatement par les soixante mousquetaires commandés par le lieutenant de la compagnie Dircksz et par l'enseigne Walter.

Van den Broeck prit de son côté le commandement en chef de la garnison de la factorerie ; il plaça une forte garde à la porte, et fit prendre place aux autres hommes derrière le parapet, afin d'être prêt à repousser toute attaque. Lui-même se rendit avec ses collègues, Dircksz et Van Ray, sur le bastion qui faisait face à la côte, et de là regarda la mer.

Les Javanais avaient cessé leur canonnade et s'étaient précipités en foule vers la côte ; Van den Broeck avait alors fait taire aussi le feu de la factorerie, et il s'était établi ainsi, sans qu'on y eût pris garde, une suspension d'armes passagère entre les armées de terre.

Des deux parts on comprenait que l'issue de la guerre allait se décider sur mer ; des deux parts, tous les yeux étaient fixés sur les cinq vaisseaux hollandais qui mettaient toutes voiles dehors, débarrassaient leur tillac et levaient l'ancre.

Les chaloupes envoyées à la côte pour amener à bord le gouverneur et les mousquetaires atteignirent bientôt les navires et furent saluées par un triple hourra.

A l'horizon, dans un lointain brumeux, on découvrait les vaisseaux anglais, qui avaient apparu d'abord comme de petites taches blanches, mais qui grandirent peu à peu et finirent par se rapprocher tellement qu'on put voir les mousquets et les haches étinceler dans les mains des matelots.

Sur ces entrefaites la flotte hollandaise avait levé l'ancre et cinglait vers le nord-est, pour sortir des îles nombreuses de la baie et courir au-devant de l'ennemi.

Sur le bastion, d'où les trois capitaines suivaient le mouvement des flottes, se trouvaient beaucoup de marchands et d'agents civils de la Compagnie ; il y avait même des femmes et des enfants, que l'interruption du feu et la curiosité avaient attirés là pour assister de loin à la lutte qui allait s'engager sur les flots.

Lorsque la première décharge d'artillerie annonça le commencement du combat, le cœur de tous les spectateurs se serra. Van den Broeck et ses collègues semblaient eux-mêmes en proie à une profonde anxiété. Les Hollandais n'avaient que cinq vaisseaux ; la flotte ennemie qui s'approchait comptait onze puissants galions. Dans cette lutte inégale allait se décider le maintien de la puissance néerlandaise dans l'Inde. Une défaite en ce jour, ce n'était pas seulement la perte de la factorerie de Jacatra, c'était la ruine de toute la puissance néerlandaise dans l'Inde, l'extinction d'une source inépuisable de richesse et de gloire pour la république naissante. La pensée seule d'un semblable désastre faisait frémir tous les Hollandais. Aucun d'eux cependant ne trahissait ses

impressions par des paroles; mais tous fixaient silencieusement les yeux sur le combat, et un morne et solennel silence régnait sur les remparts de la factorerie.

Dans le camp des Javanais, au contraire, retentissaient de joyeuses acclamations; des milliers de mains armées d'épées et de crics s'agitaient dans l'air, comme pour faire comprendre aux Hollandais qu'attaqués sur mer, menacés sur terre, il ne leur restait plus aucun espoir de salut. Quelque intrépidité que ceux-ci eussent montrée dans la récente sortie, les Javanais ne pouvaient croire que cinq vaisseaux pussent tenir tête à onze navires plus forts et montés aussi par de courageux soldats.

Cependant les deux flottes s'étaient tellement rapprochées l'une de l'autre que les balles commençaient à atteindre leur but. L'air frémissait, violemment ébranlé par le grondement du canon, et des nuages de fumée montaient de la mer vers le ciel.

Pendant quelques instants encore, les capitaines contemplèrent en silence et la poitrine oppressée le combat qui commençait à s'engager sérieusement.

« Voyez! voyez! s'écria tout à coup Van Ray d'un ton joyeux, le gouverneur change de direction; je gage qu'il va tomber sur le vaisseau amiral anglais. Nos braves camarades vont monter à l'abordage. Je donnerais dix années de ma vie pour être là! Ce sera un beau carnage; je le pressens aux battements de mon cœur!

— Je crois que vous vous trompez sur les desseins du gouverneur, remarqua Van den Broeck; il a beaucoup

de sang-froid et n'est pas homme à s'aventurer aussi témérairement contre un ennemi redoutable.

— Tenez! voyez-vous comme il fait voile directement sur le vaisseau amiral anglais? Il est presque bord à bord avec lui, et cherche à lui lâcher une pleine bordée dans le flanc..... Eh bien! que vous disais-je? »

Une épouvantable détonation retentit sur la mer, et le mât d'artimon de l'amiral anglais s'abattit bruyamment sur le pont avec ses vergues et ses voiles.

Au milieu du grondement des canons, on entendit les hourras des Hollandais saluer ce coup de maître.

« Très-bien! très-bien, mes braves! murmura Pierre Dircksz. En avant, haches et grappins! à l'abordage! »

On pouvait en effet reconnaître, aux mouvements et aux manœuvres qui se faisaient rapidement sur le pont du vaisseau amiral hollandais, que l'équipage se préparait à jeter le grappin sur le navire anglais, et à s'élancer à son bord; mais deux autres bâtiments ennemis, apercevant le danger que courait leur amiral, firent la plus grande diligence pour venir à son secours, et, avant que le gouverneur hollandais pût réaliser son projet, ils étaient assez près pour le forcer à se mettre lui-même sur la défensive. De leur côté, les vaisseaux hollandais se pressèrent autour de leur amiral pour le dégager. Le combat, qui jusque-là avait eu lieu à distance, se resserra dans un champ plus étroit, et les détonations continuelles des canons et des mousquets produisirent un épais nuage de fumée, qui enveloppa les deux flottes d'un voile impénétrable.

Du haut du bastion, on ne pouvait plus distinguer que le fauve éclair qui, parfois, perçait le rideau de fumée, quand toute une rangée de canons tonnait en même temps, et confondait en une seule flamme le feu qui jaillissait de vingt bouches à feu. Au grondement du canon et à la détonation des mousquets, se mêlaient un indéfinissable bruissement de voix, des cris confus, de sourds craquements de mâts et de vergues ; et, dans l'incertitude sur ce qui pouvait se passer au sein de ce nuage grisâtre, le cœur des spectateurs battait à la fois de crainte et d'angoisse, de confiance et d'espoir.

La lutte ne se prolongea pas longtemps avec cette violence ; au bout d'une demi-heure, le nuage parut s'étendre sur la surface de la mer. Bientôt ses flancs s'ouvrirent, et l'on put distinguer de nouveau les navires engagés dans le combat. Il semblait que la flotte hollandaise, que le mouvement de la bataille avait amenée sous le vent, cherchât, à force de voiles, à se diriger vers l'est et à s'éloigner de l'ennemi.

En ce moment, l'attention des capitaines fut attirée par un nouvel incident. Dans le lointain, s'avançait à force de rames une chaloupe remplie de soldats. Au milieu des boulets anglais, elle voguait vers le rivage avec une remarquable rapidité et était vivement poursuivie par deux autres chaloupes armées. Selon toute probabilité, ces dernières ne parviendraient pas à l'atteindre ; mais une troisième chaloupe, envoyée par un autre navire, allait couper obliquement son chemin, le barrer peut-être, et la mettre ainsi entre deux feux.

« Ce sont les Hollandais qui fuient! s'écria Van Ray Qu'est-ce que cela signifie? La bataille serait-elle perdue?

— Pauvres frères! dit Van den Broeck, en suivant le mouvement des chaloupes, et prévoyant que les Hollandais n'échapperaient pas au danger qui les menaçait. Un contre trois! Et nous sommes condamnés à les voir d'ici succomber, à les voir massacrer sous nos yeux! Oh! c'est affreux!

— Bah! bah! dit Dircksz, c'est ce qu'il faut voir. Sur une chaloupe, on se bat comme sur la terre ferme; on se saisit corps à corps. L'affaire pourrait encore tourner tout autrement. Tenez, tenez! les voilà aux prises. Quel est donc ce gaillard, à la proue, qui larde si furieusement les Anglais avec sa hallebarde? Voyez! il a déjà démoli les quatre du premier banc. Très-bien, très-bien, mon brave!

— Ciel! c'est Walter Pietersen! s'écria Van den Broeck. Que Dieu le protège!

— Eh! oui, c'est en effet l'enseigne, dit Dircksz. Ce serait dommage qu'il pérît; c'est un cœur de héros. Voyez-le donc : il se bat comme un lion. »

Van Ray ne faisait entendre aucune parole distincte, mais il grondait d'une voix rauque et trépignait de chagrin et de rage. Son enseigne, le brave Walter, courait un danger de mort, et allait infaillialement succomber, car les deux chaloupes qui le poursuivaient n'étaient plus qu'à un jet de pierre de lui.

« Ah! ah! s'écria Van den Broeck, les Anglais faiblissent! Il s'en tirera, il s'en tirera. »

Walter Pietersen et ses compagnons avaient si bien tiré, puis si bravement frappé d'estoc et de taille sur les hommes de la chaloupe ennemie, que bientôt celle-ci se laissa aller à la dérive pour attendre les deux autres barques; mais, à cette vue, les Hollandais avaient fait force de rames et, en un instant, avaient franchi une telle distance, que les Anglais, quelques efforts qu'ils fissent, ne pouvaient plus les atteindre.

La chaloupe hollandaise toucha terre entre la factorerie et le camp javanais. L'équipage allait s'élancer sur la rive et gagner la forteresse; mais une nuée de Javanais, accourus en toute hâte, se trouvaient sur la plage et leur barraient le chemin.

« Camarades, s'écria Walter, l'ennemi est devant nous, l'ennemi est derrière nous! Il n'y a pas à choisir. Faisons une trouée dans cette engeance jaune! Suivez-moi! En avant! Néerlande! Néerlande! »

A cet appel, les Hollandais, au nombre d'une trentaine environ, s'élancèrent sur les Javanais. C'était un admirable spectacle que cette petite troupe, déjà diminuée par un récent combat, luttant avec l'énergie du désespoir contre une écrasante supériorité de nombre, Walter faisant tomber les plus redoutables de ses ennemis sous sa hallebarde, ses compagnons brisant les crânes des Javanais avec les crosses de leurs mousquets, dont ils se servaient comme d'une massue.

Cependant le nombre des héros hollandais diminuait rapidement, et déjà Walter apercevait à ses pieds les cadavres de cinq ou six des siens. Il rugissait de rage et de

désespoir; il voyait la mort triomphalement ricaner en face de lui, et le nom de sa bien-aimée tomba de ses lèvres comme un triste adieu. Il allait succomber et il le comprenait. Comme si cette horrible conviction eût doublé ses forces, il se précipita avec une nouvelle rage sur le gros des Javanais et abattit une dizaine d'adversaires. Mais cela ne changeait rien à la situation; le cercle dans lequel il luttait avec ses hommes contre les assauts de l'ennemi, se rétrécissait tellement, que le courageux enseigne sentit s'évanouir son dernier espoir de salut..... Mais soudain retentit non loin de lui et derrière les Javanais le cri de guerre néerlandais : — Hollande! hourra! hourra!

Lorsque, du haut du bastion, le capitaine Van den Broeck vit les Javanais se précipiter vers le bord de la mer pour assaillir l'équipage de la chaloupe, il donna ordre de tirer à mitraille sur la foule compacte des ennemis. Ils descendit vivement du rempart, rassembla en toute hâte une soixantaine de piquiers, et franchit la porte avec cette troupe pour courir au secours des Hollandais engagés dans la lutte.

Frappés par derrière par l'arme des piquiers et foudroyés par la mitraille de quatre pièces de gros calibre, les Javanais prirent la fuite sur-le-champ et se retirèrent hors de la portée des canons. Walter était sauvé!

Van den Broeck sauta au cou du vaillant enseigne, et témoigna autant de joie de le voir sain et sauf que si Walter eût été son propre fils. Ému de ce cordial accueil, le jeune homme ne savait comment exprimer sa recon-

naissance ; des larmes remplirent ses yeux, et son regard se leva vers le ciel pour remercier Dieu de sa miséricorde.

Les Hollandais s'occupaient de relever leurs morts et leurs blessés du milieu des cadavres de leurs ennemis.

« Eh bien ! mon brave Walter, comment les choses se sont-elles passées là-bas ? » demanda le capitaine avec une visible inquiétude.

Tout en paraissant chercher d'une main quelque chose sous son pourpoint et en essuyant de l'autre le sang et la sueur qui couvrait son visage, l'enseigne répondit :

« Cela n'a pas duré longtemps, mais il a fait terriblement chaud : le sang coulait à flots sur le pont de notre vaisseau amiral. Oh ! capitaine, j'ai vu la mort sourire ; elle croyait cette fois avoir gagné sa partie contre moi, mais ma mère qui est là-haut a triomphé ! »

Et, tirant de son pourpoint une lettre fermée, il ajouta :

« Capitaine, le gouverneur m'a chargé de vous remettre ceci. C'est un message d'une haute importance sans doute, car M. Koen nous suppliait à mains jointes de vous le porter, ne survécût-il qu'un seul d'entre nous.

Van den Broeck rompit le cachet et jeta les yeux sur le contenu de la lettre. Ce qui s'y trouvait ne devait pas être long, car tout aussitôt le capitaine donna l'ordre de regagner la factorerie. Tout en marchant à la tête de ses hommes il consulta la lettre plus d'une fois encore et paraissait réfléchir à ce que le gouverneur lui écrivait.

Quand la troupe entière fut rentrée dans la factorerie,

Van den Broeck fit un signe à ses collègues Dircksz et Van Ray, et leur dit :

« Écoutez : voici ce que m'écrit le gouverneur :

« Je cesse le combat pour ne pas faire tomber inutilement tant de braves soldats sous l'écrasante supériorité de l'ennemi. Je pars et vais chercher les navires hollandais qui se trouvent dans les autres ports de la Sonde. Je vous confie la garde et le commandement de la factorerie ; défendez-la jusqu'au dernier homme. Ne désespérez pas : je me hâterai de venir tirer vengeance d'une lâche trahison. Le lieutenant du capitaine Dircksz a eté tué ; je nomme à sa place l'enseigne Walter Pietersen.

« JEAN-PIERRE KOEN. »

Les capitaines se consultèrent pendant quelques instants ; après quoi Van den Broeck appela un tambour et lui donna l'orde de battre le rappel. Dès que les hommes qui n'étaient pas de garde sur les remparts se furent réunis au centre de la place, le commandant fit former le cercle, et, après avoir donné lecture de la lettre du gouverneur, dit d'une voix ferme et calme :

« Camarades, vous l'entendez ; le salut de la factorerie est confié à notre courage, à notre bravoure. Nous avons été éprouvés ensemble par le fer et par le feu ; je vous ferais injure si j'osais douter de votre inflexible et héroïque résolution. Nos ennemis sont nombreux, notre situation est périlleuse peut-être ; mais comment obtiendrions-nous la gloire que nous cherchons si l'occasion

de montrer ce que peut le courage néerlandais ne nous était jamais donnée? Pénétrez-vous de la pensée que le génie de la patrie plane au-dessus de ce coin de terre et a les yeux fixés sur vous. Confondez vos ennemis non-seulement par votre intrépidité, ils la connaissent déjà, mais par une vertu plus difficile, la patience. Que l'histoire dise un jour, à l'honneur de la Néerlande, que trois cents de ses fils, abandonnés sur la côte de Java, ont vaillamment et victorieusement tenu tête à des milliers d'ennemis. Peut-être, en ce moment, les Anglais, les Portugais et les Javanais se réjouissent-ils déjà de notre chute; peut-être se partagent-ils déjà les richesses que la Néerlande a rassemblées ici; mais, camarades, jurez avec moi, — et que le Dieu du ciel entende notre serment, — jurez que ce n'est qu'en passant par-dessus nos cadavres qu'ils mettront le pied dans cette factorerie! Nous la conserverons ou du moins nous la défendrons jusqu'au dernier homme. Et si la victoire doit enfin rester à la trahison, il faut qu'aucun Néerlandais ne voie cet infâme triomphe! »

Une immense acclamation répondit à l'allocution du capitaine; tous les hommes élevèrent en l'air leurs piques et leurs mousquets, et répétèrent le serment de leur chef. Dans ces clameurs confuses on ne pouvait distinguer que: « Hourra! Hollande! jusqu'au dernier homme! jusqu'à la mort! »

« Je vous remercie au nom de notre chère patrie, dit Van den Broeck profondément ému; allez et gardez, avec ce noble courage, le sentiment non moins noble du

devoir et de la discipline. Je bénis le Seigneur de m'avoir placé à la tête d'hommes aussi braves! Allez, frères, nous ferons des miracles sur cette terre! »

Les hommes allaient s'éloigner; mais le capitaine Dircksz fit signe à ses soldats de demeurer. Puis il se dirigea vers Walter, qui se trouvait un peu plus loin à côté de son drapeau et faisait essuyer par Congo le sang qui souillait ses vêtements. Dircksz prit l'enseigne par la main, l'amena devant le front de la compagnie, et dit à ses soldats :

« Soldats, votre brave lieutenant a péri dans le combat, mais le gouverneur met à sa place un valeureux officier. Cet enseigne, que tous déjà vous connaissez, vous admirez et vous aimez, cet enseigne vous est donné pour lieutenant. Qu'il soit le bienvenu pour vous!

— Hourra! hourra pour notre lieutenant! crièrent les hommes à plusieurs reprises et avec toutes les marques d'une joie sincère, mêlée de respect.

— Moi, lieutenant? balbutia Walter, tout tremblant de saisissement. Ah! ce n'est pas possible! »

Van den Broeck, qui s'était approché, saisit la main de Walter et lui dit :

« Je vous félicite, monsieur Pietersen; c'est une chose étonnante qu'un avancement aussi rapide, mais votre héroïque conduite ne l'est pas moins. Continuez ainsi, lieutenant, et je remplirai ma promesse avec joie.

Et, l'attirant un peu vers le milieu de la place, il lui montra Adélaïde debout sur le seuil de la maison et le regard avidement fixé sur le groupe des soldats.

« Elle vous attend, dit-il. Son cœur bat avec anxiété peut-être, car elle aura appris par Congo que vous étiez à bord de la flotte. Allez la tranquilliser et la consoler. Je donne encore quelques ordres et je viens vous rejoindre. Nous viderons en passant un verre de vin d'Espagne en l'honneur de votre promotion. »

Walter, transporté de bonheur, ivre d'espérance, se dirigea vers la demeure de Van den Broeck. De loin déjà il vit la jeune fille tendre les deux bras vers lui, et il entendit sa voix bien-aimée s'écrier :

« Mon Dieu, je vous remercie; il est vivant encore! »

VI

Aussitôt après la bataille, la flotte anglaise était venue jeter l'ancre au milieu des îles, dans la baie de Jacatra. Son artillerie ne pouvait atteindre la factorerie ; mais sa seule présence enlevait aux Hollandais tout espoir d'assistance du côté de la mer, au moins jusqu'à ce que le gouverneur revînt avec le secours promis.

Persuadé que les Javanais, enhardis par l'apparente victoire des Anglais et désormais secondés énergiquement par ceux-ci, assailliraient bientôt la factorerie, Van den Broeck donna l'ordre d'exhausser le parapet et le mur d'enceinte de la forteresse au moyen de balles de marchandises tirées des magasins de la Compagnie. Les

étoffes les plus précieuses, les vêtements à fleurs de Camboja, la soie écrue de la Chine, les fins tissus de coton du Bengale, et même les draps d'or et d'argent du Japon, furent entassés sur les murs inachevés où on les fixa au moyen de minces pieux, en les étayant à l'intérieur par des amas de terre. Comme tout le monde avait travaillé nuit et jour avec ardeur, les remparts atteignirent, en moins de deux jours, une hauteur inaccessible, et peut-être fut-ce uniquement à cette circonstance qu'on dut de voir les Javanais laisser s'écouler près de deux semaines sans rien entreprendre contre la factorerie.

Pendant ce temps les Hollandais n'étaient pas demeurés inactifs. Pour épargner autant que possible, malgré le danger, les marchandises de la Compagnie, ils avaient poursuivi l'achèvement des remparts en y transportant de la terre. A mesure que ce travail avançait on rapportait successivement les étoffes et les objets de prix dans les magasins d'où on les avait tirés.

Les soldats étaient animés d'un esprit d'union et d'un zèle étonnants; et, bien que, dans une situation aussi critique, la discipline et le respect de l'autorité s'affaiblissent presque toujours, jusque-là on n'avait encore remarqué aucun indice de découragement ou de mauvaise volonté.

C'est à Walter Pietersen et à son influence sans bornes sur les hommes qu'on était redevable de cette heureuse disposition des esprits. Le jeune lieutenant était toujours au milieu des soldats, travaillait avec eux, leur parlait dans un langage enthousiaste de l'honneur de la patrie,

leur racontait l'antique gloire de la Néerlande, et faisait battre leur cœur d'orgueil et d'héroïsme. D'ailleurs il y avait tant de douceur, d'affabilité et de noblesse dans ses paroles et dans sa conduite, que toute la population de la factorerie admirait et aimait le jeune homme. Il était l'ami de tous, et, quand il s'agissait d'obtenir des hommes une chose difficile, soit le sacrifice de leurs heures de repos, soit l'exécution d'un travail pénible et excessif, un mot du lieutenant était un ordre auquel on se soumettait avec un joyeux dévouement.

Durant les premiers jours qui suivirent le départ de la flotte, les Hollandais furent étonnés de voir que les Javanais leur laissaient poursuivre tranquillement l'achèvement de leur forteresse. Ils ne pouvaient comprendre que l'ennemi ne fît pas au moins une tentative pour les troubler dans leurs travaux. Leur surprise augmenta encore lorsque, le dixième jour, ils virent apparaître une ambassade du pangerang, chargée de leur faire des propositions de paix. Sans mettre trop de confiance dans la loyauté des Javanais, le conseil de guerre ne refusa pas d'entrer en négociations : c'était un moyen de gagner du temps en attendant le secours promis ; d'ailleurs on commençait à craindre le manque de poudre, et, entamer des pourparlers, c'était épargner des munitions.

Déjà deux fois, ce jour-là, l'ambassade s'était rendue du camp javanais à la factorerie, et chaque fois elle avait apporté de nouvelles conditions que les Hollandais avaient jugées inacceptables ; il ne s'agissait de rien moins que de raser les retranchements et d'abattre les

murs de la forteresse. Le pangerang demandait de plus une indemnité considérable en numéraire.

Le conseil de guerre, à son tour, avait formulé *son ultimatum:* il proposait de faire don au pangerang d'une somme de six mille réaux; mais la factorerie devait rester dans l'état où elle se trouvait jusqu'à ce que le retour du gouverneur Koen permît d'ouvrir des négociations nouvelles et de conclure un traité définitif. Sur ces propositions les envoyés javanais s'étaient retirés sans que, depuis lors, on apprît plus rien de cette affaire, et l'on commençait à croire généralement que les négociations entamées resteraient sans résultat. Cependant il était convenu entre les députés du pangerang et le commandant hollandais qu'on ne poursuivrait pas les hostilités sans avertissement préalable, et, comme jusqu'ici les Javanais n'avaient pas tiré un seul coup de canon du haut de leurs bastions, on pouvait encore conserver quelques espérances pacifiques.

Une lettre en langue malaise, lancée pendant la nuit, au moyen d'une flèche, par-dessus les murs de la factorerie, vint donner aux Hollandais l'explication de l'étrange attitude de leurs ennemis. Selon cet écrit, le pangerang de Bantam aurait défendu, sous menace de guerre, aux Anglais de combattre les Hollandais sur le territoire javanais. Il craignait que cette nation ambitieuse, après avoir vaincu les Hollandais, n'occupât et ne fortifiât la factorerie de Jacatra. La guerre n'aurait eu ainsi d'autre résultat pour les Javanais qu'un changement d'ennemi. Comme les Anglais ne voulaient pas voir détruire leur riche et pros-

père comptoir de Bantam, ils n'osaient prendre part ouvertement à l'attaque de la factorerie hollandaise. Selon l'auteur de l'avis, ce refus de concours effectif avait irrité le pangerang de Jacatra contre les Anglais ; de là sa disposition inattendue à faire la paix. Bien que les Javanais fussent un peuple trompeur et rusé, les Hollandais, disait la lettre, pouvaient s'estimer certains que, dans cette circonstance, le pangerang leur avait fait des propositions sincères et loyales. La lettre portait pour signature le nom d'Anachoda Wattyng, juif chinois dont Van den Broeck avait pu apprécier avant la guerre le dévouement aux Hollandais.

On croyait donc ne plus avoir de raison de se méfier du pangerang ; mais, comme la lettre elle-même pouvait être une ruse, on résolut d'attendre tranquillement que les choses suivissent leur cours, et d'achever cependant les fortifications de la factorerie. Pour exciter le zèle de la garnison et récompenser sa bonne volonté, Van den Broeck avait promis que, le jour où le travail des fortifications serait terminé, il ferait distribuer à chaque soldat et à chaque serviteur de la Compagnie une bonne mesure de vin d'Espagne, et qu'on célébrerait par une joyeuse fête l'achèvement de ce grand ouvrage. Le conseil de guerre avait décidé qu'à cette occasion on donnerait un nom à la factorerie ou plutôt à la forteresse, mais qu'on tiendrait ce nom secret pour la garnison, afin que sa proclamation, le jour de la fête, fît plus d'impression sur les esprits...

Le treizième jour après le départ de la flotte on ter-

minait le dernier angle du parapet, et tout semblait indiquer que, dans peu de temps, dans une heure peut-être, la fête promise se pourrait commencer. On voyait sur la place de nombreux soldats qui, tout en poussant des acclamations et en chantant, attachaient à de longs bambous des pavillons de toutes couleurs; il y en avait de rouges, de bleus, de jaunes, de verts, de bariolés même; le blanc seul avait été exclu : on ne voulait pas donner à l'ennemi l'idée qu'on désirait la paix. Un peu plus loin, quelques autres hommes entouraient un jeune arbre tout verdoyant, un *mai* orné de petites flammes, de guirlandes et de roses en papier doré. On continuait de suspendre à cet arbre des colliers de brillantes perles en verre, de l'embellir et de le parer, comme c'était la coutume dans la mère-patrie pour célébrer un heureux événement. Quatre sergents venaient d'apporter auprès de l'arbre un objet recouvert d'un voile en étoffe de coton tricolore. C'était une très-grande planche d'incorruptible bois de *tek*, sur laquelle on avait peint en lettres gigantesques le nouveau nom de la factorerie, qui devait être solennellement découvert pendant la fête.

Près de l'un des deux grands magasins, une vingtaine de femmes et environ autant d'enfants étaient alignés sur deux rangs. Ils étaient parés de leurs plus beaux vêtements et s'étaient orné la tête avec le peu de fleurs qui restaient encore dans la factorerie; ils tenaient à la main une branche de moringa, une feuille de bananier ou de cocotier. Tous les visages étaient illuminés par un radieux sourire, tous les yeux rayonnaient de joie. A quel-

que distance de là, devant la porte de l'autre magasin, on était occupé à disposer de grandes tables, que l'on couvrait déjà de bouteilles de vin d'Espagne, de corbeilles et de pots remplis de fruits desséchés ou conservés.

Les hommes aux pavillons, ceux qui entouraient l'arbre, les femmes et les enfants, les tambours et les trompettes, et tous ceux qui se trouvaient à leur poste respectif, attendaient à chaque instant le signal du commencement de la fête, signal qui devait leur être donné du haut des remparts.

Là, une soixantaine de soldats et d'ouvriers mettaient la dernière main à l'œuvre de défense. La plupart apportaient de la terre dans des paniers ou dans des charrettes à bras, et versaient cette terre sur le parapet, dans l'ouverture qui restait à remplir; d'autres répartissaient et tassaient la terre avec des bêches; d'autres encore enfonçaient dans le sol des poteaux et des pieux pour consolider l'ouvrage.

Walter Pietersen était au milieu des soldats, et les encourageait par sa parole et par son exemple. Les hommes n'avaient pas besoin de cet encouragement pour poursuivre leur travail avec promptitude; bien que la sueur découlât de leur visage, ils remplissaient leur tâche avec empressement et presque avec gaieté, assaisonnant le travail de force plaisanteries sur l'aspect du camp javanais, sur l'ambassade envoyée par le pangerang, et surtout sur le désappointement des Anglais.

Le capitaine Van den Broeck et ses collègues Dircksz et Van Ray étaient sur le rempart, et s'entretenaient

amicalement, satisfaits de voir le zèle des soldats; eux aussi attendaient impatiemment le moment où serait donné le signal de la réjouissance générale.

Enfin il y eut assez de terre pour combler la dernière ouverture du parapet; encore quelques coups de bêche, et la fortification de la factorerie allait être complétement achevée.

Le sergent qui surveillait le travail enfonça aussitôt son rotang en terre, et agita son chapeau dans les airs en criant :

« Hourra! hourra! c'est fini! »

Tous ses compagnons répétèrent ce cri et firent retentir la factorerie de leurs joyeuses acclamations.

Sur un signe du commandant, les tambours battirent le rappel; les trompettes y mêlèrent leurs sons éclatants. Tous quittèrent les remparts pour se rendre sur la place, à l'endroit désigné.

Chemin faisant, Van den Broeck dit à Walter Pietersen :

« Lieutenant, allez, je vous prie, chercher Adélaïde et sa mère; je leur ai promis que vous seriez leur guide pendant la fête. »

Walter, tout tremblant de joie en recevant cette bienheureuse mission, s'élança vivement dans la direction de la demeure du capitaine.

La servante Rosalie était sur le seuil.

« Entrez, monsieur le lieutenant, dit-elle à Walter. On vous attend depuis longtemps déjà. Depuis une demi-heure, mademoiselle ne sait plus tenir en place, tant

elle est impatiente. Elle s'est faite si belle que vous ne la reconnaîtrez plus. »

Le jeune homme entra dans la salle, et, malgré l'affirmation hyperbolique de la servante, reconnut fort bien Adélaïde. La beauté dont la nature avait doué la fille du capitaine suffisait à la parer, mais il est juste de dire que la richesse de sa toilette et surtout le goût exquis qui y avait présidé augmentaient encore la séduction qu'elle exerçait.

Sur une robe traînante en satin blanc elle portait un corps de jupe en velours vert qui dessinait admirablement sa taille svelte et gracieuse; une coiffure en soie transparente, brodée de points d'or et d'argent, entourait sa couronne de cheveux blonds, comme d'un voile nuageux, et descendait par derrière jusqu'à terre. Le bonheur et la satisfaction intérieure rayonnaient dans ses yeux bleus, et ce fut par un cri de joie enfantine qu'elle salua le lieutenant.

« Walter! Walter! s'écria-t-elle, votre travail est-il fini? va-t-on planter le mai? Ah! ce sera une belle fête, n'est-ce pas?

— Oui, notre tâche est finie, Adélaïde, répondit-il. Ecoutez quelles acclamations! Votre père m'a envoyé vous prendre. Oh! je l'en remercie du fond du cœur; il est si bon pour moi!

— Qui eût jamais osé espérer cela? dit Adélaïde. Dieu, dans sa miséricorde, a visiblement et généreusement répandu sa grâce sur nous. Il y a si peu de temps que je voyais la mort menaçante devant moi, si peu de temps

que nous tremblions dans la crainte de tomber entre les mains des cruels Javanais! Je suis guérie; vous voilà déjà lieutenant; mon père vous aime; la factorerie est entourée de forts retranchements... Nous pourrons garder ce sol pour la gloire et la prospérité de la Néerlande... et être heureux sur cette terre, Walter!

— Hâtons-nous, Adélaïde, dit le lieutenant, sinon nous pourrions arriver trop tard pour les actions de grâces; et, comme vous le dites, Dieu nous a trop visiblement protégés pour ne pas nous unir, dans toute la plénitude d'un cœur reconnaissant, et lui adresser une fervente prière de gratitude et de remercîment, avant de nous livrer à la joie. »

On attendait encore Mme Van den Broeck, qui achevait sa toilette, et à laquelle on avait prescrit, comme à toutes les dames de la factorerie, de se parer de ses plus riches atours.

« Ma mère, ma mère, dit Adélaïde d'un ton pressant, hâtez-vous donc! Nous ne devons pas manquer la prière, et mon père nous en voudrait d'être en retard.

— Encore une couple d'épingles à placer, et j'ai fini, répondit madame Van den Broeck. Cherche-moi mon livre de prières, Adélaïde, car je ne sais pas bien par cœur le psaume désigné.

— Je le sais, moi! s'écria Adélaïde; je l'ai chanté si souvent à demi-voix, depuis trois jours, qu'à force de l'écouter, notre nègre Congo a fini par l'apprendre, et qu'il murmure aussi, à part lui, du matin jusqu'au soir,

cette belle et touchante prière.... Venez, ma mère, vous voilà toute belle et toute parée.

— Donne le bras au lieutenant, Adélaïde, dit madame Van den Broeck d'un ton joyeux. Ton père veut que ce soit lui qui te serve de guide en ce beau jour. »

Le jeune homme, tout saisi par cette bienveillante invitation, parut hésiter et balbutia de respectueuses excuses; mais Adélaïde avait déjà pris son bras et l'entraînait à travers le vestibule. Congo et la servante s'y trouvaient, munis chacun d'un grand parasol et prêts à suivre leurs maîtresses, selon la coutume indienne. Rosalie portait de plus sous le bras deux nattes roulées.

Lorsque la famille du capitaine apparut sur la place, déjà les soldats, les employés, les gens libres, les esclaves, les femmes et les enfants, étaient alignés en rangs comme s'ils devaient défiler solennellement en cortége. A la tête de la troupe se trouvaient les tambours et les trompettes; après ceux-ci, les hommes qui portaient le mai et les sergents chargés du nom voilé de la forteresse achevée; puis les soldats avec de petits drapeaux, et les femmes et les enfants tenant des branches verdoyantes à la main. Le reste de la population suivait, disposée en groupes, dont chacun avait son drapeau.

Les acclamations s'étaient tues; il régnait un profond silence.

Au moment où Walter et les deux femmes atteignaient le lieu de la réunion, les tambours firent entendre un sourd roulement, et tous tombèrent à genoux avec un solennel et pieux recueillement. Adélaïde et sa mère s'a-

genouillèrent sur les nattes que Rosalie s'était empressée d'étendre devant elles. Les majestueux accents d'un chant adressé au Seigneur par trois cents bouches s'élevèrent en mélodie sévère au-dessus de la foule prosternée, et, comme une hymne sublime, les paroles suivantes montèrent vers le ciel :

« Je chéris le Seigneur, car il a écouté ma voix et exaucé la prière que je lui ai adressée dans mes cruelles souffrances. Je l'implorerai dans les mauvais jours, parce qu'il s'est incliné vers moi, selon sa promesse.

« Les piéges de la mort m'ont entouré ; j'étais en proie aux angoisses de l'enfer, plongé dans les tribulations et la douleur ; et j'ai invoqué ainsi le nom du Seigneur :

« O Seigneur, sauvez mon âme du danger qu'elle court ; et j'ai trouvé qu'il était plein de bonté et de miséricorde et savait préserver le faible sans défense ;

« Car, au moment où j'étais foulé aux pieds, le Dieu tout-puissant est venu à mon aide. Réjouis-toi, mon âme désolée, de ce que le Seigneur t'ait accordé ce bienfait !

« Seigneur, vous avez délivré mon âme de la mort ; vous avez séché mes larmes, gardé mon pied des précipices ; c'est pourquoi je veux marcher pieusement devant vous, pendant tous les jours de ma vie, ô Dieu tout-puissant ![1] »

Il y avait quelque chose de si imposant et de si émouvant dans la simplicité même de cette hymne de gratitude, adressée au Seigneur par les Hollandais, sous le

[1] Psaume 114 de David.

ciel de l'Inde et dans les murs d'une forteresse assiégée, que beaucoup de vieux soldats grisonnants sentirent eux-mêmes une larme d'attendrissement couler sur leurs joues.

Cependant, quand un nouveau roulement de tambours annonça la fin de l'hymne, un sourire de fête et de joie reparut sur tous les visages. Les hommes qui se trouvaient en tête de la troupe dressèrent le mai dans les airs; les femmes et les enfants élevèrent les branches verdoyantes au-dessus de leurs têtes; les soldats agitèrent flammes, pavillons et drapeaux, et, tandis que les tambours et les trompettes faisaient entendre l'air national de *Guillaume de Nassau*, et que tous répétaient, en battant des mains, de joyeux hourras, le cortége se mit en marche d'un pas lent et majestueux. Il fit d'abord le tour de la place, et s'approcha du mur de la forteresse qui faisait face au camp ennemi, pour planter le mai sous les yeux mêmes des Javanais, et leur montrer que les Hollandais n'avaient pas encore perdu le courage et la confiance.

Walter Pietersen avait pris, avec Adélaïde et sa mère, un chemin plus court pour gagner le point où le mai devait être placé; car le jeune lieutenant avait été chargé par le conseil de guerre d'adresser, à l'occasion de cette solennité, quelques mots d'encouragement aux spectateurs. Lorsque le cortége atteignit le sommet du rempart et fut en vue du camp des Javanais, drapeaux, flammes et pavillons s'élevèrent plus haut, et toutes les mains agitèrent les chapeaux avec un redoublement d'enthou-

siasme, Une formidable acclamation s'échappa de toutes les poitrines, et le cri : — Néerlande! Néerlande! hourra! hourra! — roulant comme le tonnerre en longs échos dans la plaine, alla retentir jusqu'à la ville de Jacatra.

Les Javanais, ne sachant ce qui pouvait se passer dans la factorerie, et étonnés à la vue des drapeaux qui flottaient sur les remparts, sortirent en foule de leurs huttes et de leurs tentes et s'avancèrent en pleine campagne. Pleins de curiosité et de surprise, ils dirigeaient leurs regards vers la forteresse hollandaise.

Le mai fut planté et salué par un triple hourra. Alors, sur un signe du capitaine Van den Broeck, Walter Pietersen monta sur un petit tertre élevé à dessein, non loin du mai, et, tandis que tout le monde se découvrait et faisait silence pour l'écouter, il dit d'une voix profondément émue :

« Compagnons et amis, le conseil de guerre m'a confié l'honorable mission de vous adresser quelques paroles pour vous expliquer la signification du nom donné par lui à la factorerie, et qui va bientôt apparaître à vos yeux. C'est le glorieux nom d'un peuple dont l'héroïque bravoure faisait trembler, il y a seize siècles déjà, la toute-puissante Rome; le nom d'une race industrieuse qui, grâce à son caractère persévérant et à son activité pacifique, a su arracher un sol fécond à l'Océan lui-même; le nom d'une petite nation qui, depuis plus de quarante ans, est entrée en lice contre les plus puissants royaumes de la terre; qui, depuis lors, entasse exploits sur exploits, et étonne le monde pas son inépuisable énergie et son

invincible patience; le nom d'une race courageuse qui, en peu d'années et avec de faibles ressources, a su se créer une redoutable force maritime et faire flotter son pavillon triomphant sur toutes les mers du monde; le nom d'un sol où résident l'amour de la liberté, la loyauté, la piété et la générosité, d'un sol qui ne compte pas ses héros : héros du commerce, héros du travail, héros de l'art, héros dans les combats... Quel est ce nom, compagnons? Vous l'avez déjà deviné : c'est l'antique nom de notre chère et glorieuse patrie! »

En ce moment les sergents arrachèrent le voile qui couvrait la planche et élevèrent celle-ci au-dessus de leurs têtes.

« Batavia! Batavia! » Ce cri, poussé par trois cents poitrines, retentit dans les airs avec enthousiasme, et, dix fois répété, éveilla tous les échos de la factorerie.

Les yeux brillants d'une naïve admiration, Adélaïde avait le regard fixé sur l'éloquent officier, et, le sein palpitant d'émotion, avait pour ainsi dire vu sortir les paroles une à une de ses lèvres. Qu'il était beau et touchant pour elle le poétique jeune homme dont la voix, à la fois si douce et si pénétrante, faisait frémir d'un sympathique enthousiasme tous ceux qui l'écoutaient!

Walter Pietersen fit signe qu'il désirait parler encore, et, lorsque le silence se fut enfin rétabli, il reprit d'un ton encore plus pénétré :

« Oui, frères, que ce généreux sol porte désormais le nom de *Batavia!* Qu'il devienne ainsi, dans l'avenir, une autre patrie pour quiconque a du sang néerlandais dans

les veines. Dieu lui-même le veut ! Dieu, qui a soutenu notre courage, retrempé notre patience et frappé d'égarement nos ennemis. Là où la défaite, l'esclavage et la mort semblaient devoir être notre partage, le Seigneur nous a donné la gloire et le triomphe. Nous obéirons à son appel, n'est-ce pas? Nous défendrons et nous sauverons Batavia, la nouvelle Hollande, quand même l'accomplissement de cette belle et noble tâche nous demanderait de gigantesques efforts et des flots de sang ? Oui, nous le ferons, car ce petit coin de terre d'où nos acclamations reconnaissantes montent vers le ciel, est la clef de la route de la Sonde, de la mer des Moluques, de la route de la Chine et du Japon. Si nous parvenons à le conserver, un jour la Hollande, reine de l'Orient, étendra d'ici son sceptre sur les plus riches contrées de l'univers. Si le conseil a donné à cette terre le nom de notre bien-aimée Néerlande, ce n'est pas seulement pour que désormais nous l'aimions et la défendions comme une seconde patrie, mais aussi pour qu'ennemis et étrangers, en lisant ce nom, se souviennent que dans ces murs, avec le sang des vieux Bataves, se retrouve leur héroïque et intrépide courage. Encore un instant, et ce nom sera exposé en dehors de nos murailles aux yeux des Javanais et des marins de toutes les nations. Qu'il atteste ainsi notre inébranlable résolution de ne jamais abandonner notre nouvelle patrie. Puisse Dieu, dans sa bonté, continuer de nous accorder sa protection ! puisse le pavillon hollandais flotter toujours sur ces murs ! puisse Batavia, que nous fondons aujourd'hui, devenir un jour une source de richesse,

de gloire et de puissance pour notre chère Néerlande ! Hourra ! Batavia ! Batavia ! »

On ne répondit pas immédiatement à l'appel de l'orateur; quelques instants après qu'il eut cessé de parler, les auditeurs étaient encore tous sous l'influence dominatrice de sa parole.

Mais ce silence ne dura pas longtemps; bientôt une triomphale clameur éclata dans les airs et le mot Batavia ! Batavia ! fut jeté à pleine voix aux Javanais surpris; enfin l'écriteau fixé par des cordes à un poteau fut lancé en dehors des murs, et brilla comme un défi aux yeux de l'ennemi.

Alors les tambours donnèrent le signal de la distribution du vin : soldats, serviteurs, femmes et enfants, coururent avec des cris de joie en bas des remparts vers le grand magasin devant lequel se trouvaient dressées les tables.

Van Ray et Dircksz étaient venus serrer la main de Walter et le féliciter sur son allocution. Van Ray, l'homme de guerre chevaleresque et plein de sensibilité, lui avait surtout exprimé son admiration en termes chaleureux et lui avait voué une éternelle amitié.

Adélaïde avait les yeux remplis de larmes; à chaque éloge adressé au jeune lieutenant, le bonheur et l'orgueil étincelaient dans le regard de la jeune fille; elle était si fière de son bien-aimé qu'en ce moment, sans le savoir, elle laissait chacun lire dans son cœur.

Lorsque les capitaines se furent éloignés pour aller assister et veiller à la distribution des provisions, Adé-

laïde prit la main du jeune homme, et, toute tremblante encore d'émotion, elle lui dit :

« Ah! cher Walter, que vous avez bien parlé! Il y a dans l'accent de votre voix je ne sais quoi de magique qui fait battre le cœur et le remplit de confiance et de courage. Oh! je remercie Dieu qui vous a doué d'une âme si noble et si élevée! »

La mère d'Adélaïde exprima à son tour combien le chaleureux discours de Walter l'avait émue. Pendant que Walter murmurait quelques paroles modestes, et, le cœur palpitant, recueillait les doux éloges que lui donnait sa bien-aimée, il sentit derrière lui quelqu'un baiser silencieusement sa main et y laisser tomber deux larmes brûlantes. C'était le nègre qui, plus que tous les autres, avait été touché par le langage de Walter, et qui, agenouillé derrière lui, pleurait comme un enfant.

Le lieutenant, très-sensible à l'affection extraordinaire que lui portait l'esclave, le releva en disant :

« Console-toi, Congo. Si le Seigneur continue de nous protéger, le jour de la délivrance viendra aussi pour toi. Ton cœur est assez noble pour battre dans une poitrine libre. Aie confiance; un jour, je l'espère, je pourrai te dégager de la servitude et te donner pour patrie cette Hollande que tu aimes tant. »

Le nègre bondit en jetant un cri étrange; des larmes plus abondantes jaillirent de ses yeux; il courut à Rosalie, la saisit par le bras comme hors de lui et s'écria :

« As-tu entendu? Congo deviendra un Hollandais! Congo sera un homme libre!

— Allons, allons! grommela Rosalie, lâche-moi donc; tu es fou à lier. Toi, Hollandais? Tu crois sans doute que tu pourras te débarrasser de ta peau noire? Prends ce parasol et laisse là tes sottes rêveries. »

En ce moment le capitaine Van den Broeck rejoignit sa famille. Après avoir adressé au lieutenant quelques mots de félicitation, il prit le bras de sa femme et fit quelques pas sur le rempart, sans doute pour lui montrer au loin le camp ennemi et lui donner des explications sur sa position.

Pendant ce temps, Adélaïde et Walter, se tenant par le bras, s'entretenaient à voix basse de sujets pleins de charme et d'intérêt pour eux. Ils parlaient de projets d'avenir, de la douce et heureuse vie qu'ils pourraient encore passer sur la terre. Les mots Hollande, Amsterdam, l'Ye, tombaient à maintes reprises de leurs lèvres avec une expression d'amour et de joyeuse espérance. Le soleil de l'Inde était bien splendide, la nature y était bien d'une fécondité et d'une richesse merveilleuses; mais rien ne pouvait étouffer dans leur cœur une ardente aspiration vers le sol bien-aimé de la patrie. Ils habiteraient en Hollande; là leurs enfants, avec l'air pur des belles et luxuriantes campagnes néerlandaises, respireraient l'activité, la loyauté, le courage qui caractérise les habitants de ce pays heureux; là ils ne dégénéreraient jamais; là ils resteraient dignes de leurs ancêtres...

Cet entretien, le premier de ce genre que les jeunes gens eussent osé engager, émut leur âme d'un sentiment indicible de joie, et sans doute ils eussent oublié la fête

et le monde entier si le cri de Batavia, retentissant sur la place de la factorerie, et le son éclatant des trompettes n'étaient venus leur rappeler ce qui se passait à quelques pas d'eux.

Le capitaine quitta le rempart et fit signe à Adélaïde de le suivre avec le lieutenant, pour aller assister aux réjouissances de la garnison.

La place offrait l'aspect d'une kermesse de village en Hollande. On n'y entendait que cris de joie et gaies chansons; des troupes entières de soldats, et derrière eux leurs femmes se donnant le bras et la cruche à la main, allaient et venaient en chantant et en répétant par intervalles le nom de la patrie indienne : Batavia! Batavia! Ce cri dominait les confuses rumeurs de la fête. A l'une des extrémités de la place, deux trompettes se trouvaient sous un cocotier; ils jouaient des airs joyeux et entraînants, pendant qu'un grand nombre de femmes, d'enfants et de soldats dansaient en rond autour de l'arbre sur le rhythme de la mélodie.

Au centre de la place, quelques soldats étaient occupés à représenter une comédie. Sur une couple de tables on voyait cinq ou six gaillards vêtus de costumes bizarres; l'un d'eux représentait un Anglais ou un Portugais, un autre s'était peint la poitrine en jaune, s'était jeté un drap bariolé sur l'épaule et passé un cric de carton à la ceinture; ainsi affublé, il ne ressemblait pas mal à un *orang-kay* javanais. Il était difficile de saisir ce que disaient ces acteurs improvisés; mais, à leurs mouvements et à leurs gestes, on comprenait assez que la scène qu'ils

jouaient était une bouffonnerie sur leur propre situation et sur le désappointement de leurs ennemis. Après une foule de plaisanteries, suivies d'une vive altercation, et même d'une lutte à coups de poing, on mit un long nez au Portugais ou à l'Anglais, on arracha au Javanais ses vêtements, et tous deux furent jetés à bas de la table et honteusement chassés au milieu des applaudissements et des huées des spectateurs.

Bien que cette grossière bouffonnerie parût amuser beaucoup les femmes, les enfants et les soldats, Adélaïde n'y prit pas grand plaisir. Elle en trouva davantage à voir le spectacle qu'on préparait à dix pas de là.

Là aussi on avait dressé deux larges tables. Sur cette sorte de théâtre étaient assis quatre hommes, munis de pipes colossales, et qui, au grand plaisir des spectateurs, lançaient en l'air, par la bouche et par le nez, des nuages de fumée, ou plutôt *buvaient du tabac*, comme on disait alors.

L'habitude de fumer du tabac commençait à cette époque à se répandre, surtout parmi les matelots et les soldats. Les Espagnols et les Portugais avaient transporté cette plante de l'Amérique dans l'Inde, et avaient fait prendre aux peuples de ce dernier pays le goût du tabac. Depuis que le commerce hollandais s'était étendu dans ces contrées, beaucoup de marins y avaient aussi contracté l'habitude de fumer. Cependant, dans la mère-patrie. on blâmait encore l'usage du tabac. Les femmes hollandaises, surtout, montraient pour cette coutume une invincible aversion.

Dès que la famille du capitaine fut près des *buveurs de tabac*, l'un d'eux se leva, et, tout en aspirant plus énergiquement encore la fumée de sa pipe gigantesque, il chanta la chanson suivante, avec force gestes et grimaces :

« Est-il arrivé des Indes quelqu'un qui en sache quelque chose? N'y a-t-il rien appris sur le tabac? Répondez-moi! Est-il vraiment bon pour le sang de l'homme? Dites-le-moi, mon ami.

« Toutes les femmes en veulent horriblement au tabac, et elles estiment très-peu ses vertus. Elles le condamnent : elles disent que sa fumée dessèche l'homme : y a-t-il du vrai en cela?

« Boire du tabac, c'est une excellente médecine, rassurez-vous! La cendre en est bonne pour le mal de dents, essayez-le; et, quant à la fumée, bien qu'elle ne soit qu'une vapeur, elle a un goût plus agréable encore que celui de l'ail.

« Faites toutes choses avec mesure; plutôt que trop fumer, mieux vaut ne fumer pas, nous savons bien cela; mais vous pouvez ici, si le cœur vous en dit, fumer trois ou quatre pipes arrosées de vin ou de bière [1]. »

Le chanteur se rassit gravement et continua de fumer, tandis que ses auditeurs le saluaient par des battements de main et des éclats de rire... mais tout à coup une ondulation soudaine se fit dans la foule qui se pressait sur la place. Tout le monde se précipita vers la porte sans

[1] Fragment d'une chanson du seizième siècle, qui se trouve en entier dans le *Recueil d'anciennes Chansons flamandes,* publié par Willems, nº 40.

savoir ce qui pouvait, sur ce point, éveiller la curiosité générale.

Une imposante et nombreuse ambassade du pangerang apparaissait en ce moment dans les murs de la factorerie. Le dommagon de Jacatra, avec le *sjahbandar* ou trésorier du sultan, marchait à la tête d'une dizaine des principaux orang-kays. Venaient ensuite au moins une vingtaine de serviteurs, portant des corbeilles et des caisses recouvertes d'un voile de soie jaune. Les Javanais, ordinairement si graves et si réservés, montraient une physionomie pleine d'affabilité et adressaient un bienveillant sourire aux Hollandais, qui s'avançaient avec étonnement à leur rencontre. Cela fit penser à chacun que ces députés apportaient des nouvelles favorables; et cette présomption se fortifia davantage par la réflexion que les caisses et les corbeilles dont les serviteurs étaient chargés ne pouvaient contenir que des présents envoyés par le pangerang de Jacatra au commandant hollandais.

Dès le premier avis de l'arrivée des orang-kays javanais, Van den Broeck s'était empressé de convoquer les membres du conseil de guerre, et déjà ceux-ci se trouvaient devant la demeure du capitaine, prêts à recevoir l'ambassade.

Après les cérémonies habituelles, les députés et leur suite furent introduits dans la maison.

Les Hollandais, ne doutant pas qu'une affaire importante ne fût en jeu, oublièrent leur fête pour venir se grouper devant l'habitation de Van den Broeck, dans

l'espoir d'apprendre, après le départ des Javanais, ce dont il avait été question et ce qui s'était passé.

L'ambassade demeura assez longtemps avec les membres du conseil de guerre, et, quand les orang-kays reparurent sur la place, on remarqua qu'ils avaient laissé leurs caisses et leurs corbeilles chez le capitaine.

Comme le conseil de guerre suivait les orangs-kays pour les accompagner jusqu'aux portes de la forteresse, Van den Broeck appela un tambour et lui donna l'ordre de battre le rappel; mais en même temps il dit à un sergent que la garnison eût à se réunir sans armes, pour recevoir communication d'une bonne nouvelle.

Les soldats étaient déjà en rang et les autres habitants de la fortesse s'étaient rassemblés en avant de la ligne de bataille pour entendre aussi ce que le commandant allait annoncer, lorsque les membres du conseil du guerre revinrent des murs et se rendirent au milieu de la foule.

Le capitaine Van den Broeck déploya un papier et prit la parole en ces termes :

« Compagnons, vous savez qu'il y a quelques jours le pangerang de Jacatra nous a fait faire par ses ambassadeurs des propositions de paix. Le conseil de guerre a cru devoir rejeter ces propositions : on nous demandait en effet d'abattre les murs de cette forteresse, et de violer ainsi le serment que nous avons fait à la face du Seigneur. Nous avons à notre tour envoyé au pangerang un projet de traité par lequel nous proposions de lui payer une certaine indemnité pécuniaire, s'il consentait à nous laisser en paisible possession de notre forteresse jusqu'au

retour du gouverneur général. Le pangerang a accepté ce traité, sous la condition que nous augmenterions dans une certaine mesure le chiffre de l'indemnité; et nous, en considération de l'immense intérêt que nous devons attacher pour notre patrie à la conservation de la forteresse, nous n'avons pas refusé l'augmentation demandée. Le traité est inscrit sur ce papier; le pangerang de Jacatra y a apposé son nom. Ses orang-kays, en témoignage de la loyauté de leur prince, ont offert au conseil de guerre les présents d'usage. Bien que nous devions toujours nous tenir sur nos gardes, vos chefs pensent néanmoins que nous avons toute raison de nous fier à la convention acceptée par le pangerang. Je saisis cette occasion pour vous remercier solennellement en notre nom de votre zèle, de votre bonne volonté, du brillant courage que vous avez déployé... et pour vous donner, en ce beau jour, plus de motifs encore de bénir Dieu et de vous réjouir cordialement de ses bienfaits. Je vous annonce, au nom du conseil de guerre, la fin des hostilités entre nous et les Javanais. Allez! continuez votre joyeuse fête : la paix est conclue!

— Hourra! la paix est faite! Batavia! Batavia! » Ces cris retentirent au sein de la foule, qui se dispersa dans toute la factorerie, chacun se félicitant du traité conclu comme d'une éclatante victoire.

Van den Broeck s'approcha de sa fille et prit en souriant la main de Walter :

« Vous seul, lieutenant, ne paraissez pas satisfait de cette paix inespérée, dit-il. Bien que vous cherchiez à le

dissimuler, je le vois bien dans vos yeux. Vous craignez de ne pouvoir remplir assez tôt les conditions de notre convention, n'est-ce pas? Consolez-vous et ne perdez pas courage, Walter; dès que le gouverneur arrivera à la naissante Batavia, je lui demanderai pour vous le brevet de capitaine en récompense de votre intrépidité et à titre de faveur particulière pour moi. N'en doutez pas, il déférera volontiers à ma demande. »

Walter voulut remercier le capitaine de la bienveillante promesse qu'il venait de lui faire ; mais Adélaïde, transportée par la douce certitude que venaient de lui donner les paroles de son père, s'écria :

« Voyez ! voyez ! on commence une danse joyeuse autour des trompettes ! Venez, venez ! ma mère nous appelle !... »

Elle entraîna le jeune homme, et, toute radieuse, se perdit avec lui dans la foule.

VII

Dès le lendemain, les Javanais se pressaient en foule sous les murs de la factorerie, et adressaient la parole, avec mille démonstrations d'amitié, aux sentinelles placées sur le parapet. Beaucoup d'orangs-kays, suivis de serviteurs chargés de présents et de rafraîchissements, se présentèrent à la porte et furent introduits dans la

forteresse ; mais le nombre de ces serviteurs devint en peu de temps si considérable que le conseil de guerre trouva prudent de ne jamais laisser plus de trente Javanais à la fois pénétrer dans la factorerie. Cette marque de défiance parut surprendre et blesser étrangement les Javanais. Ils furent encore plus blessés de voir que pas un seul Hollandais ne quittait la forteresse pour venir fraterniser avec eux dans la plaine ou à Jacatra.

Le pangerang fit témoigner son mécontentement par un ambassadeur, en termes qui laissaient entendre que, si l'on continuait de lui montrer la même défiance, il romprait la paix et poursuivrait la guerre avec une nouvelle énergie. L'ambassadeur ajouta que les orangs-kays et les soldats du pangerang, voyant les Hollandais rester sur le pied de guerre, absolument comme si un traité n'était pas conclu, ne voulaient pas non plus déposer les armes et refusaient de retourner dans leur *dhesos* (villages).

Le conseil de guerre répondit à ces plaintes dans les termes les plus dignes et en même temps les plus conciliants. Il déclara qu'il était prêt à donner au pangerang et à son peuple telle preuve de confiance qu'ils pourraient désirer, pourvu qu'elle ne fût point contraire aux lois militaires des Hollandais, qui leur ordonnaient, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, de garder leur forteresse de toute surprise.

Le pangerang se déclara satisfait de cette réponse, et fit en même temps inviter le commandant hollandais à accompagner, le surlendemain, les gens qui devaient lui

apporter les huit mille réaux promis. A cette occasion le prince javanais donnerait au chef hollandais une brillante fête et lui témoignerait assez d'amitié et de bienveillance pour convaincre ses hommes qu'il n'y avait plus d'hostilités à craindre. Il insistait pour que le commandant lui-même vînt le visiter, parce qu'il ne convenait pas, comme sultan et souverain, qu'il donnât de telles marques de sympathie à une personne d'un rang inférieur.

Après mûre délibération, le conseil de guerre reconnut qu'il serait dangereux de refuser la bienveillante invitation du pangerang, et il fut décidé que le capitaine Van den Broeck se rendrait auprès de lui au jour indiqué.

Bien que l'astuce connue des Javanais forçât encore les Hollandais à se tenir sur leurs gardes, ils croyaient néanmoins, cette fois, à une paix loyalement conclue; aussi fut-ce sans inquiétude sérieuse que Van den Broeck accepta la mission qui lui était confiée. Sa femme le vit avec une secrète anxiété faire les préparatifs de sa visite aux Javanais; mais, comme le devoir de son mari était de se conformer à la décision du conseil de guerre, elle se soumit avec résignation et dissimula les craintes qui l'agitaient.

A l'heure fixée, entre la factorerie et le camp javanais se trouvaient une vingtaine d'orang-kays et de fonctionnaires supérieurs du pangerang, le sjahbandar en tête, qui attendaient le commandant hollandais pour lui servir d'escorte de la part du prince.

Van den Broeck parut bientôt à la porte de la factorerie, et, après avoir serré une dernière fois la main de ses compagnons, il s'avança vers la garde d'honneur javanaise. Outre son esclave noir qui portait un grand parasol, le capitaine n'était accompagné que d'un négociant et de cinq soldats. Ces derniers n'avaient d'autre arme que leur épée; deux d'entre eux portaient un coffre qui contenait les huit mille réaux; les trois autres étaient chargés de quelques pièces d'étoffes précieuses et d'une couple de *klewangs* ou sabres javanais, dont la poignée était artistement incrustée d'ornements d'argent. Ces objets devaient être offerts en cadeau au pangerang, au nom de la Compagnie néerlandaise, outre l'indemnité promise.

Les orang-kays reçurent le capitaine avec mille démonstrations de respect et d'amitié, et, lorsqu'il se trouva à côté du sjahbandar, tous les autres s'éloignèrent un peu par respect; de la sorte, les chefs des deux ambassades se trouvèrent seuls en avant du reste de la troupe. Pendant ce temps, les orangs-kays s'entretenaient avec le négociant hollandais, et, tout en conversant amicalement, le cortége se dirigea lentement vers le camp où le pangerang voulait recevoir le commandant, en présence de son peuple.

A quelque distance du premier retranchement se trouvait une grande foule d'*orang-ketjil* (gens du peuple). C'étaient des femmes, des enfants, de pauvres gens, accourus par curiosité pour voir les ambassadeurs hollandais. Quand les orangs-kays s'approchèrent, les orangs-

ketjil ouvrirent respectueusement leurs rangs, et, s'écartant du chemin des deux côtés, livrèrent à l'ambassade un large passage.

Dans cette foule de Javanais il était difficile de distinguer les hommes des femmes; tous portaient un vêtement de coton parsemé de fleurs noires sur un fond blanc ou brun-clair; ils s'étaient rattaché les cheveux en touffe sur le sommet de la tête, et, en l'honneur de la solennité du jour, ils avaient le corps frotté d'huile. Parmi la multitude on pouvait reconnaître des Chinois, des Malais, des nègres, des habitants des Célèbes, des Moluques, de l'île de Timor, et des gens de mainte autre nation.

Le capitaine Van den Broeck fit une remarque sur cette diversité d'éléments de la population de Java et questionna à ce sujet le sjahbandar, qui marchait à sa droite. Le trésorier du pangerang, qui, outre les dialectes anciens et modernes de Java, parlait bien le portugais et avait été en relations fréquentes avec les Européens, pouvait être considéré parmi ses compatriotes comme un savant et comme un homme distingué. Aussi s'empressa-t-il de donner au commandant hollandais les éclaircissements qu'il désirait. Tout en avançant lentement à travers le peuple, il dit en élégant malais : « Commandant, les Javanais, qui, comme moi, connaissent nos anciens écrits et nos *wayongs* ou vieux poëmes dramatiques, croient avoir des raisons de penser que nous avons la même origine que les brahmines du grand Hindostan. Autrefois on ne professait dans toute l'île de Java qu'une seule religion, la doctrine de Bouddha, qui offrait à notre

adoration une triple divinité : *Brahma* le créateur ; *Vishnou*, le conservateur, et *Siva*, le destructeur. Le *kawi*, antique idiome javanais, dans lequel sont composés nos poëmes, renferme aussi des preuves irréfragables que nous appartenons à la même race que les peuples de l'Hindostan. Dans l'intérieur de Java il y a encore beaucoup de *dhesos* ou villages, et même des peuplades entières, qui suivent la religion de Bouddha, et dans l'île de Bali, que vous nommez petite Java, cette religion est encore celle de toute la population. A l'époque dont je parle, commandant, les Javanais étaient un peuple puissant et civilisé. Je citerai, pour preuve de ce que j'avance, les monuments et les temples magnifiques qu'on rencontre dans l'intérieur des terres, et qui, bien qu'ils soient en ruines, parlent encore de notre ancienne grandeur [1]. Ce qui le prouve encore, ce sont nos anciens poëmes, que j'ai maintes fois entendu louer avec admiration par des prêtres portugais qui n'avaient pas craint de se donner la peine d'apprendre le *kawi* [2]. Selon nos traditions, il y a environ trois siècles que les Arabes firent la conquête de Java et nous communiquèrent la doctrine du prophète Mahomet. Depuis cette époque, nous avons eu à subir de nombreuses guerres intestines; différents peuples, atti-

On rencontre encore aujourd'hui à Java un grand nombre de ces gigantesques monuments. Un des principaux de ces débris se trouve à Brambanan ; il est situé au centre de l'île, et est connu sous le nom de *Chandy Fewu* ou les *Mille Temples*.

[2] Les Javanais possèdent encore un grand nombre d'anciens poëmes. Un des principaux est le *Brata Yudha* ou la Guerre sainte. Il contient dix-sept cent dix-neuf *pada* ou strophes.

rés par la richesse de cette contrée, sont venus se mêler à nous. Sous le poids du malheur et de l'influence étrangère, le Javanais a pour ainsi dire perdu la conscience de lui-même... »

Ici le sjahbandar contint sa voix et dit d'un ton plus bas :

« Je sais ce qui pourrait délivrer mon pays, et je me suis efforcé bien souvent de faire partager mes idées aux autres ; mais ni le sultan, ni les orang-kays, ni le peuple, ne comprennent ce que je veux dire. Un sol trop fécond et trop riche est un malheur pour le peuple qui l'habite, commandant. Une vie facile énerve l'homme ; c'est le besoin, ce sont les désirs qui le rendent fort et grand. Vous autres, Hollandais, vous venez à nous d'un autre monde ; ainsi font aussi les Portugais, les Espagnols et les Anglais. Une ambition inquiète, une activité infatigable vous soutiennent. Avec le temps vous soumettrez les Javanais à votre domination, car ils ne se sentent pas la force de lutter contre les étrangers. Si on leur laisse leurs *adats* ou leurs lois traditionnelles, et si on leur permet de vénérer les tombes de leurs pères, ils se courberont docilement sous un pouvoir auquel ils ne croient pas pouvoir résister. »

Déjà ils avaient pénétré dans l'enceinte du camp et marchaient entre une double haie de Javanais armés de *tombaks* ou piques.

« Mais, seigneur sjahbandar, dit le capitaine, il me semble que vos hommes ne manquent ni de courage ni d'attachement pour leur pays. Je n'en veux pour preuve que leur présence ici.

Le sjahbandar reprit d'une voix contenue et triste :

« L'amour de la patrie ! Les Javanais, mes compatriotes, seraient en effet encore capables d'éprouver ce sentiment, mais nos souverains et nos chefs ne connaissent que la mollesse, le luxe et la cupidité. Savez-vous pourquoi les Hollandais, malgré leur petit nombre, ont pu résister pendant si longtemps à quelques milliers de Javanais? A cause de leur bravoure, croyez-vous? Non, non, ce n'est pas le vrai motif. Notre pangerang, le pangerang de Bantam, les Anglais et les Portugais n'ont cessé de se quereller au sujet du partage des richesses renfermées dans votre factorerie. L'amour de la patrie ! S'il y en avait une seule étincelle dans nos cœurs, demain il ne se trouverait plus un seul étranger sur le sol de Java ! La paix est faite maintenant. Fasse Bouddha que cette paix soit sincère, car à quoi peut nous servir la guerre, sinon à élever les Portugais et les Anglais au détriment des Hollandais et à hâter notre ruine?

— Craignez-vous donc, seigneur sjahbandar, que la paix ne soit pas loyalement acceptée par votre sultan? demanda Van den Broeck avec inquiétude.

— Je n'ai pas de raisons particulières de le croire, répondit le sjahbandar.

— Cependant vous êtes l'un des principaux ministres du sultan, et, s'il y avait lieu de craindre, vous le sauriez.

— Non, non, commandant, on ne m'aime pas là-bas, au *dhalm* [1] (et il désignait du doigt la demeure du sou-

[1] Palais du sultan.

verain qui s'élevait au-dessus de tous les édifices de la ville); ce pangerang ne prête l'oreille qu'à deux hommes : au dommagon et au grand-*panghoulou*, c'est-à-dire au chef suprême de nos prêtres. Ces deux personnages me détestent parce qu'ils me regardent comme un homme qui veut introduire des nouveautés... Nous approchons, commandant, de l'endroit où mon sultan vous recevra. Suivez-moi; je vous dirai ce que vous avez à faire. »

Ils entrèrent dans une vaste place fermée de toutes parts par des rangs épais de Javanais en armes. D'un côté de cet emplacement quadrangulaire, le sol avait été légèrement exhaussé pour servir de siége au pangerang, qui était encore absent. Sur cette élévation étaient étendues des étoffes aux mille couleurs et des nattes artistement tressées. De chaque côté, à une certaine distance, se tenaient plusieurs orang-kays, le cric nu au poing. Le dommagon paraissait le chef de cette garde. Non loin de là on voyait aussi une dizaine de panghoulous ou prêtres mahométans, vêtus de blanc et la tête couverte d'un turban.

Vis-à-vis du siége du souverain, de l'autre côté de la place, se trouvaient ses joueurs de *gamelang*, ses musiciens. Ils étaient très-nombreux et avaient des instruments de forme et de nature différentes : des *gongs* ou grands plateaux de métal, et des bassins sur lesquels on frappait avec un bâton; des *kempouls*, composés d'une grande quantité de petits *gongs* suspendus à un châssis; des *jarobonangs*, instruments formés de lames de cuivre

et de bambou ; des *rebaps*, sorte de violons à deux cordes, et des *tifas*, espèce de tambours. Tant que le pangerang n'était pas présent, ces instruments étaient si légèrement effleurés par les musiciens qu'on n'entendait que de légers cliquetis et des bruits sourds à peine perceptibles ; mais lors de l'apparition du souverain ils allaient faire un vacarme étourdissant.

Le sjahbandar conduisit le commandant hollandais à cinq ou six pas du siége du pangerang, et lui indiqua quelques nattes précieuses qui étaient étendues sur le sol. Elles étaient destinées à lui et à sa suite.

Van den Broeck s'assit à côté du sjahbandar ; le négociant et les principaux orang-kays qui avaient accompagné l'ambassade prirent place un peu en arrière ; les soldats qui portaient le coffre et les présents restèrent debout. Congo tenait toujours le parasol au-dessus de la tête de son maître.

Le capitaine contempla pendant quelques instants la nombreuse armée qui l'entourait de toutes parts, et s'étonna qu'avec de telles forces les Javanais n'eussent pas tenté d'assaut plus sérieux contre la factorerie. Il reconnut intérieurement que le sjahbandar avait eu raison de dire qu'il n'y aurait plus un étranger à Java le lendemain si les chefs javanais étaient animés par un véritable amour de la patrie.

Plongé dans ses pensées et tout en promenant son regard sur les rangs des guerriers javanais, Van den Broeck aperçut, à l'extrémité de la place, quelques marchands anglais et portugais qui le regardaient de loin et sem-

blaient sourire d'un air railleur. Il crut surprendre une expression de mauvais augure sur la physionomie de ces hommes, jaloux de la prospérité commerciale de la Hollande, et tomba dans une inquiète préoccupation; mais le sjahbandar, qui croyait qu'il regardait les guerriers, lui dit :

« Le corps nombreux qui est là devant vous, commandant, forme l'armée de mon souverain ; ce sont les guerriers de Jacatra. Ces orang-kays, qui portent des klewangs étincelants, sont les *Panatous* ou chefs des grands villages, et les quelques autres dont le tombak est incrusté d'argent sont les *Adhipatis*, qui commandent chacun plusieurs villages. Derrière vous et sur les deux plus grands côtés de la place se trouve l'armée auxiliaire que nous a envoyée le pangerang de Bantam. Il est heureux pour vous que la paix soit conclue; car, dans peu de jours, deux mille guerriers de Bantam doivent encore rejoindre notre camp, sous le commandement du dommagon, frère du sultan de Bantam. Si la paix n'avait pas été signée à son arrivée, on n'eût sans doute plus osé en parler : le souverain de Bantam est d'humeur très-belliqueuse. Si je suis bien renseigné, le commandant des troupes de Bantam a envoyé un messager à son sultan pour lui demander s'il peut souscrire au traité. Le prince de Bantam y consentira sans doute; mais il est probable qu'il réclamera une partie de la somme que vous apportez. »

Van den Broeck prêtait à peine l'oreille à l'explication du sjahbandar. Il voyait les prêtres mahométans, qui se

trouvaient non loin du trône du pangerang, fixer les yeux sur lui avec une expression de haine ardente et de froide ironie, sans trahir pourtant leurs sentiments à son égard par aucune autre manifestation.

Le capitaine se sentit profondément blessé dans sa dignité, et, tout en manifestant son mécontement par quelques paroles de colère, il voulut se lever; mais le sjahbandar le retint et lui dit :

« Soyez calme, commandant; si vous tenez à votre vie, n'adressez pas un mot aux panghoulous! »

Par prudence le capitaine dévora son dépit et resta assis, non sans murmurer un peu.

« Voyez-vous ce panghoulou revêtu d'une longue robe blanche? C'est le grand-prêtre. Cet homme est un irréconciliable ennemi des Hollandais; il soutient, autant qu'il est en son pouvoir, les Anglais et les Portugais. Savez-vous pourquoi? C'est pour d'étranges motifs. Depuis les anciens temps il existe, parmi les peuples de la Sonde, une prophétie qui dit que ces contrées seront conquises un jour par des hommes à la peau blanche, aux cheveux roux, au long nez, et portant des vêtements sur tout le corps, même sur les mains et sur les pieds. On a d'abord cru que les Portugais étaient les étrangers annoncés; à Bantam on croit aujourd'hui que ce sont les Anglais; mais ici, à Jacatra, le panghoulou a donné à tous la conviction que la prophétie ne désigne pas d'autres conquérants que les Hollandais. Le panghoulou est même tellement pénétré de cette idée que vous n'eussiez certainement pas obtenu la paix s'il eût été seul à se

prononcer... J'entends, aux rumeurs de la foule, que le pangerang approche. Restez en place, commandant, et ne vous levez pas avant que le sultan ne vous y convie... »

Soudain tous les gongs, les kempouls, les jaron-bonangs, les rebaps et les tifas éclatèrent en un formidable vacarme, et remplirent l'air des sons tremblants et nerveux des plateaux de cuivre et des roulements fiévreux des tambours. Ce fut un ronflement, un cliquetis, un tintamarre tel que les Hollandais se fussent bouché les oreilles pour échapper à cette agaçante harmonie des *gamelangs*, si de graves motifs ne les eussent contraints à la réserve et à la résignation.

Le pangerang parut à l'extrémité de la place. Toutes les têtes s'inclinèrent, tous les yeux se baissèrent vers la terre, car c'eût été une grave inconvenance que de fixer le regard sur le visage du prince.

Quelques orang-kays de distinction marchaient, le klewang levé, aux côtés de leur prince. Derrière eux suivaient une vingtaine de serviteurs qui portaient chacun quelque riche objet destiné à l'usage du pangerang ; l'un tenait la boîte à bétel, l'autre une gourde pleine de l'huile odoriférante du kalappus, un troisième du tabac, un quatrième une mèche allumée, un cinquième les *tsjéripous* ou pantoufles du souverain ; un grand nombre d'autres marchaient à la suite, chargés des images en or de divers animaux. Six jeunes *radhens* ou nobles portaient un banc en argent et un coussin de velours.

Après ces serviteurs s'avançaient trente ou quarante jeunes filles javanaises, toutes vêtues avec une grande ri-

chesse et portant un *badjo*, sorte d'élégante veste de drap d'argent, et une courte jupe de satin ou d'étoffe de coton aux couleurs éclatantes. Leur tête était ornée de plaques d'or et de fleurs, et leur chevelure, leur cou et leurs bras étaient tellement enduits d'une huile odoriférante qu'elles étaient comme enveloppées d'un nuage parfumé. C'étaient les *bedojos* ou danseuses du prince.

Le pangerang traversa lentement la place, gravit le tertre préparé pour lui et s'assit sur le *dampar* ou banc d'argent. Ses serviteurs se placèrent aux côtés de leur maître sur des nattes étendues par terre; les danseuses se retirèrent en arrière et allèrent se ranger devant les joueurs de gamelang.

Sur un signe presque imperceptible du sultan, les musiciens cessèrent leur étourdissant vacarme, et sur la place se fit un profond silence, d'autant plus saisissant qu'il succédait à un bruit formidable.

Le prince javanais, Wydurk-Rama, était un homme d'un âge moyen. Son visage paraissait d'un jaune plus pâle que celui de ses orang-kays; il tenait les yeux à demi fermés, et son regard avait une expression à la fois indécise et rusée qui trahissait l'astuce et peut-être aussi l'étroitesse de l'esprit. Quand il entr'ouvrait la bouche on pouvait voir ses dents, rendues noires comme l'ébène par l'usage du bétel, particularité que l'on remarquait aussi chez la plupart des orang-kays et même plus ou moins chez tous les Javanais. Le sultan portait sur la tête un turban rouge, autour duquel s'enroulait un collier de pierreries. Un *dodot kobar* ou robe traînante de soie

jaune, retombait en longs plis derrière lui; une précieuse écharpe, brodée d'or et d'argent, ceignait plusieurs fois sa taille. La poignée du cric qu'il portait au côté droit resplendissait de diamants, et le fourreau, sculpté en bois odoriférant et durci au feu, portait des incrustations des métaux les plus précieux. Tous les doigts de ses mains étaient chargés de bagues. Il avait les pieds nus; une partie de sa poitrine était découverte, et l'on pouvait voir qu'il avait, lui aussi, le corps frotté d'huile de kalappus. Mais à cette huile il avait mêlé, comme la plupart des orang-kays, une sorte de pâte faite de bois de santal réduit en poudre et d'autres matières colorantes.

Après un assez long silence, durant lequel tous les spectateurs étaient restés immobiles, le sultan traîna le regard du côté où était assis le commandant hollandais. A cette vue le sjahdanbar s'avança à quelques pas de son souverain et se tint debout, la tête baissée. Il n'osa s'approcher du pangerang que lorsqu'il en eut reçu l'ordre, et lui dit alors, en s'inclinant presque jusqu'à terre, que le commandant hollandais était venu offrir lui-même au sultan la somme promise et quelques présents.

Lorsque le sultan, après quelques questions relatives aux huit mille réaux, lui donna l'ordre d'amener le commandant hollandais en sa présence, le sjahbandar s'inclina plus profondément encore et s'éloigna en disant : *Cahoela sampejan*, formule de respect qui équivaut à : Votre esclave est à vos pieds. Nul ne pouvait prendre congé du sultan sans prononcer cette humble salutation.

Le sjahbandar fit avancer le commandant hollandais

et les hommes chargés des présents et les conduisit vers son souverain. En cet instant, les yeux de toute l'armée étaient fixés sur les Hollandais, pour voir l'accueil que le sultan allait leur faire ; car il y avait certaines formes connues de tous, par lesquelles on pouvait juger du degré de considération que le souverain accordait à ceux qu'il recevait.

Le prince donna au commandant hollandais le titre de *radhen-senapati*, qui signifie général en chef, et le pria de lui montrer les présents. On les déposa aux pieds du sultan. Il fit peu d'attention d'abord aux riches étoffes et aux klewangs japonais ; mais il demanda qu'on ouvrît le coffre pour lui faire voir l'argent. Après avoir fixé les yeux pendant un instant et avec une évidente satisfaction sur les pièces de monnaie, il fit refermer le coffre, puis il prit en main les étoffes et les klewangs. Sur un signe de lui, quelques serviteurs enlevèrent le coffre et les présents : le sjahbandar se mit à leur tête, et ils traversèrent la place pour aller porter l'argent et les étoffes au *dhalm* ou palais.

Le pangerang désigna à Van den Broeck une natte à côté de lui, et, lorsque le capitaine se fut assis pour lui complaire, le prince dit en malais :

« Radhen-senapati, je vous remercie pour ces présents. Mon sjahbandar va compter l'argent et vous remettra une quittance tout à l'heure. Ainsi, nous avons la paix ? J'espère que les Orang-Wollanda se montreront reconnaissants de ma bonté. »

Van den Broeck répondit d'un ton calme en prodiguant

les protestations d'amitié et les marques de respect; il s'efforça de faire comprendre au pangerang que les Hollandais n'avaient ni désiré, ni provoqué la guerre ; qu'ils étaient même prêts à faire des sacrifices véritables dans l'intérêt de la paix. Il se plaignit aussi de la conduite des Anglais et des Portugais ; mais, depuis quelque temps déjà, le pangerang ne l'écoutait plus. Il lui présenta, par habitude ou par distraction, sa boîte à bétel. Le capitaine s'excusa et dit qu'il ne prenait jamais de bétel. Le prince lui lança un regard de dédain qui, en toute autre circonstance, eût fait bouillir le sang dans les veines du courageux Hollandais. Sans prendre garde en apparence à l'expression de mécontentement qui se peignait sur la physionomie de son hôte, le sultan Wydurk-Rama tira de la boîte une feuille de bétel saupoudrée d'un peu de sable de coquilles, y plaça un petit morceau de noix d'arec avec un peu de camphre, plia le tout ensemble et le mit dans sa bouche.

Aussitôt un serviteur apporta un vase d'argent au sultan, dont les lèvres étaient déjà rouges comme du sang.

Sans adresser de nouveau la parole au capitaine, le prince mâcha son bétel pendant assez longtemps, en échangeant de temps en temps quelques paroles à voix basse avec le grand-panghoulou.

Van den Broeck ne se sentait pas à l'aise. Bien que le pangerang, en le faisant asseoir à côté de lui, en lui donnant le titre honorifique de radhen, et en lui offrant même sa boîte à bétel, parût vouloir montrer publiquement qu'une franche et cordiale amitié régnait entre les

deux peuples, il semblait au capitaine que toutes ces démonstrations étaient feintes, et qu'au fond, le prince javanais avait de tout autres sentiments que ceux qu'il manifestait. Mais, comme il se trouvait au milieu de plusieurs milliers d'ennemis, sans moyens de résistance ni espoir de secours, il dissimula son mécontentement et ses craintes. Il s'efforça même de se persuader qu'il se trompait, et que ses soupçons n'étaient pas justifiés par la conduite du sultan.

Le prince fit signe du doigt aux joueurs de gamelang. Ceux-ci se mirent à frapper de toutes leurs forces les gongs, les kempouls et les tifas, tandis que les jeunes filles se préparaient à la danse.

Une seule bedojo sortit d'abord des rangs des danseuses. Elle ne manquait pas de grâce et était assez jolie, mais son teint était d'un brun très-foncé, et ses dents si noires qu'elles brillaient, comme des perles de jais taillé, entre ses lèvres d'un rouge sombre. Elle s'inclina en dansant devant le sultan, se rejeta en arrière par un saut léger et se mit à danser avec une certaine élégance. Bientôt une seconde bedojo s'élança à côté de sa compagne. Elles dansèrent un pas de deux en s'éloignant et en se rapprochant tour à tour, et en exprimant, par une pantomime vive et passionnée, une action que les Hollandais ne comprenaient qu'imparfaitement.

Enfin les deux bedojos parurent se quereller et décrivirent des cercles rapides en se poursuivant, jusqu'à ce que l'une d'elles tendît les mains vers ses compagnes comme pour implorer leur assistance. Alors les quarante

jeunes filles se mêlèrent toutes à la danse, qui s'enchevêtra dans une telle confusion de gestes, de poses et de figures, que le regard en était ébloui. On s'apercevait cependant que cette danse était régie par certaines règles, car parfois les jeunes filles s'arrêtaient toutes à la fois avec un ensemble parfait, et se remettaient en mouvement avec un nouvel accord. Les Hollandais remarquèrent aussi alors que la musique, toute confuse qu'elle parût, obéissait néanmoins à un certain rhythme, rhythme sur lequel les danseuses réglaient leurs pas.

En d'autres circonstances, Van den Broeck eût pris grand plaisir à cette danse singulière ; c'était en effet un spectacle qui n'était pas sans charme que ces quarante *bedojos*, choisies parmi les plus jolies filles de Jacatra, et se mêlant dans de gracieuses et légères évolutions ; mais le capitaine était en proie à des préoccupations trop sombres pour accorder beaucoup d'attention aux jeunes danseuses. Le bruit des gongs et des kempouls était même pénible et irritant pour lui en un pareil moment ; aussi éprouvait-il intérieurement un vif désir que la fête se terminât bientôt, et ce ne fut que lorsque les joueurs de gamelang cessèrent enfin leur vacarme qu'un léger sourire vint rasséréner sa physionomie.

Un profond silence régna de nouveau pendant quelques instants. Le sultan prit une nouvelle dose de bétel, se leva, descendit du tertre sur la place, et s'achemina lentement sans regarder le capitaine. Tous les serviteurs et la garde d'honneur d'orang-kays le suivirent. Le dom magon s'approcha des Hollandais et leur fit signe de

prendre rang dans le cortége; ceux-ci obéirent à l'invitation, et le dommagon lui-même se plaça à côté du capitaine pour lui tenir compagnie.

Van den Broeck marcha longtemps sans faire la moindre observation, parce qu'il considérait le dommagon comme un ardent ennemi des Hollandais. On fit faire le tour de la place aux ambasseurs; on les conduisit avec intention devant le front de toutes les troupes qui s'y trouvaient réunies. Le pangerang voulait par là frapper leur esprit en leur montrant de près les formidables forces dont il pouvait disposer.

Arrivé à un certain endroit, où les rangs des guerriers javanais étaient très-épais, Van den Broeck tourna la tête par hasard, et vit un certain nombre d'orang-kays et de simples soldats étendre vers lui leurs crics et leurs klewangs d'un air de menace et avec un ricanement de vengeance. Blessé par cette insulte, il dit à son guide javanais :

« Seigneur dommagon, je ne sais ce que je dois penser de l'étrange réception qu'on nous fait ici. Pendant tout le temps que j'ai été assis auprès de votre sultan, les panghoulous m'ont regardé en face d'une façon qu'en Hollande on nommerait au moins inconvenante... »

Le dommagon posa le doigt sur ses lèvres et murmura avec une sorte d'effroi :

« Ne parlez pas des panghoulous, commandant. S'ils vous entendaient il pourrait vous en arriver malheur.

— M'en arriver malheur? répéta le capitaine d'une voix contenue, mais irritée. Mais je suis venu au milieu

des Javanais comme ambassadeur, seigneur dommagon; je représente ici le sultan de mon pays, et, d'après les lois de tous les peuples, vous devez me respecter en cette qualité. Je crois qu'en aucun cas il ne peut m'arriver malheur ici. Si quelqu'un d'entre vous osait oublier jusqu'à ce point ce qu'on doit à mon sultan, et surtout au puissant peuple au nom duquel je suis venu ici, cela suffirait pour susciter entre les Javanais et les Hollandais une guerre sanglante et qui se prolongerait, sans aucun doute, jusqu'à ce que la ville de Jacatra et tous ses habitants eussent disparu de la surface de la terre. »

Le dommagon sourit et fit un mouvement d'incrédulité.

« Vous haussez les épaules? dit Van den Broeck avec une colère comprimée. Notre gouverneur général peut revenir chaque jour avec une flotte nombreuse. Croyez-vous donc, seigneur dommagon, qu'à son retour, les Javanais puissent tenir contre nous? Ne soyez pas trop présomptueux.....

— Mais, commandant, dit le dommagon en l'interrompant, je ne comprends pas de quoi vous vous plaignez. Mon sultan ne vous a-t-il pas fait asseoir à côté de lui? ne vous a-t-il pas présenté sa boîte à bétel? n'a-t-il pas fait danser devant vous ses bedojos? Il ne pourrait faire plus d'honneur à l'empereur de Mataram. Maintenant vous l'accompagnez dans son palais; il vous y recevra, partagera un festin avec vous, et vous présentera à sa mère, Ratoe-Kentjono..... Que pouvez-vous désirer de plus? »

Van den Broeck ne sut que répondre a ces arguments, bien qu'ils ne le rassurassent que médiocrement.

« S'il en est ainsi, dit-il, il faut que beaucoup d'orang-kays et de guerriers n'aient pas pour leur sultan tout le respect qu'ils lui doivent.

— Oh! qu'osez-vous dire? murmura son guide.

— Si votre sultan m'a vraiment témoigné de l'amitié, comme je dois le croire, comment se fait-il que des orang-kays et même de simples guerriers aient osé me menacer de leurs crics?

— Vous vous êtes trompé sur leur intention, commandant, dit le dommagon en riant, ou, si les choses se sont effectivement passées comme vous le dites, ce sont probablement des hommes de Bantam qui ont agi ainsi. Ils sont mécontents que notre sultan fasse la paix avec les Hollandais. Je croyais que les Orang-Wollanda ne redoutaient rien! Tranquillisez-vous, il ne vous sera fait aucun mal. »

Ils étaient déjà entrés dans la ville de Jacatra et traversaient une longue rue, entre une double haie de guerriers. Les maisons, construites en bambous et en rotangs, étaient d'une coquetterie et d'une propreté charmantes; sur leur façade s'avançait un auvent qui garantissait à la fois du soleil et de la pluie, et toutes étaient ombragées par des arbres au feuillage luxuriant. Derrière les rangs des soldats et entre ces arbres plantés devant les maisons se pressait une foule compacte de femmes, d'enfants et de vieillards. Quand le sultan passait, tous courbaient la tête et tombaient à genoux; mais, sur le passage des

Hollandais, ils témoignaient, par de haineux murmures, le déplaisir qu'ils ressentaient de les voir, entourés de tant d'honneurs, se rendre au *dhalm*, à la suite du souverain.

Enfin le cortége approcha du palais du sultan, édifice vaste et élevé, qui ne se distinguait des autres habitations que par une plus grande étendue et une ornementation extérieure plus riche.

En arrivant à une sorte de parvis que le *waringa*[1], arbre sacré, ombrageait de sa cîme majestueuse, le dommagon prévint Van den Broeck que le négociant et l'esclave noir pouvaient seuls pénétrer avec lui dans l'intérieur du dhalm, et que les soldats seraient reçus ailleurs. Après cet avis, un orang-kay emmena ces derniers par une porte latérale, et Van den Broeck suivit silencieusement le dommagon, qui, à travers deux rangs d'orang-kays, le conduisit dans une place où il n'y avait pas d'hommes armés. Là, le dommagon annonça qu'il allait demander s'il pouvait introduire l'ambassade auprès du sultan, et, disparaissant au fond de la salle, derrière un rideau, il laissa les Hollandais seuls.

Le nègre leva les mains au ciel, et, comme si le long silence qu'il avait dû garder jusque-là l'eût suffoqué, il dit en soupirant profondément :

« Seigneur ! Seigneur ! délivrez mon bon maître du piége dans lequel il est tombé !

[1] *Ficus religiosa* (*ficus Indica*). Cet arbre se trouve devant tous les temples indiens, parce que l'on croit que c'est sous son ombre que Bouddha a instruit les hommes

— Que veux-tu dire, Congo? demanda Van den Broeck. Toi aussi, crains-tu une trahison? Sais-tu quelque chose?

— Je sais comment nous sommes venus ici, murmura le nègre, mais je ne sais pas comment nous en sortirons..... »

Le capitaine promena autour de lui un regard inquiet. Il remarqua que le passage par lequel ils étaient entrés dans la salle était gardé par de nombreux orang-kays, le klewang levé et le cric hors du fourreau. Il lui sembla que leurs yeux étincelaient de haine et qu'un féroce sourire contractait leurs lèvres.

Son compagnon, le négociant, remarquant la défiance qui se peignait sur son visage, dit :

« Mais, que craignez-vous, commandant? Serions-nous menacés d'un malheur? Le pangerang nous a cependant reçus avec beaucoup de bienveillance.

— Mourir sur le champ de bataille, ce n'est rien, murmura à part lui Ven den Broeck ; mais être tué comme un chien par ces lâches, tomber sous les coups de cent poignards ! Ah ! si j'en avais cru le fatal pressentiment que j'ai pu lire sur les traits de ma femme !... Ma pauvre Adélaïde, ma malheureuse enfant !..... Mais je vendrai chèrement ma vie : ils sauront ce que leur coûtera le sang du capitaine Van den Broeck ! »

A ces mots il porta la main à la poignée de son épée comme s'il voulait la tirer du fourreau ; mais le négociant le retint et chercha à lui faire comprendre que ses appréhensions étaient sans fondement. Ces peuples indiens

avaient de si singulières coutumes qu'un étranger ne pouvait sur ce point se fier à son propre jugement.

Un des principaux orang-kays souleva le rideau qui masquait la porte et dit en s'inclinant :

« Le sultan attend les Orang-Wollanda dans la *bangsal*[1]. Veuillez me suivre. »

Van den Broeck, la main sur le pommeau de son épée, le négociant et le nègre suivirent l'orang-kay; mais à peine avaient-ils mis le pied dans l'autre salle qu'une quarantaine d'orang-kays s'élancèrent de derrière le rideau. Avant que le capitaine et ses compagnons pussent faire un seul mouvement pour se défendre, ils étaient terrassés tous les trois. On les étreignit fortement, on les bâillonna ; des crics étincelants menacèrent leurs têtes, tandis que d'autres agresseurs leur liaient les bras et les jambes.

Comme Van den Broeck et surtout le nègre faisaient de violents efforts pour se dégager, ils furent frappés jusqu'au sang, à coups de poing et à coups de pied. En un instant, d'ailleurs, ils se trouvèrent si solidement garrottés qu'ils ne purent plus faire le moindre mouvement.

Alors on traîna sur le sol, à travers plusieurs salles, ces trois victimes de la plus infâme trahison Ils pouvaient entendre les cris de rage et de détresse des soldats hollandais, assaillis comme eux à l'improviste.

Dans la partie la plus reculée du *dhalm* se trouvait

[1] Grande salle de réception, aussi nommée *mendopo*.

une sorte de cachot. Les orang-kays traînèrent les Hollandais jusqu'à l'entrée de ce trou obscur, les précipitèrent d'en haut au fond du cachot, et les y abandonnèrent, chargés de leurs liens. Puis ils coururent informer le sultan que leur odieux attentat avait pleinement réussi.

VIII

Tant que dura le jour, et même jusqu'à une heure avancée de la soirée, personne ne s'étonna à la factorerie que le capitaine Van den Broeck ne fût pas de retour. Les Javanais avaient coutume de prolonger leurs fêtes et leurs réunions bien avant dans la nuit. On voyait encore scintiller de nombreuses lumières dans le camp javanais, et l'on y entendait retentir les joyeuses clameurs de la foule. Selon toute probabilité, le commandant hollandais avait été retenu jusqu'alors par la bienveillante et honorable hospitalité du pangerang.

Cependant, lorsqu'enfin la plus profonde obscurité enveloppa le camp javanais et que tout bruit eut cessé, les soldats hollandais commencèrent à craindre que leur chef ne fût devenu victime de quelque trahison. Le conseil de guerre se réunit au milieu de la nuit, et délibéra avec une anxiété croissante sur ce qu'on pouvait faire dans cette situation encore incertaine, mais déjà mena-

çante. On décida enfin qu'on attendrait le jour pour envoyer aux informations, et que jusque-là on veillerait, mèche allumée, pour être prêt à repousser toute agression imprévue.

On examina aussi ce qu'il y aurait lieu de faire si les Javanais avaient réellement mis à mort le commandant et sa suite. D'abord cette hypothèse fit frémir de rage et d'indignation tous les membres du conseil de guerre, et l'on ne parlait de rien moins que d'une sortie avec toutes les forces disponibles et de l'anéantissement de l'armée ennemie; mais Pierre Dircksz ramena bientôt les esprits à une vue plus nette de la situation. Il exposa à ses collègues que de nouvelles troupes étaient venues probablement renforcer les Javanais, et que ceux-ci ne souhaitaient rien tant que d'attirer les Hollandais hors de leur forteresse; qu'il y avait disette de poudre et qu'on userait les dernières munitions dans la sortie projetée, que, par conséquent, si l'on était repoussé, l'on ne pourrait plus se défendre, et que la reddition de la factorerie serait la conséquence infaillible d'une imprudente tentative; que le désir de la vengeance ne devait pas faire perdre de vue aux Hollandais le but principal de leurs efforts, et qu'il fallait avant tout songer à conserver la nouvelle Batavia à la Hollande.

Tous reconnurent avec chagrin que les considérations qu'avait fait valoir Pierre Dircksz n'étaient que trop fondées. Ils choisirent, à tout événement, Pierre Van Ray pour commander la place, et se séparèrent pour aller veiller à la sûreté de la factorerie. Quelque inquiétude

que leur inspirât l'absence prolongée du commandant, ils avaient néanmoins encore un ferme espoir que le jour suivant viendrait donner un démenti à leurs appréhensions.

On éprouvait plus de tristesse et d'anxiété dans la famille du capitaine. Longtemps madame Van den Broeck avait dissimulé son inquiétude et même avait joint ses efforts à ceux de Walter pour convaincre Adélaïde qu'elle se laissait dominer à tort par ses alarmes ; mais quand Walter Pietersen eut quitté la maison pour se rendre où son service l'appelait, et que la nuit fut déjà avancée, Adélaïde ne put se contenir davantage, et fondit en larmes tout à coup. Les sanglots de la jeune fille, ses désolantes prévisions accablèrent aussi le cœur de sa courageuse mère. Toutes deux veillèrent en pleurant jusqu'au moment où les premiers rayons du jour frappèrent les vitres. Walter vint alors les consoler en leur disant qu'un sergent et un soldat allaient quitter la factorerie pour s'informer des motifs de l'absence du commandant. Bien qu'intérieurement le jeune lieutenant frémît lui-même au soupçon d'un affreux malheur, il feignit un grand calme et donna aux deux femmes l'assurance qu'elles ne tarderaient pas à recevoir des nouvelles favorables.

Le sergent et son compagnon quittèrent en effet la factorerie ; mais à la grande surprise et au grand effroi de tous, ils ne revinrent pas. Plus d'une heure s'étant écoulée sans qu'on les revît, le conseil de guerre envoya un second sergent au camp des Javanais, mais celui-ci ne reparut pas davantage.

Ce qui confirmait les douloureuses appréhensions de

la garnison, c'est que, depuis le lever du soleil, on n'avait pas vu un seul Javanais s'aventurer en dehors du camp. Or, les jours précédents, on avait eu peine à les empêcher d'affluer en foule dans la factorerie; ce changement soudain dans leur conduite devait avoir un motif, et quel autre motif pouvait-ce être que la crainte que les Hollandais ne se vengeassent de l'attentat commis contre leur chef?

Les soldats se trouvaient sur les remparts et regardaient dans la plaine et sur la route de Jacatra. La plupart étaient transportés de rage et se répandaient en imprécations et en cris de vengeance contre les perfides Javanais. Quelques-uns d'entre eux s'écriaient qu'il fallait courir aux armes et tenter une sortie. Les officiers s'efforçaient de leur faire comprendre que, pour le moment du moins, cela était impossible; mais ils ne semblaient nullement disposés à envisager la situation avec calme et sang-froid.

Tandis que tous les regards étaient fixés sur le camp javanais, on vit, à l'entrée de la route qui conduisait de Jacatra à la factorerie, apparaître trois Javanais et une quatrième personne qui, escortée par eux, marchait seule en avant et bientôt se mit à courir à perdre haleine vers la factorerie, en tenant une lettre à la main.

« C'est le nègre du capitaine ! c'est Congo ! nous allons tout savoir ! » s'écria-t-on de toutes parts.

Pendant un instant encore, on suivit des yeux le nègre dans sa course; mais quand il s'approcha de la forteresse, la plupart des hommes quittèrent les remparts et couru-

rent vers la porte pour apprendre plus tôt la nouvelle qu'il apportait.

A toutes les questions qu'on adressa à Congo, à son entrée dans la factorerie, il répondit :

« Ils sont prisonniers ; on les tuera. Où est le lieutenant Pietersen ? Dites, dites ! où est le lieutenant ? »

Et, promenant autour de lui un regard égaré, il s'efforçait de découvrir Walter dans la foule.

Le capitaine Van Ray s'approcha de lui, le saisit par le bras et le força de s'arrêter court. Congo se souvint alors qu'il était chargé de remettre un message au conseil de guerre ; il tendit la lettre au capitaine, et dit :

« Hier on a traîtreusement saisi mon maître et ceux qui l'accompagnaient ; on nous a garrottés ; on nous a maltraités ; on nous a jetés dans un affreux cachot. On amènera le capitaine ; il veut parler au conseil de guerre ; cela est écrit dans cette lettre. Où est le lieutenant Pietersen ?

— Je l'ai vu entrer tout à l'heure chez le capitaine Van den Broeck, » dit un soldat.

Tandis que Van Ray ouvrait la lettre et invitait les membres du conseil de guerre à le suivre, Congo traversa rapidement la place et gagna la demeure de son maître. Il trouva madame Van den Broeck et Adélaïde dans les bras l'une de l'autre et tout en larmes, et aperçut le lieutenant debout près de la fenêtre, et la main devant les yeux. Son entrée les tira tous trois de la navrante anxiété dans laquelle ils semblaient plongés. Tous trois s'élancèrent au devant du nègre avec un sourire fébrile dans lequel

la crainte d'un affreux malheur se mêlait à l'espoir d'apprendre une heureuse nouvelle.

Congo s'effraya : il comprenait alors seulement qu'il avait été imprudent et qu'il allait peut-être porter un coup mortel à ses maîtresses, en leur révélant, sans préparation, le terrible événement qui s'était passé. Aux premières questions qu'on lui adressa, il répondit, en balbutiant, qu'il avait, avant tout, quelque chose à dire en particulier au lieutenant, et il voulut se rendre avec celui-ci dans une autre pièce; mais Adélaïde s'élança au-devant de lui, et, d'une voix déchirante, lui ordonna de dire ce qui était arrivé à son pauvre père. Dans son angoisse elle parlait d'assassinat et de mort.

Le nègre s'arrêta et fondit en larmes; puis il dit :

« Oh! madame, mademoiselle, c'est bien assez horrible; n'exagérez pas ce malheur : mon maître vit...

— Ah! il vit! s'écria la femme du capitaine d'une voix tremblante de joie. Dis donc, Congo, ce qui lui est arrivé, pour que tu pleures ainsi. »

Le nègre regarda le lieutenant comme pour lui demander s'il pouvait obéir à l'ordre de sa maîtresse. Walter lui fit des yeux un signe qui semblait lui recommander la prudence.

« Parle, Congo, parle donc, pour l'amour de Dieu! s'écria la jeune fille d'une voix suppliante.

— Je vais parler, dit le nègre d'une voix altérée par les sanglots. Si j'avais le pouvoir d'écraser sous mon pied tous ces infâmes Javanais, il n'en vivrait plus un seul demain! Nous arrivons hier dans leur camp; le pange-

rang flatte hypocritement mon maître; il le fait asseoir à côté de lui et fait danser ses bedojos devant le capitaine. Puis il l'invite à partager un festin dans son dhalm; nous le suivons sans défiance; mais à peine sommes-nous dans le palais du perfide prince qu'on nous saisit, et...

— Congo, ne nous cache pas la vérité! s'écria Adélaïde qui s'apercevait que le nègre n'osait pas parler franchement.

— Alors, reprit le nègre, on nous garrotta les bras avec des cordes, et l'on nous conduisit dans une salle où un grand nombre d'orang-kays nous ont gardés jusqu'à présent.

— Ah! mon pauvre père! on l'a garrotté! dit la jeune fille en sanglotant. Les méchants Javanais l'ont maltraité; mais il n'est pas homme à se laisser garrotter sans résistance. Oh mon Dieu, ils l'ont blessé peut-être! »

Walter se contenait et affectait de paraître calme; mais sa main serrait la poignée de son épée avec une violence si convulsive, qu'on entendait craquer ses doigts.

« Non, mademoiselle, vous vous trompez dit le nègre. On n'a pas fait de mal à mon maître. Il ne s'est pas défendu, parce que... parce qu'on lui avait enlevé son épée... et l'on a délié ses bras dès qu'il a été dans la salle qui devait lui servir de prison...

—Ciel! que vois-je? s'écria Adélaïde, Congo, ton œil est tout sanglant! Et tu assures qu'on ne t'a pas maltraité?

—Moi! moi! bégaya l'eclave... oui... c'est vrai... j'ai reçu un coup de poing... un seul.

— Congo, tu ne nous dis pas la vérité, » s'écria d'une

voix navrante madame Van den Broeck, qui tout à coup cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Quand la jeune fille vit la profonde désolation de sa mère, elle s'élança vers le lieutenant, et tendant vers lui des mains suppliantes, elle s'écria :

« Oh ! Walter, vous êtes brave ; votre parole est toute-puissante sur les hommes de la garnison. Montrez en ce moment que vous êtes reconnaissant envers mon malheureux père de la bonté qu'il vous témoigne ; ah ! montrez que vous aimiez sa fille ! Délivrez-le des mains de ses meurtriers ! Je vous récompenserai largement de ce bienfait ; je vous aimerai de tout mon cœur et vous bénirai jusque sur mon lit de mort !

— Ne me dites rien, Adélaïde ; l'indignation et la soif de la vengeance font bouillir mon sang. Si une intrépide résolution et un héroïque courage peuvent briser les liens de votre père, soyez sûre que l'heure de sa délivrance sonnera bientôt. Demeurez calme, mon amie ; le malheur qui nous frappe est bien grand sans doute, et moi aussi je verse des larmes de pitié et de rage ; mais si l'on n'a pas maltraité votre père, c'est une preuve que les Javanais n'en veulent pas à sa vie. Espérons que Dieu le protégera jusqu'à ce que nous puissions le délivrer... Retenez vos larmes et laissez-moi adresser quelques questions à Congo. Dis-moi, Congo, as-tu quitté le capitaine immédiatement avant de venir à la forteresse?

— Non, monsieur le lieutenant, il y a environ deux heures que je l'ai quitté. On a conduit le capitaine devant

le pangerang, mais je sais parfaitement qu'il ne lui est arrivé aucun mal depuis lors.

— Pourquoi t'a-t-on renvoyé à la factorerie?

— J'ai apporté une lettre pour le conseil de guerre, monsieur le lieutenant, une lettre du dommagon, à ce que m'ont dit les orang-kays qui m'ont amené hors du camp, et je connais aussi le contenu de cette lettre. D'après les orang-kays, mon maître aurait demandé au pangerang la permission de parler à la garnison de la factorerie. Le pangerang y a consenti, et l'on amènera le capitaine sous les remparts...

— Ah! je verrai mon pauvre père! dit Adélaïde d'une voix pleine de larmes. Je le verrai captif, garrotté, mais du moins mes yeux le contempleront vivant.

— Ensuite, monsieur le lieutenant, reprit le nègre, il y a dans la lettre une chose qui vous concerne plus que tout autre. Au moindre coup de feu, à la moindre démonstration agressive, à la seule apparence d'une tentative de délivrer mon maître, les Javanais... le tueront sous nos yeux. »

Un cri d'angoisse s'échappa du sein de la jeune fille; elle courut de nouveau, les mains jointes, vers Walter.

« Ah! oubliez la prière que je vous ai adressée! dit-elle d'une voix suppliante. Ne faites rien pour le délivrer. Par amour pour moi, étouffez tout sentiment de vengeance dans votre cœur. Ils tueraient mon pauvre père, Walter! »

En ce moment la porte s'ouvrit; un enseigne entra dans la chambre et dit d'une voix précipitée :

« Le conseil de guerre m'a ordonné de conduire sur-

le-champ Congo devant lui. Lieutenant, je dois vous avertir que votre présence sur les remparts est absolument nécessaire. Il est impossible de calmer la garnison. Le conseil de guerre a défendu de faire le moindre mouvement sans ordre; il compte sur vous pour retenir tout le monde dans le sentiment du devoir. Veuillez m'accompagner, lieutenant; chemin faisant, je vous ferai connaître, de la part du conseil de guerre, ce dont il s'agit.

— Venez, ma mère, s'écria Adélaïde, venez! allons voir mon malheureux père!

— Non, Adélaïde, demeurez ici, dit Walter; je viendrai vous appeler quand il en sera temps. »

Madame Van den Broeck prit la main de sa fille, l'attira silencieusement sur son sein, l'embrassa en gémissant, et l'empêcha ainsi de suivre le lieutenant.

Dans le vestibule, Congo dit à l'oreille du jeune homme:

« Ah! monsieur Pietersen, par compassion pour la douleur de notre chère demoiselle, j'ai caché le plus horrible: on a accablé mon pauvre maître de coups de poing, de coups de pied; on l'a affreusement maltraité. »

Walter, en proie à une rage concentrée, tremblait de tous ses membres; sa tête s'affaissa avec découragement sur sa poitrine et une rauque et sourde exclamation fut sa seule réponse.

L'enseigne le retint encore un instant sur la place, et lui dit à la hâte ce que la lettre apportée par Congo avait appris au conseil de guerre. Puis il quitta le lieutenant,

et gagna avec Congo l'entrepôt où le conseil de guerre était encore en séance.

Walter Pietersen se rendit sur les remparts et s'efforça de faire comprendre aux hommes que la moindre tentative de vengeance coûterait la vie au capitaine prisonnier; il les conjura, par amour pour leur infortuné commandant, de contenir leur soif de vengeance et leur indignation.

D'abord il lui fut difficile de ramener au calme les esprits surexcités; mais, lorsqu'on vit une nuée d'ennemis sortir du camp, lorsque leurs rangs; comme un mur immense, se furent étendus depuis la ville de Jacatra jusqu'au bord de la mer, chacun comprit qu'une sortie était impossible. Un morne découragement remplit les cœurs, et tous, la tête penchée, suivirent d'un sombre regard les mouvements de l'ennemi.

Tandis que les Hollandais, le cœur serré par le désespoir et la tristesse, attendaient sur les remparts ce qui allait se passer, les Javanais faisaient les préparatifs nécessaires pour la cruelle épreuve à laquelle ils voulaient soumettre le capitaine, dans l'espoir que son courage faiblirait, et qu'ils atteindraient ainsi leur but sans perdre un seul homme.

Quelques orang-kays entrèrent dans le cachot où Van den Broeck gisait depuis la veille. On avait délié ses mains le matin pour lui permettre de prendre un peu de nourriture, car on voulait, pour certains motifs secrets, épargner sa vie. On débarrassa aussi ses pieds de leurs entraves; mais on lui avait préalablement passé au cou

une corde par laquelle on l'entraîna dans une salle du dhalm.

Dans cette salle se trouvaient le dommagon, le grand-panghoulou, et quelques autres hauts fonctionnaires de la cour du sultan.

Le dommagon, le visage contracté par la haine, dit au capitaine :

« Les Orang-Wollanda sont un peuple présomptueux et téméraire. Vous osez, avec quelques centaines d'hommes, tenir tête à des milliers de guerriers, et vous espérez conserver votre forteresse sur le territoire de mon sultan contre sa volonté. Assurément s'il avait voulu seulement faire un signe du doigt, un seul jour eût suffi pour qu'il ne restât pas pierre sur pierre de votre fort. Mais mon sultan ne veut pas verser inutilement le sang javanais, et il a trouvé un moyen de forcer la factorerie à se rendre. On va te conduire sous les murs de la forteresse, et, si tu refuses de donner à tes hommes l'ordre de nous la livrer sur-le-champ, avec tout ce qu'elle contient, cinquante crics perceront ton cœur. Réfléchis à ce que tu vas faire. Si la factorerie nous est livrée, nous vous conduirons, toi et tous les Orang-Wollanda, à Bantam, où vous pourrez quitter Java en vous embarquant sur des vaisseaux anglais et portugais. Si tu refuses, ton sang sera versé dès aujourd'hui, jusqu'à la dernière goutte, et tous tes hommes périront d'une mort cruelle. »

L'expression de mépris qui se peignit sur le visage de Van den Broeck fut si forte, que le dommagon grinça les dents de rage et tira à demi son cric du fourreau. Mais

le capitaine ne parut nullement ému par ces démonstrations menaçantes, et répondit :

« Si vous croyez devenir maîtres de la factorerie, grâce à l'odieux guet-apens dont je suis victime, vous vous trompez, seigneur dommagon, et vous pouvez dire nettement à votre sultan qu'il se verra déçu dans son espoir.

— Vaine bravade! quand le froid acier des crics cherchera dans ta poitrine le chemin de ton cœur, tu parleras autrement.

— Essayez. Je suis un fils de la Néerlande! répondit Van den Broeck du ton du plus profond dédain.

— Comment, tu accepterais une aussi horrible mort, plutôt que de faire plier ton odieux orgueil?

— Plutôt mourir cent fois que de trahir ma patrie? Tous vos efforts sont vains; vous n'aurez pas la factorerie.

— Insensé! s'écria le dommagon, irrité de cette froide fermeté. Tu espères mourir en un instant! Non, non, je ferai couler ton sang goutte à goutte par mille petites blessures; je te soumettrai à des tortures si longues et si horribles que tu en viendras à demander grâce. Oh! n'en doute pas, tu fléchiras sous la volonté du sultan!

— Ignoble engeance! s'écria Van den Broeck avec indignation, vous êtes vingt hommes contre un, et vous n'osez demander la victoire au combat! L'infâme trahison, la vile astuce, l'odieuse fraude, voilà vos armes!... Et vous, panghoulou, ne croyez-vous pas que votre prophète Mahomet doive être fier de voir ses fils si loyaux et si courageux? »

Le panghoulou poussa un cri de fureur, s'élança sur le capitaine et lui porta au visage un coup terrible.

« Voilà qui t'apprendra à blasphémer le prophète, chien de chrétien! » hurla-t-il.

Comme si cet outrage eût été le signal d'autres mauvais traitements, les orang-kays, qui tenaient le commandant hollandais, le renversèrent en arrière au moyen de la corde qui entourait son cou, et le traînèrent sur le sol. Tous se mirent à le fouler aux pieds; quelques-uns lui crachèrent à la figure, et le dommagon le frappa si rudement à la tête avec la poignée de son cric, que Van den Broeck, tout courageux qu'il fût, ne put retenir un cri de douleur.

Quand les Javanais se furent enfin lassés de ce cruel supplice, on laissa Van den Broeck se relever.

« Eh bien! s'écria le dommagon, ordonneras-tu, oui ou non, à tes hommes de rendre la factorerie? Prends garde à ta réponse : cette fois je fais broyer ton corps sous les pieds des esclaves. »

La physionomie de Van den Broeck avait encore la même expression de mépris, mais dans ses yeux brillait je ne sais quel secret et mystérieux dessein. Ce fut d'une voix calme et avec une soumission apparente qu'il dit :

« Qu'on me conduise près de la forteresse, je parlerai aux Hollandais.

— Leur donneras-tu l'ordre de nous livrer la factorerie?

— Je les en prierai.

— Tu veux nous tromper! s'écria le dommagon. Tu leur en donneras l'ordre formel!

— Soit! répondit Van den Broeck; je suis prêt à tout. »

Un sourire de triomphe parut sur le visage des orang-kays; ils se réjouissaient à la pensée qu'ils avaient fait ployer l'inflexible fermeté du capitaine, et déjà ils se croyaient en possession du fort hollandais et des richesses considérables qui s'y trouvaient entassées.

Le prisonnier fut emmené hors de la salle et du palais; chemin faisant, le dommagon lui dit encore d'un ton de menace :

« Prends bien garde; la mort sera à côté de toi et écoutera ce que tu diras. Une parole suspecte, et vingt crics te percent le sein! »

Van den Broeck ne répondit plus, et se laissa docilement conduire à travers le camp. De temps en temps il était encore cruellement frappé par les orang-kays, mais il poursuivait impassiblement sa route et semblait insensible à ces mauvais traitements.

De loin, il remarqua quelques marchands européens, des Anglais et des Portugais sans doute, qui, la compassion peinte sur le visage, le regardaient passer et témoignaient par leur attitude qu'ils n'avaient pas participé à la trahison. Etait-ce dissimulation de leur part, ou les Javanais avaient-ils, en effet, commis seuls et sans conseils étrangers leur odieux attentat?

Van den Broeck, toujours la corde au cou, fut conduit hors du camp et dans la plaine. Il vit ses compagnons rassemblés sur les remparts, et parmi eux, deux femmes

qui, malgré la distance, tendaient déjà les bras vers lui.

La vue de sa femme et de sa fille l'émut vivement et fit un instant fléchir ses forces. Une larme brilla sous sa paupière; son cœur battit douloureusement, et sa tête s'affaissa lourdement sur sa poitrine. Si, par dévouement pour sa patrie, il se vouait à la mort, les infortunées verraient massacrer sous leurs yeux leur époux, leur père! Ce coup leur briserait peut-être le cœur; et, si Dieu épargnait leur vie, elles languiraient dans la terreur et le deuil, accablées par le souvenir d'un aussi horrible spectacle! Adélaïde, faible et délicate jeune fille, succomberait sans doute à la vue de l'affreuse mort de son père bien-aimé!

Tandis que toute l'armée javanaise s'avançait de quelques pas dans la plaine, le prisonnier, accompagné d'une trentaine d'orang-kays seulement, fut lentement conduit vers la factorerie. Chemin faisant, on lui adressait les plus terribles menaces, et, à chaque instant, les crics se dirigeaient vers son cœur; mais lui ne détournait pas les yeux de sa femme et de sa fille.

Les malheureuses femmes versaient des torrents de larmes, et leurs gestes désolés attestaient l'excès de leur douleur. La rage mêlée au désespoir faisait aussi étinceler les yeux des soldats hollandais; mais, convaincus de leur impuissance et courbés sous le joug d'une cruelle nécessité, ils étaient comme frappés de mutisme, et regardaient d'un œil sombre le capitaine s'approcher.

Si quelques-uns d'entre les plus braves avaient encore gardé l'espoir de pouvoir tenter de délivrer le prison-

nier, cet espoir s'évanouit complétement en ce moment; car les Javanais prirent bientôt une direction oblique à travers la campagne, et laissèrent voir qu'ils n'amèneraient pas le capitaine dans le voisinage de la porte, mais bien du côté opposé de la factorerie.

La garnison se rendit lentement et en silence vers cette partie des remparts.

Van den Broeck pouvait déjà entendre Adélaïde qui lui envoyait, avec un accent déchirant, son nom bien-aimé, comme un cri suprême de désespoir; il voyait les larmes baigner le visage de sa femme, et, à côté d'elle, Walter, pâle comme la mort et les yeux brillant d'un feu sombre.

L'escorte s'arrêta : tous les orang-kays dirigèrent leurs crics vers la poitrine du capitaine, et le dommagon lui dit :

« Ordonne à tes hommes de se rendre, sinon cette terre va recevoir ton cadavre! »

Le capitaine parut hésiter; la vue de sa bien-aimée Adélaïde, qui poussait des gémissements lamentables et remplissait l'air de cris déchirants, lui ôtait l'énergie nécessaire pour supporter victorieusement la terrible épreuve; mais, après avoir un instant frémi sous le coup de la pitié, il releva tout à coup la tête; ses yeux s'illuminèrent de la flamme de l'héroïsme, et il dit, en s'adressant à la garnison hollandaise, d'une voix calme d'abord en apparence, mais qui, par degrés, s'éleva au ton de l'enthousiasme :

« Frères, on m'amène sous vos yeux avec l'espoir que

je vous ordonnerai d'abandonner la naissante Batavia. Quoi que je puisse vous dire, quelque danger qui me menace, n'oubliez pas ce que vous devez à votre patrie. Si je dois perdre la vie, songez qu'un pareil sort peut nous frapper tous chaque jour, et que la place où je vais tomber pour la gloire de la Hollande est aussi un glorieux champ de bataille. Chère épouse, fille bien-aimée, consolez-vous toutes deux par la conviction que je vous laisse du moins en héritage un nom sans tache... »

Les orang-kays ne comprenaient pas ce que disait le capitaine; cependant il leur parut évident qu'il n'obéissait pas à leur injonction. Ils le menacèrent de nouveau de leurs crics et exigèrent avec fureur qu'il ordonnât la reddition de la factorerie.

« Je suis occupé à leur conseiller cette reddition, répondit Van den Broeck. Laissez-moi parler; peut-être réussirai-je à leur faire comprendre que toute résistance est devenue inutile. »

Et, adressant de nouveau la parole à ses compagnons. il dit :

« Ne perdez pas courage, frères; vos ennemis sont divisés et se querellent pour le partage du butin ; ils désespèrent de la victoire. Restez fidèles à votre serment; défendez la factorerie jusqu'au dernier homme. Prenez exemple sur votre commandant : par amour pour son pays, il accepte une mort épouvantable, sous les yeux de sa pauvre femme et de sa fille infortunée. A l'heure du péril et de l'adversité, rappelez-vous toujours que vous êtes Néerlandais. Adieu; que le Seigneur soutienne votre

courage jusqu'au retour de notre gouverneur; qu'il remplisse votre cœur d'un inébranlable sentiment du devoir, et qu'il donne ici à notre chère Néerlande une éclatante victoire. Adieu, ma femme ! adieu, mon enfant ! Hourra ! Batavia ! Batavia ! »

Bien que cet acte d'héroïsme arrachât des larmes aux soldats hollandais, l'appel suprême du capitaine ne les transporta pas moins d'enthousiasme ; tous, d'un même élan, levèrent les mains vers le ciel et répétèrent d'une voix puissante :

« Batavia ! Batavia ! »

Les orang-kays s'aperçurent alors que le capitaine les avait trompés. Au lieu de le percer de leurs crics, ils lui portèrent de si rudes coups de poing au visage que le sang jaillit de sa bouche. En même temps ils le renversèrent et le traînèrent sur le sol, dans la direction de leur camp.

Un double cri, si déchirant qu'il perça l'air comme un cri suprême d'agonie, retentit sur les remparts de la factorerie. Deux femmes s'étaient affaissées, privées de sentiment, sur le sol.

Tandis qu'on voyait un lieutenant, un nègre et quelques soldats se presser autour d'elles pour leur donner du secours, le reste de la garnison ondoyait tumultueusement sur la crête des remparts. De terribles imprécations, des cris de rage et de vengeance, de sanglantes menaces retentissaient au sein de cette foule; on eût dit qu'une révolte soudaine venait d'éclater dans la factorerie. C'est qu'en effet, la soif de la vengeance exaspérait

les hommes jusqu'à la folie; ils voulaient, malgré l'imminence du péril, franchir la porte et voler à la délivrance de Van den Broeck. Les capitaines Van Ray et Dircksz s'efforçaient par tous les moyens de calmer les esprits ; mais, loin d'y réussir, leurs paroles semblaient attiser encore la colère et l'exaltation des soldats.

Grâce à cette discussion, on laissa aux Javanais le temps d'entraîner le capitaine jusque dans leur camp ; et, avant qu'aucune décision eût été prise, les orang-kays avaient disparu avec le prisonnier derrière leurs retranchements. Alors les Hollandais reconnurent qu'il était trop tard, et qu'il fallait renoncer à toute tentative pour délivrer le commandant. Ils regardaient, avec le plus navrant désespoir, Walter Pietersen qui descendait des remparts, emportant dans ses bras l'infortunée fille du capitaine ; ils suivaient des yeux avec désolation madame Van den Broeck, qui, pâle comme une morte et appuyée sur le bras d'un enseigne, s'acheminait d'un pas chancelant vers sa demeure ; les uns frappaient la terre de la crosse de leurs mousquets, d'autres s'arrachaient les cheveux, tous maudissaient leur impuissance et demandaient vengeance au ciel.

IX

Quelques heures plus tard, le sultan de Jacatra se retrouvait assis en plein air à l'endroit où, la veille, il avait accueilli le commandant hollandais avec de feintes démonstrations d'amitié. Cette fois encore, la place était entourée de rangs épais de guerriers javanais, et les principaux orang-kays et quelques panghoulous se tenaient aux côtés du souverain. Les joueurs de gamelang étaient placés vis-à-vis du sultan, de l'autre côté de la place; mais les *bedojos*, les danseuses, étaient absentes.

Devant le sultan se trouvaient le dommagon et un marchand portugais. Ce dernier, qui, durant un long séjour à Amboine, avait acquis quelque connaissance de la langue hollandaise, avait été chargé par le dommagon de visiter les soldats prisonniers, pour les décider à conseiller à leur commandant l'abandon de la factorerie; mais tous ses efforts avaient été vains, et il avait rencontré chez tous les Hollandais la même inflexibilité.

Le Portugais était occupé en ce moment à rendre compte de sa mission. On pouvait apercevoir à la physionomie des orang-kays, et plus encore à celle des panghoulous, que ce rapport excitait chez eux une violente irritation. L'invincible fermeté des Hollandais leur arrachait des cris de rage et de vengeance. Les traits du pangerang seul demeuraient impassibles.

En ce moment, à l'autre extrémité de la place, apparurent quelques orang-kays avec les prisonniers.

« Voilà cette arrogante engeance ! murmura le sultan. Je vais tenter moi-même un dernier effort, et, s'ils refusent plus longtemps de se soumettre à ma volonté, que leur sang coule à mes pieds ! »

Van den Broeck et ses compagnons, escortés par une forte garde, s'avancèrent lentement sur la place. On avait rivé au cou de chacun d'eux un bloc de bois qui enfermait en même temps leurs épaules et la partie supérieure des bras, de sorte qu'ils étaient chargés d'un joug comme des bêtes de somme, et ne pouvaient mouvoir ni la tête ni les bras. Leur visage gardait pourtant une noble et fière expression ; et, aux paroles et aux gestes insultants des Javanais, ils ne répondaient que par un calme sourire qui frappait plus d'un de leurs ennemis d'étonnement, sinon d'admiration.

Ils étaient précédés par cinq hommes robustes et armés de sabres recourbés ou klewangs. A la farouche cruauté imprimée sur les traits de ces guerriers et à la soif de sang qui étincelait dans leur regard, on devinait qu'ils avaient été choisis pour être les bourreaux des Hollandais.

Derrière les prisonniers s'avançaient quelques serviteurs sans armes qui portaient cinq tiges de bambous très-longues. Les Javanais avaient coutume d'exposer au haut de ces grands mâts les têtes de leurs ennemis morts.

On amena les Hollandais jusqu'au milieu de la place,

entre les joueurs de gamelang et le sultan, et on les força de s'asseoir par terre.

Van den Broeck regarda en face, avec une calme expression de fierté, le dommagon et les panghoulous. Il voyait bien qu'avant de le livrer à la mort avec ses compagnons, on voulait mettre une dernière fois sa fermeté à l'épreuve; car le sultan tenait à la main un écrit, probablement le traité de reddition de la factorerie qu'on avait déjà soumis à la signature du commandant captif.

Le capitaine, ayant un peu détourné la tête, aperçut, derrière quelques orang-kays, le sjahbandard qui lui avait servi de guide lors de son arrivée au camp et lui avait parlé de ses compatriotes en termes si singuliers. Le sjahbandard paraissait triste, et considérait avec une expression de pitié les Hollandais prisonniers; et, lorsque son œil rencontra le regard plein de reproches du commandant, il croisa les deux mains sur sa poitrine et baissa la tête comme un homme qui ressent quelque honte ou qui veut protester de son innocence.

Sur l'ordre du dommagon on amena Van den Broeck au pied du tertre sur lequel le sultan était assis.

Celui-ci se leva, montra au capitaine l'écrit qu'il tenait à la main, et lui dit avec un calme et un sang-froid surprenants :

« Présomptueux ! tu es indigne que moi, pangerang et sultan de Jacatra, je t'adresse la parole; mais je veux épuiser pour toi la source de ma bonté, afin de te faire rougir jusque dans la tombe même de ton entêtement insensé. Voici un traité par lequel la factorerie avec le

matériel de guerre et les richesses qui s'y trouvent m'est cédée. Par ce même traité je m'engage à vous faire conduire à Bantam, toi et tous tes compagnons, y compris les femmes, les enfants et les serviteurs, libres et sans entraves, et à vous procurer les moyens de quitter Java. Pourquoi refuserais-tu de signer ce traité que je t'offre comme preuve de ma magnanimité? Il est certain que les Orang-Wallanda, malgré leur morgue et leur audace, ne pourront conserver leur factorerie contre mon gré. Demain, aujourd'hui peut-être, deux mille hommes de Bantam viendront encore renforcer mon armée ; mes alliés, les Anglais, débarqueront encore des canons d'une plus grande portée et élèveront de nouveaux bastions. En peu de jours, votre factorerie sera si complétement anéantie que le vent de terre en dispersera la poussière sur la grande mer. Mais mon cœur souffre de sacrifier tant de mes braves sujets pour atteindre un but si mesquin, et je désire que l'effusion du sang puisse être évitée. De ton côté, sois prudent ; par ton orgueilleuse obstination, ne voue pas tes compagnons à une mort aussi certaine qu'inutile. Voyons! mets ton nom au bas de ce traité, et je brise à l'instant tes liens. »

Van dan Broeck répondit à l'allocution du pangerang d'une voix calme et digne :

« Seigneur sultan, vous avez cédé à prix d'argent aux Hollandais le sol de la factorerie ; il nous appartient en toute propriété, et soyez certain que nous le conserverons. Tuez, si vous le voulez, et moi et mes compagnons ; prenez d'assaut, si vous le pouvez, notre forte-

resse ; dispersez-en la poussière sur la mer... Ce sera en vain ! La Hollande vous fera payer au centuple le sang de ses fils, et qui sait, seigneur sultan, si elle ne brisera pas votre trône en punition d'une infâme trahison ? »

En entendant cette menace, une rage contenue fit tressaillir le pangerang ; un panghoulou frappa du poing le capitaine au visage ; les orangs-kays agitèrent leurs crics en hurlant ; mais un mot du sultan leur imposa silence.

« Mets-tu ton nom au bas de ce traité ? répéta le prince.

— Cessez d'inutiles instances, seigneur sultan. Vous avez résolu de nous faire mettre à mort, exécutez votre décision. N'espérez pas que, par attachement pour la vie, nous trahissions notre patrie ; mes compagnons et moi sommes prêts à mourir. »

Le sultan hocha la tête avec dépit ; mais, comme s'il eût encore conservé quelque espoir de convaincre le capitaine, il reprit son calme et dit :

« Tu es un insensé ; ton cœur est comme un roc sur lequel s'émoussent en vain les flèches de la raison et du sentiment. Tu as à la factorerie une femme et un enfant. Tu vas être percé de coups de poignard ; ta tête sanglante sera hissée au haut d'un bambou et exposée dans la plaine aux regards de tes compagnons. Ta femme et ton enfant pourront voir chaque jour les oiseaux du ciel arracher la chair de ton crâne. »

Un cri douloureux s'échappa du sein du capitaine.

« C'est là un horrible spectacle que tu prépares aux tiens, reprit le sultan ; et, quand ils auront subi pendant

quelques jours cet affreux martyre, la factorerie tombera en notre pouvoir. Mes guerriers vengeront, sur ta femme et ton enfant, le sang répandu... Je vois déjà, en esprit, leurs cadavres percés de mille blessures et leurs têtes au haut d'un bambou à côté de la tienne ! Tu es père : songe bien à ce que tu vas faire ! »

Des larmes coulaient sur les joues du capitaine et sa poitrine haletait péniblement. L'affreuse scène que le sultan venait d'esquisser avait rempli son âme de terreur et d'angoisse. Lui aussi voyait en esprit sa malheureuse femme et sa pauvre enfant se tordant de douleur à la vue de sa tête dressée sur un bambou... Le père, en proie à une horrible torture, frissonna de tous ses membres, et son cœur brisé saigna dans sa poitrine.

Le sultan le laissa un instant sous le coup de cette douloureuse émotion, puis il lui dit d'un ton de triomphe :

« Allons ! souviens-toi que tu es père, et fais, par amour pour ton enfant, ce que tu as refusé de faire comme guerrier. Signe le traité, et je t'accorde à toi mon amitié, aux tiens ma protection. »

Van den Broeck avait les yeux fixés sur le sol et ne répondit pas. Il semblait perdu dans un complet oubli de la situation présente et n'avait peut-être pas entendu les dernières paroles du pangerang ; mais un orang-kay le saisit par les cheveux, lui tira brutalement la tête en arrière et s'écria :

« Mon sultan parle, misérable ! ne l'entends-tu pas ?

— Eh bien ! signes-tu le traité ? demanda le prince.

— Jamais, jamais! répondit le capitaine en secouant la tête.

— Homme obstiné! s'écria le pangerang irrité. Qu'il en soit donc comme tu le veux, et que ton refus d'obéissance soit noyé dans ton sang!... Qu'on le reconduise auprès de ses compagnons : ils vont mourir! »

Il se tourna vers les panghoulous et échangea encore quelques mots avec eux; les bourreaux tenaient leurs klewangs prêts et regardaient le prince, attendant le signal de la mort des prisonniers.

En ce moment un mouvement tumultueux se fit remarquer au loin, à l'extrémité de la place, dans les rangs des guerriers javanais, et il s'éleva au-dessus de l'armée un sourd murmure, comme si un incident imprévu eût excité un étonnement général. Le sultan et ses orang-kays oublièrent un instant les prisonniers et regardèrent au loin avec curiosité pour découvrir la cause de l'agitation qui se manifestait.

L'énigme s'éclaircit bientôt. Une femme européenne, accompagnée d'un esclave noir, apparut sur la place, avec des gestes de douleur et de désespoir. Lorsque son regard tomba sur le capitaine garrotté et sur les bourreaux qui tenaient leurs klewangs levés, un cri perçant lui échappa; elle fit un pas vers les prisonniers et tendit les mains en avant comme si elle voulait voler au cou de l'un d'eux; mais elle se rappela pourquoi elle était venue, se retourna, courut au siége du pangerang, tomba à genoux à ses pieds et s'écria en levant vers lui des bras suppliants :

« Oh! seigneur sultan, grâce! grâce pour une malheureuse femme! Au nom de votre mère, je vous en supplie, accordez-moi la vie de mon pauvre mari! Voyez mon angoisse mortelle, voyez mes larmes, écoutez mes gémissements! O magnanime sultan, grâce! grâce! »

Le sultan parut d'abord vivement frappé de voir une femme blanche ainsi agenouillée à ses pieds, et un éclair de pitié brilla dans ses yeux. Il demanda ce qu'elle voulait.

« Seigneur sultan, lui dit l'interprète portugais, c'est la femme du commandant hollandais; elle demande grâce pour son mari. »

Pendant que le prince, indécis, fixait les yeux sur la femme qui tendait vers lui des mains suppliantes, le grand-panghoulou s'approcha et lui parla à voix basse pendant un instant. Le sultan appela le Portugais et lui communiqua la réponse qu'il devait faire de sa part à la femme du capitaine.

Le Portugais se tourna vers madame Van den Broeck et lui dit en assez bon hollandais :

« Relevez-vous, madame. Le sultan de Jacatra fera grâce à votre mari s'il consent à signer l'abandon de la factorerie. Essayez de le décider à cette résolution. Le sultan vous accorde quelques instants. Si vous ne réussissez pas dans vos efforts, si le capitaine repousse cet unique moyen de salut, il sera mis à mort sous vos yeux, et sa tête, placée au haut d'un bambou, sera livrée en pâture aux oiseaux de proie. Allez! et puisse Dieu donner de la force à vos paroles, car votre situation est affreuse! »

La pauvre femme poussa un cri de joie, comme si l'unique espoir qui lui était laissé était pour elle un bonheur inattendu. Elle se leva vivement et courut vers son mari. Elle s'assit à côté de lui, appuya le bras sur le bloc de bois qui lui étreignait le cou et les épaules, et, attirant à elle cette tête si chère, elle l'embrassa tendrement en redoublant de larmes.

« Hélas ! malheureuse femme ! qu'as-tu fait? dit Van den Broeck d'une voix altérée. Par amour pour moi tu viens te livrer aux mains de ces assassins; tu viens assister à ma mort ! C'est me faire mourir deux fois ! O mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas épargné ce martyre ? »

Mais elle lui mit la main sur la bouche et étouffa ces plaintes navrantes. Un rire égaré contracta ses lèvres, et elle dit :

« Van den Broeck, tu ne peux pas mourir; je te sauverai; je l'ai promis à Adélaïde; elle attend mon retour. Ah ! si je devais lui annoncer ta mort, son âme s'envolerait avec un dernier cri de douleur. Signe l'abandon de la factorerie ! »

Le capitaine, le regard fixé sur le sol, secoua la tête négativement.

« Oh ! tu refuserais ! s'écria la femme en se tordant les mains de désespoir. Ce n'est pas possible ! Si tu n'écoutes que ton intrépide et héroïque courage, que tu puisses mourir, je le comprends : tu es homme... mais qu'en même temps tu portes si froidement le coup de mort et à ta femme et à ton enfant, non, non, tu ne le

feras pas! N'est-ce pas, Van den Broeck, tu te souviendras que tu es père? Tu auras pitié de moi et de ta pauvre fille? Ne reste pas inexorable. Aussi bien ne pouvons-nous conserver la factorerie, et notre mort sera inutile à la patrie... Oh! je t'en supplie, signe ce traité!

— Pauvre femme, la douleur t'égare, dit le capitaine. Hélas! combien la terreur et la souffrance doivent troubler ton esprit, pour que toi, si ferme et si courageuse, tu me conseilles une lâcheté!

— Une lâcheté! Oh! ne parle pas ainsi, Van den Broeck! s'écria-t-elle d'une voix désolée et en joignant les mains. N'accuse pas mon cœur de mère. Tu me vois à genoux devant toi; ce que j'implore de toi, ce n'est pas ma vie, ce n'est pas la tienne; c'est la vie de mon enfant!

— Ah! ne me fais pas hésiter entre l'honneur et l'infamie! dit le capitaine avec un accent d'une inexprimable douleur. Écoute-moi avec calme. Si, comme soldat de la Néerlande, je reste fidèle à mon devoir, un jour la patrie prononcera mon nom avec reconnaissance, et, après ma mort, elle vous couvrira de sa protection et vous entourera de respects, toi et mon enfant. Si, au contraire, mon courage faiblit devant les menaces de nos ennemis, si je livre la nouvelle Batavia et sa brave garnison aux mains des Javanais, mon nom sera éternellement maudit, comme le symbole de la trahison et de la lâcheté. Où me cacherais-je, après un tel opprobre? Où fuirais-je pour m'y soustraire? Oh! toi-même tu ne respecterais plus le soldat coupable et déchu qui aurait vendu l'hon-

neur de la Hollande pour l'espoir incertain de conserver sa vie. Horreur! Maudit par mes compagnons que j'aurais livrés, rougissant de honte devant ma femme et mon enfant dont j'aurais déshonoré le nom... Et je chercherais à conserver une vie semblable par une trahison! Je ferais une telle existence à toi et à ma fille, par un acte de faiblesse et de lâcheté! Ton cœur est grand et magnanime, ma bien-aimée; juge toi-même! »

L'infortunée mère porta les mains à ses yeux en éclatant en sanglots et garda le silence.

« Je le savais bien! murmura le capitaine avec une sorte de fière satisfaction dans le regard. C'est un cœur néerlandais qui bat dans ta poitrine, femme...

— Mon enfant! ma pauvre enfant! s'écria la mère d'un ton navrant.

— Le Seigneur qui règne dans le ciel protégera notre enfant, dit le capitaine. Walter Pietersen la consolera, et dans le souvenir de la noble et loyale conduite de son père elle trouvera la force de supporter le coup qui l'aura frappée. Nous devons tous mourir un jour, femme; mais tous nous n'avons pas l'occasion de choisir une mort glorieuse! »

Elle noua de nouveau ses bras au cou de son époux, lui donna un ardent baiser, et, le regard rayonnant d'enthousiasme, elle dit :

« Combien je t'admire, Van den Broeck! Que tu es noble et grand à mes yeux! Non, non, ne te souille pas par une lâcheté! reste digne du sang néerlandais qui coule dans tes veines! Ah! que Dieu et la patrie recon-

naissante protègent notre enfant ! Je ne te quitte plus ; je soutiendrai ton courage et serai ta fidèle compagne jusque dans la mort ! »

La résignation de sa femme bien-aimée causa au capitaine la plus cruelle émotion ; lui aussi se prit à pleurer amèrement, et, comme si son cœur se brisait dans sa poitrine, il pencha la tête et murmura avec un accent déchirant :

« Oh ! c'est affreux ! c'est affreux ! »

L'interprète portugais s'approcha d'eux et dit :

« Eh bien ! madame, le capitaine se résoudra-t-il à abandonner la factorerie ? Le sultan m'envoie vous avertir que, dans un instant, il donnera l'ordre fatal. Que dois-je lui dire ? »

Il attendit une réponse ; mais la femme terrifiée n'osait parler, convaincue qu'elle était que sa parole hâterait la mort de son mari.

« — Que dois-je dire au sultan ? répéta le Portugais.

— Dites-lui qu'un soldat hollandais ne vend pas sa patrie, » répondit Van den Broeck.

Le Portugais parut triste et secoua la tête avec compassion.

« J'admire votre courageuse et héroïque résolution, dit-il, et je déplore d'être contraint de servir d'instrument à l'exécution d'une sentence barbare. Mais ne m'accusez pas, je vous en prie ; le hasard seul m'a amené, comme marchand, à Jacatra, et je n'ai pris aucune part à la trahison dont vous êtes victime. J'eusse été heureux de pouvoir annoncer au sultan que vous vous

soumettiez à sa volonté ; mais, puisque vous rejetez ses propositions, je dois lui porter les paroles qui seront le signal de votre mort. Que Dieu prenne votre âme en miséricorde dans le ciel ! »

Revenu devant le sultan, le Portugais lui dit que la femme du capitaine n'avait pu réussir, jusque-là, dans ses efforts, et que le commandant hollandais persistait dans son refus.

Cette nouvelle parut contrarier vivement le pangerang, et on put remarquer qu'il avait peine à se résoudre à donner l'ordre décisif de mettre les Hollandais à mort. Lorsque les Javanais, par de trompeuses propositions de paix, avaient attiré le commandant hollandais dans leur camp et l'y avaient traîtreusement fait prisonnier, ce n'était pas avec l'intention de le tuer, mais bien de le forcer, par des menaces de mort, à rendre la forteresse. Sa résistance inattendue déconcertait tous leurs projets.

Le pangerang, avant de donner le signal, fit approcher le dommagon et le grand-panghoulou, et leur dit avec dépit :

« Ainsi, ces ruses si bien ourdies et toutes les peines que nous nous sommes données ne nous ont servi de rien ? Le prisonnier est inflexible comme un *djati*. Toutes les menaces sont épuisées ; il ne nous reste donc plus qu'à donner l'ordre de sa mort.

— Nous pouvons encore tenter un moyen, un moyen puissant et presque infaillible, seigneur sultan, répondit le panghoulou. Disons au capitaine qu'on va d'abord tuer sa femme sous ses yeux. Une semblable menace lui

brisera le cœur, et il signera le traité, soyez-en certain.

— Le croyez-vous? demanda le sultan avec un air de doute. Ce qu'il n'a pas voulu faire pour sauver sa propre vie, le fera-t-il par par amour pour une femme?

— Les hommes blancs n'ont jamais plus d'une femme, seigneur sultan, répondit le panghoulou, et ils l'aiment autant que leurs enfants. Faites terrasser la femme, faites étinceler les klewangs sur sa tête, et le chien de chrétien cèdera, croyez-moi.

— Votre conseil peut être bon, dit le pangerang. En tout cas, nous essayerons encore de ce moyen, et, s'il ne réussit pas, qu'on se hâte d'en finir. »

En ce moment tous levèrent la tête avec stupéfaction et regardèrent dans le lointain, comme s'ils écoutaient un bruit inattendu.

En effet, le son retentissant des gongs et des tifas venait tout à coup de se faire entendre à peu de distance.

« Voici le dommagon de Bantam avec ses deux mille hommes! dit le sultan. Nous attendrons son arrivée. Il ne convient pas que, pour venir à nous, il lui faille marcher dans le sang répandu... Je m'étonne qu'il arrive d'une façon si imprévue. Pourquoi n'avons-nous pas entendu plus tôt ses gongs? On dirait qu'il a voulu nous surprendre! »

A peine ces paroles étaient-elles prononcées que des rangs épais d'orang-kays, le cric et le klewang au poing, pénétraient sur la place. Leur nombre était si grand, et ils affluèrent pendant si longtemps, que peu à

peu ils la couvrirent tout entière et dérobèrent le sultan à la vue de sa propre armée. Le frère du roi de Bantam marchait à leur tête; d'une main il tenait un cric étincelant et de l'autre une cassette recouverte d'un voile de soie jaune.

Le sultan reconnut à ce voile que le porteur allait lui remettre une lettre du souverain de Bantam; néanmoins les mouvements des nouvelles troupes semblaient le surprendre et lui inspirer quelques craintes.

Les Bantammois, serrés comme un mur, avancèrent jusqu'au sultan et parurent vouloir l'enfermer de toutes parts dans leurs rangs. Enfin leur ligne de bataille vint s'arrêter devant le siége du prince. Le dommagon de Bantam gravit le tertre, s'avança vers le pangerang, qui s'était levé, prit la lettre de dessous le voile jaune et la lui tendit.

Mais à peine le souverain de Jacatra y eut-il jeté les yeux que la pâleur de la mort se répandit sur son visage, et il se mit à trembler visiblement.

Sans lui laisser le temps de répondre, le chef de l'armée de Bantam dit d'une voix menaçante :

« Tu as cru pouvoir trahir mon frère et sultan; mais il a découvert tes perfides machinations et m'a envoyé ici pour te punir. Tu nous faisais croire qu'on raserait la forteresse hollandaise, et tu l'as déjà vendue secrètement aux Anglais! Tu nous promettais la moitié des richesses des Hollandais, et tu ne songeais qu'à garder tout pour toi. Ton pays est confisqué; tu n'es plus pangerang ni sultan; dès aujourd'hui je te ferai conduire à Bantam... »

Le sultan voulut balbutier quelques excuses, mais le dommagon de Bantam lui appuya son cric sur la poitrine et s'écria :

« Rends-toi prisonnier, ou je te perce le cœur, aussi vrai que mon frère, le sultan de Bantam, est vivant ! »

Le pangerang de Jacatra courba la tête et dit, les larmes aux yeux :

« Mahomet m'a abandonné ! Faites de moi ce que vous voudrez. »

Le dommagon de Bantam se tourna vers les orang-kays et les panghoulous muets et interdits, et s'écria d'une voix tonnante :

« Ceux d'entre vous qui se soumettront au sultan de Bantam trouveront grâce à ses yeux ! Ceux qui ne courberont pas la tête devant sa volonté sentiront dès aujourd'hui l'acier de nos crics fouiller leurs poitrines ! »

Tous les orang-kays, tous les panghoulous qui se trouvaient dans le voisinage se prosternèrent humblement jusqu'à terre, et murmurèrent du ton d'une soumission absolue :

« *Cahoela sampejan*, nous sommes des esclaves prosternés à vos pieds, seigneur dommagon.

— C'est bien, répondit le chef de Bantam. Le sultan, mon frère, saura récompenser votre bonne volonté... Je ne vois pas les Anglais ici. Qu'on m'amène sur-le-champ les principaux d'entre eux. Qu'on aille les chercher ! »

Les orang-kays de Jacatra, empressés de complaire au nouveau maître, se montrèrent tout prêts à se rendre au bastion anglais pour satisfaire son désir. Sur un signe

d'assentiment, ils s'élancèrent au plus vite à travers la place et disparurent derrière les arbres.

Déjà le dommagon de Bantam avait livré le prince déposé, comme prisonnier de guerre, à quelques orang-kays fidèles. Les bras croisés sur la poitrine, les yeux pleins de larmes et la tête baissée, le pangerang se trouvait sur la place, au milieu des crics étincelants de ses gardes.

Sur ces entrefaites, le dommagon de Bantam était entré en conversation avec les panghoulous et se faisait probablement rendre compte de l'état des choses à Jacatra ; on lui parlait sans doute des prisonniers hollandais, car, de temps en temps, il jetait les yeux du côté où ils gisaient, toujours chargés de leurs liens ; mais les rangs épais des guerriers les cachaient et ne permettaient pas au dommagon de les apercevoir.

Peu d'instants après, les orang-kays reparurent sur la place avec quatre marchands anglais qu'ils amenèrent devant le dommagon. Celui-ci les toisa d'un regard hautain et irrité, et leur dit :

« Mon frère, le sultan de Bantam, vous a permis de combattre et de détruire sur mer les vaisseaux hollandais, mais il vous a défendu de prendre les armes sur le sol javanais. Vous avez méconnu sa volonté, puisque, dans l'espoir de vous emparer de la factorerie des Hollandais, vous avez élevé des bastions en cet endroit et que vous y avez placé des canons venus de vos navires. Me voici à Jacatra avec des forces suffisantes pour vous contraindre à l'obéissance. Dès aujourd'hui vous rem-

porterez votre artillerie sur vos vaisseaux et vous quitterez le sol de Java. Si vous vous opposez, ne fût-ce que par un mot, à la volonté de mon frère, il confisquera à Bantam votre factorerie et tout ce que vous y possédez, et, au besoin, fera jeter tous les Anglais en prison. Allez ! et que je n'entende plus parler de vous ! »

Les Anglais échangèrent entre eux quelques mots à voix basse pour s'entendre sur ce qu'ils avaient à faire. Ils attachaient une si grande importance à la conservation de leur factorerie de Bantam, qu'ils répondirent par un assentiment immédiat, s'inclinèrent et quittèrent la place. Le dommagon de Bantam les suivit un instant du regard, et donna à plusieurs de ses orang-kays l'ordre d'assurer le prompt enlèvement de l'artillerie anglaise.

Pendant que ces événements se passaient, les Hollandais étaient toujours étendus par terre, le bloc de bois au cou, derrière les troupes de Bantam. Les bourreaux avaient abaissé leurs klewangs, car ils savaient qu'un nouveau sultan était devenu leur maître. Madame Van den Broeck, agenouillée auprès de son mari, levait vers le ciel un regard suppliant ; un sourire d'espérance illuminait son visage. Tout événement, tout changement dans leur sort pouvait être le salut !

Le sjahbandar s'approcha lentement de Van den Broeck et lui dit :

« Levez-vous ; vous n'avez plus à craindre la mort maintenant. Peut-être, commandant, m'avez-vous accusé dans votre cœur de complicité dans la trahison. Vous vous trompez. Ce dont je suis témoin depuis hier

m'indigne et m'afflige. J'ai parlé en votre faveur; mais que puis-je faire? On repousse mes conseils. Je suis comme un étranger au milieu de mes compatriotes.

— Ah! je ne vous accuse pas, seigneur sjahbandar, répondit Van den Broeck; mais dites-moi, je vous en prie, ce qui se passe sur cette place. »

Le sjahbandar inclina la tête de côté et murmura :

« Ce qui se passe? Fraude, trahison et guet-apens. Notre sultan voulait tromper à la fois le souverain de Bantam et les Anglais; les Anglais voulaient tromper à la fois le sultan de Bantam et le nôtre; et, en dernier résultat, c'est le sultan de Bantam qui trompe ses deux alliés. Ainsi vont les choses à Java. Là où le courage disparaît, l'astuce et la fraude le remplacent.

— Et à quoi devons-nous nous attendre, pensez-vous?

— Je l'ignore. Le sultan de Bantam convoite ce que convoitait le sultan Wydurk-Rama, c'est-à-dire votre factorerie, les richesses et l'argent qu'elle contient; mais qu'il ait recours aux mêmes moyens pour parvenir au même but, c'est ce que nul ne peut savoir, excepté lui. On découvrirait plutôt la trace du serpent sur le roc que les desseins secrets de nos pangerangs. »

Les rangs des guerriers de Bantam s'ouvrirent devant les Hollandais, et un orang-kay s'avança vers les prisonniers, leur ordonna de comparaître devant le dommagon de Bantam et les conduisit jusqu'au tertre où celui-ci était assis.

Madame Van den Broeck s'agenouilla, tendit vers le dommagon des mains suppliantes et implora grâce.

Le dommagon descendit jusqu'à elle, la releva et lui adressa quelques paroles de consolation que la pauvre femme ne comprit pas, il est vrai, mais qui cependant remplirent son cœur de joie et d'espérance.

« Qu'on ôte le bloc aux prisonniers, » ordonna le dommagon.

Quand cet ordre fut exécuté et que les Hollandais se trouvèrent sans entrave debout devant lui, il dit en langue malaise à Van den Broeck :

« Tu es le commandant des Orang-Wollanda, et tu refuses de donner à tes hommes l'ordre d'abandonner la factorerie? Je suis pourtant venu pour prendre votre forteresse de vive force, et rien ne peut m'en empêcher. J'ai vu le traité qu'on t'a offert; il me paraît assez raisonnable. Je te demande encore une fois si tu veux, oui ou non, le signer de plein gré?

— Seigneur, je serais vraiment heureux de pouvoir vous témoigner ma bonne volonté de quelque autre manière, dit Van den Broeck; mais, en répondant par un refus à une semblable demande, je ne fais que remplir l'impérieux devoir qui m'est imposé comme soldat néerlandais. Je ne signe pas la reddition de la factorerie.

— C'est bien ton dernier mot?

— C'est mon dernier mot et mon irrévocable résolution. »

Madame Van den Broeck joignit de nouveau les mains et parut implorer la clémence du chef de Bantam.

« Cette femme est ton épouse? demanda-t-il au capitaine. Dis-lui qu'elle n'a plus rien à craindre pour ta

vie. Qu'elle se console en apprenant que personne ne touchera à toi. »

Le capitaine se hâta de répéter à sa femme cette déclaration rassurante. Madame Van den Broeck, presque folle de bonheur, se mit à pleurer, et s'écria avec une joyeuse exaltation : « Soyez béni durant toute l'éternité, mon Dieu, qui avez daigné exaucer ma prière ! »

Et, saissant la main du dommagon, elle la baigna de ses larmes, tandis que les paroles de gratitude se pressaient sur ses lèvres.

« Non, on ne te maltraitera plus et l'on ne te mettra plus le bloc, dit le chef javanais ; mais dès aujourd'hui tu seras conduit à Bantam avec tes compagnons, comme prisonniers de guerre. Quant à cette femme, ma volonté est qu'elle s'en retourne à la forteresse d'où elle est venue. Dis-le-lui. J'ai à régler d'autres affaires, et pas n'ai le temps de m'occuper de vous davantage. Avertis ta femme ; je donnerai l'ordre à mes orang-kays de la conduire jusque hors du camp. »

Lorsque madame Van den Broeck apprit qu'il lui fallait se séparer de son mari, elle se mit à pousser des cris déchirants, et conjura le dommagon, dans un langage qu'il ne comprenait pas, de lui permettre de partir aussi pour Bantam ; mais le chef javanais fit comprendre au capitaine qu'une femme prisonnière n'était pas sûre d'être toujours respectée. Van den Broeck lui parla d'Adélaïde, lui représenta combien tout avait tourné heureusement, et lui rappela que Dieu l'avait sauvé d'une mort presque certaine. Enfin la femme, à demi consolée, parut se faire

un peu à l'idée de cette séparation. Tout en pleurant encore, elle embrassa son mari à plusieurs reprises, et bientôt, accompagnée de son serviteur Congo, elle suivit les orang-kays qui devaient la conduire à la factorerie.

Van den Broeck et ses compagnons furent emmenés par une forte garde et conduits au dhalm.

X

Les Hollandais avaient appris par la femme du capitaine l'arrestation du pangerang de Jacatra, et, comme le dommagon de Bantam semblait plus favorablement disposé à leur égard, ils se flattaient de l'espoir qu'il ouvrirait bientôt avec eux des négociations nouvelles et plus loyales. Cependant, dès le lendemain, ils remarquèrent dans le camp ennemi un mouvement inaccoutumé, et virent qu'on travaillait, avec la plus grande activité, à assembler de gros bambous, pour en faire, selon toute probabilité, des échelles d'assaut. Ils ne doutèrent plus alors que les Javanais n'attaquassent bientôt avec fureur la factorerie, sous le commandement de leur nouveau chef.

La certitude d'une semblable agression remplit d'anxiété les officiers et les soldats néerlandais. Il leur semblait impossible, en effet, qu'ils pussent résister à l'assaut de six mille ennemis, si les Javanais étaient conduits par

un chef résolu et courageux. Ils pouvaient bien compter sur leurs nombreux canons, mais il n'y avait plus, dans la forteresse, qu'une quantité de poudre suffisante pour soutenir une seule attaque, à condition encore qu'elle ne se prolongeât pas trop longtemps. Dans la supposition que l'on réussît à repousser ce premier assaut, on se verrait privé de tous moyens de tenir tête au second, et la factorerie, avec toute sa garnison, tomberait infailliblement au pouvoir des perfides et cruels Javanais. Cependant, quelque menaçante que fût la situation, les soldats hollandais ne perdirent pas courage. Avec la pleine conscience du péril imminent qu'ils couraient, ils gardaient la ferme volonté de rendre témoignage jusqu'à la mort, sur le sol de la nouvelle Batavia, de la puissance de la Néerlande et de l'héroïque bravoure de ses fils.

Bien que le désespoir d'Adélaïde et de sa mère eût arraché des larmes aux yeux de Walter Pietersen et rempli son cœur de tristesse, la conviction du danger sut de nouveau élever son âme jusqu'au plus ardent héroïsme. C'était lui qui, par son éloquence et son exemple, enflammait les hommes d'une intrépide ardeur; il éveillait et entretenait dans leur cœur l'énergique résolution de mourir glorieusement dans la lutte plutôt que de céder.

On prit en toute hâte des mesures pour repousser l'ennemi, ou du moins pour lui faire acheter la victoire aussi cher qu'on le pourrait. On arma tous les domestiques; les femmes et les enfants mêmes devaient prendre part à la défense; tandis que les hommes, sur les remparts, combattraient les assaillants avec le mousquet et la pi-

que, les femmes attiseraient le feu sous des chaudières remplies d'huile bouillante, et apporteraient ensuite cette huile sur les murailles pour la répandre sur les Javanais à demi nus. Les canons furent chargés de mitraille jusqu'à la gueule; les mousquetaires ne quittaient plus le rempart, et s'y tenaient, debout ou assis, la mèche allumée à la main et l'œil fixé sur l'ennemi.

Congo, le nègre du capitaine, avait ceint une large épée, et portait cette même hallebarde avec laquelle Walter Pietersen, après le combat naval, avait fait des prodiges.

Le pauvre esclave paraissait heureux de pouvoir combattre, comme un homme libre, pour l'honneur de la Néerlande, sous les yeux du lieutenant. Son naïf orgueil, et les paroles belliqueuses qui lui échappaient sans cesse, étaient, même en ce moment critique, un sujet de plaisanterie et d'amusement pour les hommes de la garnison. Néanmoins Congo ne s'irritait pas de leurs railleries, et, pour toute réponse, s'écriait :

« Laissez venir les hommes jaunes. Nous verrons ! nous verrons ! »

Les Néerlandais n'attendirent pas longtemps le redoutable instant. Le troisième jour, aussitôt après le lever du soleil, les Javanais étaient rangés sur le front de leur camp, au nombre de six mille, tout prêts pour l'assaut. Beaucoup d'entre eux portaient des échelles de bambous et d'autres instruments pour l'assaut, que la distance empêchait de reconnaître. Un formidable bruit de gongs retentit sur la plaine, et un murmure sourd et confus, pareil

au bourdonnement d'un immense essaim, planait au-dessus de l'armée ennemie.

A l'intérieur des murs de la factorerie, des nuages de fumée montaient vers le ciel ; les femmes et les enfants y étaient rassemblés autour de plus de vingt chaudières d'huile bouillante. Ceux dont la présence n'était pas nécessaire auprès des chaudières se tenaient prêts à prendre part à la lutte de toutes leurs forces, et bien résolus à mourir plutôt qu'à reculer d'un seul pas.

Bientôt l'immense ligne de bataille de l'ennemi se mit en mouvement et s'avança lentement dans la plaine. Les Hollandais ne tirèrent pas d'abord et laissèrent les Javanais approcher jusqu'à une demi-portée de canon ; mais alors, sûrs de la justesse de leur tir, ils déchargèrent en même temps toutes les pièces. L'effet de cette première détonation fut prodigieux, et le sang coula à flots. Quarante bouches à feu, portant la mort et la destruction parmi les Javanais, en abattirent, sous les yeux des Hollandais, des rangs entiers.

Frappé de terreur par cette perte soudaine, l'ennemi hésita un instant et fit même quelques pas en arrière. Sur ces entrefaites, les Hollandais rechargèrent leurs pièces et les déchargèrent plusieurs fois, toujours avec un résultat aussi terrible.

Il semblait que les Javanais ne sussent à quoi se résoudre. La garnison voyait bien les chefs courir de tous côtés pour encourager leurs hommes à donner l'assaut ; ils entendaient, dans l'intervalle des décharges de l'artillerie, les gongs redoubler leur vacarme ; mais il fal-

lait que les guerriers javanais ne fussent guère disposés à courir sur les pièces hollandaises, car, malgré tous les efforts de leurs chefs, ils demeuraient immobiles dans la plaine et se laissaient abattre par centaines, sans qu'il fût possible de triompher d'un pareil découragement. Cela dura jusqu'au moment où les capitaines hollandais, craignant que la poudre ne vînt à leur manquer absolument, donnèrent l'ordre de cesser le feu des canons, et laissèrent ainsi à l'ennemi le temps de reprendre haleine et de se mieux concerter sur les moyens d'attaque.

Bientôt un remarquable silence régna dans l'armée ennemie; les gongs se turent, le bruit cessa, et, pendant qu'on emportait les morts et les blessés derrière la ligne de bataille, les chefs allaient de tous côtés donner aux divers corps des ordres qui n'étaient sans doute que les préliminaires d'un assaut décisif.

Les Hollandais avaient les yeux fixés sur l'armée ennemie. Le ravage causé par les canons dans les rangs des Javanais avait rempli leur cœur de l'espoir du triomphe, et c'était avec un sourire railleur sur les lèvres qu'ils échangeaient des plaisanteries sur la stupidité de leurs ennemis.

Tout à coup un vacarme affreux éclata sur la ligne de bataille des Javanais, tonnerre où se confondaient des milliers de cris, tempêtes de voix humaines et de gongs..., et, comme un mur rapidement poussé en avant par une force invisible, l'armée ennemie s'élança sur la forteresse hollandaise.

Avant que les Javanais pussent atteindre le pied des

fortifications, l'artillerie fit pleuvoir deux fois encore une nuée de mitraille meurtrière dans leurs rangs ; mais, comme si un aveugle courage s'était tout d'un coup emparé d'eux, rien ne pouvait plus les arrêter dans leur élan. Remplissant l'air de formidables cris de victoire, ils atteignirent les retranchements de la forteresse et dressèrent leurs échelles contre les murs. Tandis qu'ils se pressaient comme un essaim pour escalader la place ennemie, les Hollandais, tout en les criblant de balles, versèrent l'huile bouillante sur leurs épaules nues

D'affreuses brûlures arrachèrent aux Javanais des cris effroyables ; on les vit bondir en arrière, se rouler sur le sol, et se tordre dans d'horribles convulsions en rugissant de douleur. Sur plusieurs points, l'ennemi, épouvanté, recula ; sur d'autres, au contraire, il réussit, après une perte considérable d'hommes, à escalader les murs et à pénétrer dans l'intérieur de la factorerie.

Pendant longtemps on lutta avec acharnement au haut des remparts mêmes. Les Hollandais sentaient bien que c'était pour eux une question de vie ou de mort. Ils s'élançaient avec fureur sur l'ennemi, s'encourageaient mutuellement par mille clameurs, abattaient les Javanais sous la crosse de leurs mousquets, les hachaient et les perçaient de leurs piques et de leurs hallebardes, et se défendaient avec une énergie qui ressemblait à de la folie et à du désespoir.

Walter Pietersen, avec une partie de ses hommes intrépides et accompagné du nègre Congo, s'était jeté en avant vers le point des remparts où l'affluence des Java-

nais avait été, pendant un instant, tellement irrésistible que, par la seule pression de leurs corps, les soldats hollandais avaient été refoulés au bas des murailles; mais l'arrivée de l'héroïque lieutenant conjura cet imminent danger; lui et ses braves compagnons moissonnèrent tant d'ennemis et répandirent tant de sang que les Javanais reculèrent avec terreur et refoulèrent eux-mêmes leurs compagnons, qui ne purent se déployer sur les remparts. Congo faisait des prodiges de bravoure, et, bien qu'un klewang javanais lui eût fait une large blessure à l'épaule et à la poitrine, il restait toujours, rugissant de fureur, à côté de Walter, et étonnant les plus braves soldats par son intrépidité.

Cependant les canons hollandais continuaient de lancer la mitraille dans les rangs des Javanais qui se trouvaient encore dans la plaine. Sur les points où l'ennemi n'avait pas réussi à escalader la muraille, on continuait à répandre de l'huile bouillante, et les mousquetaires déchargeaient leurs armes avec une telle précision que presque tous les coups portaient.

Sans nul doute la garnison, malgré son héroïque résistance, devait succomber; car, maintenant que l'ennemi avait fait irruption dans la factorerie, la lutte s'engageait d'homme à homme, et, quel que pût être le nombre des ennemis abattus par Walter et ses courageux compagnons, la foule des assaillants était telle que les soldats hollandais devaient finir par tomber, un à un, jusqu'au dernier, dans cette lutte désespérée... Mais une circonstance imprévue vint les sauver, à l'heure même

où ils ne voyaient plus devant eux qu'une mort infaillible et glorieuse.

La plus grande partie des Javanais qui se pressaient au pied des murs et s'efforçaient de dresser les échelles pour monter à l'assaut furent repoussés à plusieurs reprises; les canons des bastions en saillie, établis aux angles de la forteresse, lançaient des deux côtés une grêle de mitraille parallèlement au mur et frappaient en flanc la masse des ennemis; l'huile bouillante coulait à flots du haut du parapet et faisait chaque fois reculer les assiégeants. Enfin les hurlements de ceux qu'avait atteints la brûlante liqueur et les gémissements affreux des mourants frappèrent les Javanais d'une inexprimable terreur. Quelques soldats des premiers rangs s'enfuirent loin du mur; leur exemple découragea les autres; en peu d'instants la panique s'étendit, et tous se mirent à courir en désordre jusque hors de la portée des canons. Quand les Javanais, qui étaient engagés dans une lutte acharnée au haut des remparts s'aperçurent que leur armée avait abandonné l'assaut et les laissait poursuivre le combat, seuls et sans leur prêter secours, eux aussi cherchèrent à échapper aux mains des Hollandais, et se précipitèrent, les uns après les autres, du sommet du mur dans la campagne.

Les soldats néerlandais saluèrent bien cette victoire inespérée par un fervent élan de reconnaissance envers Dieu; le cri de Hourra! Batavia! Batavia! montait bien çà et là vers le ciel; mais cette prière de gratitude et ces cris de triomphe ne s'échappaient pas franchement des

poitrines oppressées; dans l'accent de toutes ces voix qui remerciaient Dieu ou acclamaient la victoire il y avait je ne sais quoi de navrant et de douloureux, comme si la délivrance était un bonheur assombri par un voile de tristesse et de deuil.

En effet, maintenant que l'ennemi avait cessé l'assaut, et, épuisé par une considérable perte d'hommes, s'était retiré dans son camp, les soldats hollandais promenaient leur regard sur le spectacle qui les entourait et comptaient avec une morne anxiété les cadavres des fidèles compagnons que le combat leur avait ravis. Si le rempart, sur presque toute son étendue, était couvert des corps des Javanais tombés dans la lutte, beaucoup de Hollandais aussi, étreignant encore la pique ou le mousquet de leur poing crispé, gisaient, abattus pour toujours, au milieu des cadavres ennemis.

Enfermés dans les murs étroits d'une petite forteresse, vivant dans les mêmes espérances et dans les mêmes dangers, tous ces héros, presque sans distinction de grade ni de rang, étaient devenus amis les uns des autres, et un même lien d'estime et de sympathie les unissait tous. Ceux qui, la pâleur de la mort sur le visage, gisaient étendus dans l'affreuse mare de sang, étaient des frères bien-aimés; chacun de ceux qui avaient eu le bonheur de rester en vie gémissait, les yeux baignés de larmes, sur les vaillants amis qu'avait frappés le fer des Javanais. Parmi les morts reposait le capitaine Dircksz, le froid, mais intrépide Néerlandais, et non loin de lui était étendu le pauvre esclave noir, Congo, qui, par seule re-

connaissance pour la patrie de Walter, avaït vaillamment combattu, jusqu'à ce que la perte de son sang l'eût fait tomber privé de sentiment.

Le lieutenant, sans songer à son grade élevé ni à l'humble origine du nègre, s'était jeté à genoux à côté de lui, avait appuyé la tête de l'esclave sur son bras et s'efforçait de le rappeler à la vie, en le soulageant avec de l'eau. Au bout de quelque temps l'esclave remua les mains et ouvrit doucement les yeux, mais il était si faible et si épuisé que ces signes de vie disparurent de nouveau. Cependant un cri de joie avait échappé au lieutenant, et, tout heureux, il souleva de terre lui-même le pauvre esclave, le plaça sur ses épaules, et le porta en bas des remparts, à l'endroit où les médecins étaient déjà occupés à panser les blessés.

Après que Van Ray eut donné quelques ordres pour faire rester sur les remparts les hommes les moins fatigués et pour garantir la forteresse contre un retour imprévu de l'ennemi, il fit convoquer sur-le-champ le conseil de guerre. Dans cette réunion on pesa sérieusement la gravité des pertes qu'on venait d'essuyer, et l'on reconnut, avec une sorte d'effroi, que les rangs des soldats avaient été fort éclaircis par la dernière agression de l'ennemi, et que même, dans le cas d'un second assaut, il fallait abandonner jusqu'à l'ombre d'un espoir de salut. Si l'on eût eu assez de poudre, peut-être eût-il été possible de repousser une nouvelle attaque; mais tout ce qu'il en restait dans la forteresse ne suffisait pas à charger deux fois les canons.

Van Ray souleva la question de savoir si l'on ne devait pas faire à l'ennemi des propositions de paix. Par là on gagnerait au moins du temps pour attendre le retour de la flotte et le secours promis. On résolut de recourir à ce moyen et d'entamer les négociations à l'occasion de l'enterrement des morts ; car il n'y avait pas à douter que les Javanais n'envoyassent, dès le jour même, quelques orang-kays pour demander la permission d'emporter leurs morts. Il fut décidé, de plus, que le commandement de la compagnie du capitaine Dircksz serait confié provisoirement au lieutenant Walter Pietersen et que celui-ci aurait désormais le droit de siéger au conseil de guerre.

Vers midi apparurent, en effet, sur la route de Jacatra, quelques orang-kays munis d'un drapeau blanc fixé à une tige de bambou, et, quand on leur eut fait signe qu'ils seraient reçus sans difficulté, ils se présentèrent à la porte de la factorerie, et demandèrent la permission d'enterrer leurs morts. Cette permission leur fut accordée sur-le-champ, sous la condition que tous les cadavres seraient enlevés avant le soir, et transportés loin de la factorerie.

A cette occasion, on remit au principal orang-kay une lettre destinée au chef des Javanais. Par cette lettre, les Hollandais offraient paix et amitié au pangerang de Bantam, et s'engageaient à lui payer une somme considérable en numéraire, s'il consentait à les laisser provisoirement en possession de leur forteresse, jusqu'à ce que le retour du gouverneur général rendît possible l'ouver-

ture de négociations décisives; mais on lui déclarait en même temps que rien au monde, ni force, ni ruse, ni privations, ne les contraindrait jamais à abandonner la nouvelle Batavia.

Quand tous les morts furent emportés, à la tombée du soir, les orang-kays revinrent avec une lettre de leur chef, et dirent qu'ils attendraient une réponse devant la porte de la factorerie. La lettre du dommagon de Bantam était conçue en termes très-hautains. Il exigeait la reddition de la forteresse et de tout ce qu'elle renfermait, sans autre condition que l'engagement de transporter les Hollandais de Batavia à Bantam, et de là à Amboine. Le dommagon laissait entendre qu'il ne tenterait pas un second assaut, mais recourrait à d'autres moyens qui, selon lui, auraient raison infailliblement de la fière obstination des Hollandais. Il ne disait pas quels étaient ces moyens. Il déclarait enfin ne plus vouloir entendre parler d'aucune négociation.

Les Hollandais répondirent qu'ils défendraient leur forteresse jusqu'au dernier homme, et que, de leur côté, ils retiraient leur offre d'indemnité, laissant à Dieu et au sort des armes à décider de quel côté se fixerait définitivement la victoire. Ils congédièrent les orang-kays avec cette réponse.

Comme on avait appris par la lettre même du dommagon que les Javanais ne donneraient plus l'assaut à la factorerie, la confiance revint dans tous les cœurs. On croyait pouvoir tenir pendant des mois encore contre un siége régulier ou un investissement de la place, si

étroit qu'il fût, parce que les magasins étaient abondamment pourvus de riz, et qu'on n'avait pas à redouter la famine. La rivière Tjiliwoeng, qui descend des montagnes et baigne le pied de la forteresse, fournissait en abondance de l'eau excellente. L'approvisionnement de la garnison était donc assuré pour longtemps.

Cette bonne nouvelle fut communiquée aux soldats, auxquels on distribua en même temps un verre de vin d'Espagne. Tous prirent de nouveau Dieu à témoin qu'ils n'abandonneraient pas Batavia tant qu'ils auraient la force de porter un mousquet ou une pique.

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'on apprît rien des desseins de l'ennemi ; mais alors l'énigme de son apparente inaction commença à s'éclaircir.

Les Javanais, pendant la nuit précédente, avaient fermé l'embouchure de la rivière par une sorte de barrage en gros bambous, de telle façon que l'eau continuait à passer, mais qu'aucun objet ne pouvait être emporté vers la mer. Tout ce qui flottait à la surface de la rivière devait, pendant le reflux, être retenu par le barrage, et le flux devait refouler ces objets devant la factorerie jusqu'à une seconde digue établie au-dessus de celle-ci, et qui entravait de la même manière le cours de la rivière.

Les Hollandais ne comprirent pas d'abord quel espoir l'ennemi fondait sur ce travail. Ils crurent pouvoir supposer que son intention était d'essayer de détourner le cours de la rivière pour les priver d'eau potable; mais, comme il leur parut ridicule de vouloir arrêter, au moyen de bambous, une rivière au courant impétueux, ils s'in-

quiétèrent peu de l'œuvre que les Javanais avaient menée à fin cette nuit-là.

Bientôt, cependant, ils reconnurent avec inquiétude que le dommagon de Bantam avait imaginé contre eux une arme formidable. A la marée descendante, des cadavres de chevaux, de buffles et d'hommes, roulèrent en foule du haut de la rivière et passèrent lentement avec le flot devant la factorerie. Le même jour encore, le flux les ramena, et, quelques heures après, ils flottaient, plus nombreux qu'auparavant, pour la troisième fois, sous les murs de la forteresse.

Sous un ciel brûlant comme celui de Java, et sous l'influence de la chaleur humide qui règne sur la plage basse qui s'étend autour de Jacatra, ces cadavres se putréfièrent rapidement. Ils exhalaient une puanteur insupportable et empestaient l'atmosphère, surtout pendant la nuit, de vapeurs fétides qui pénétraient jusqu'au fond des habitations, et empêchaient, pour ainsi dire, les Hollandais de respirer.

Quand la garnison de la factorerie s'aperçut du danger qui la menaçait de ce côté, elle s'efforça de pêcher les cadavres au passage, au moyen de crocs, pour les enterrer, pendant la nuit, au pied des murs de la citadelle ; mais ce travail était si dégoûtant qu'il faisait reculer jusqu'aux hommes les plus résolus, et que ce n'était qu'avec une invincible répugnance qu'on obéissait, sur ce point, aux ordres des officiers.

Cependant, quel que fût le nombre des cadavres repêchés, la rivière en apportait de plus en plus ; les Java-

nais jetaient dans l'eau toutes les immondices qui se trouvaient à leur portée. Pour empêcher les Hollandais de triompher, malgré des prodiges d'activité et d'énergie, du redoutable moyen employé contre eux, les Javanais avaient aussi jeté dans la rivière, au-dessus du barrage supérieur, un certain nombre de cadavres en putréfaction ; de sorte que, lors même que la garnison serait parvenue à enlever et à enterrer toutes les ordures qui flottaient devant la factorerie, l'eau n'en eût pas moins été empestée. Cependant, à défaut d'autre boisson, beaucoup avaient continué à prendre de l'eau de la rivière; mais une soudaine explosion de maladies vint avertir tout le monde que, sous peine de mort, on ne pouvait plus étancher sa soif à cette source empoisonnée.

Sous l'empire de l'instinct de la conservation, on se mit sur-le-champ à creuser, à l'intérieur de la factorerie, un certain nombre de puits; mais l'eau qu'on y trouvait était chargée de sel marin et avait de plus un goût répugnant, comme si les matières en putréfaction y eussent aussi mêlé leurs miasmes délétères.

Le sol sur lequel était construite la nouvelle Batavia n'était, comme toute la plaine environnante, qu'une alluvion de la mer, déposée depuis plusieurs siècles, peut-être, au pied des montagnes, mais qui, formée d'un mélange de vase salée et de végétaux pourris, continuait de fermenter sous le pied des hommes qui l'habitaient.

L'eau de puits, cependant, paraissait encore aux Hollandais moins répugnante que celle de la rivière, qu'ils regardaient comme mortelle, non-seulement à cause de

la fermentation des cadavres, mais encore parce qu'on la croyait empoisonnée par le suc vénéneux du redoutable *upas*[1]. On apaisait donc sa soif avec l'eau saumâtre des puits, et l'on espérait déjouer ainsi la cruelle machination des Javanais, jusqu'au retour du gouverneur Koen, qui, s'il ne rencontrait pas d'obstacles en mer, devait bientôt apparaître, et tirer de sa situation critique la garnison épuisée.

Hélas! les souffrances de ces hommes courageux ne devaient pas si tôt trouver un terme... Peu de jours s'écoulèrent, et peu à peu la maladie fit parmi eux de nombreuses victimes; mais comme ces cas de maladie se remarquaient surtout parmi les femmes et les enfants, on espérait que le mal épargnerait la partie la plus robuste de la garnison et que, malgré toutes les souffrances, on pourrait atteindre le moment si vivement attendu de la délivrance.

Les semaines succédèrent aux semaines : cette vie pleine d'horreurs et de souffrances se prolongeait sans que le secours promis apparût. Un désespoir secret et inavoué s'empara de beaucoup d'esprits.

Madame Van den Broeck était malade et languissante, non parce que l'eau fétide avait corrompu le sang dans ses veines, mais parce que de terribles pensées la poursuivaient, et que son âme, si rudement éprouvée, était en proie au supplice continuel de navrantes appréhen-

[1] *Antiaris toxicaria*, arbre avec le suc duquel les Javanais empoisonnent leurs armes.

sions et d'épouvantables visions. Elle n'avait encore rien appris sur le sort de son infortuné mari; ce manque de toute nouvelle lui avait donné peu à peu la conviction que le capitaine avait été mis à mort par les perfides Javanais, pendant le voyage de Bantam. Elle n'avait rien dit à sa fille ni à Walter de cette affreuse conjecture, qui, comme un ver rongeur, la consumait de jour en jour. Quand Walter s'efforçait, avec une affectueuse insistance, de la consoler, elle feignait d'ajouter foi à ses amicales assurances, tandis que chacune des paroles du lieutenant lui perçait douloureusement le cœur.

Adélaïde pleurait dans les bras de sa malheureuse mère; la délicate jeune fille perdait, sous le poids de cette désolation sans trève ni répit, les forces que la présence de Walter lui avait rendues si rapidement et si miraculeusement. Elle devenait pâle et maigre, et sa tête s'inclinait sur sa poitrine, comme si le malheur survenu à son père lui eût ôté à elle toute énergie et tout amour de la vie.

Congo, contre toute attente, s'était rétabli; sa blessure s'était fermée, et, bien que ses forces ne revinssent que lentement et qu'il portât encore un bandage sur la poitrine et sur l'épaule, il se montrait si courageux et si confiant dans l'assistance du ciel, que l'attitude du pauvre esclave éveillait l'admiration de tous.

Le lieutenant se rendait plusieurs fois par jour dans la demeure du capitaine, et s'efforçait de consoler de son mieux les deux femmes en ouvrant devant elles de rassurantes perspectives; mais il ne réussissait pas à amoin-

drir leur douleur, et son propre cœur saignait aussi à la pensée que l'horrible maladie de langueur qui minait sa bien-aimée pouvait frapper un coup terrible.

Quoi qu'il en soit, Walter trouvait cependant encore assez de force dans son âme pour lutter chaque fois contre le sort avec une nouvelle opiniâtreté. C'était lui qui ranimait le courage chancelant de ses compagnons, et qui, par de magiques paroles, faisait rentrer dans leur cœur l'espoir de la délivrance, alors que l'énergie et la résolution de certains d'entre eux semblaient près de succomber sous l'horreur de la situation.

Le secours promis n'arrivait pas. Pendant un mois encore, les hommes de la garnison passèrent des journées entières sur les remparts, l'œil fixé sur l'horizon dont ils interrogeaient avidement les brumeuses limites. Une voile apparaissait-elle au loin leur cœur battait d'une joie mêlée d'anxiété, et un rayon d'espoir allumait leurs regards; mais toutes les voiles passaient outre et disparaissaient, comme si personne au monde n'eût su que, sur la plage de Jacatra, une poignée d'hommes mouraient héroïquement, pour l'honneur de la Néerlande, d'une mort lente et cruelle.

Enfin, la longue absence de la flotte rendit la situation de la garnison vraiment affreuse. L'usage de l'eau salée avait d'abord amené des maladies chez les enfants, les femmes, les hommes les plus faibles; bientôt le mal atteignit les soldats les plus robustes et les plus résolus, et fit chaque jour de nouvelles victimes. La forme qu'affectait cette maladie était une fièvre intermittente pendant laquelle se succé-

daient sans transition un froid glacial et une chaleur brûlante accompagnée de violents maux de tête qui frappaient les patients d'une démence passagère. Alors ils se livraient parfois à des actes de fureur et de désespoir dont l'horrible spectacle faisait frémir de compassion et d'effroi les hommes les plus énergiques. Cette fièvre ne tuait pas en peu de jours; ceux qui en étaient atteints maigrissaient rapidemment; leur teint jaunissait, leurs lèvres prenaient une nuance plombée, leurs yeux devenaient ternes et vitreux; de plus en plus épuisés par ce déclin progressif des forces vitales, les malheureux malades erraient sur la place comme des spectres vivants, ou passaient des jours entiers, agenouillés sur les remparts, le regard fixé sur la mer, les bras levés vers le ciel, et implorant du Seigneur la miséricorde et le salut.

Si l'on eût voulu se laisser toucher par les larmes de tant d'infortunés, si l'on eût consenti à écouter leurs supplications, on se fût hâté d'accepter les conditions proposées par l'ennemi, et par là du moins on eût sauvé la vie de tous; mais la partie de la garnison que le fléau n'avait pas frappée jusque-là enflammée par les exhortations de Walter Pietersen, refusait de rendre la factorerie, et déclarait, avec une inébranlable fermeté, qu'elle tiendrait son serment et garderait la nouvelle Batavia à la Hollande, jusqu'à ce que le dernier homme fût tombé épuisé sur le sol.

Des semaines s'écoulèrent; la fièvre frappa encore un grand nombre des meilleurs soldats. Le scorbut, cet autre mal qui brise toute énergie, attaqua une partie de la

garnison. La dyssenterie fit aussi quelques victimes. L'une des premières fut Rosalie, la servante de madame Van den Broeck. Elle succomba au bout de trois jours. Sa mort eût sans doute inspiré à la femme et à la fille du capitaine de vives craintes au sujet de leur propre salut, si une autre douleur n'eût rendu Adélaïde et sa mère indifférentes à la conservation de la vie.

Avec quelque persévérance que le regard des assiégés interrogeât l'horizon et cherchât à en percer les profondeurs, depuis le premier rayon du soleil levant jusqu'à la tombée de la nuit, les jours s'écoulaient dans la souffrance et le désespoir, sans que la flotte se montrât.

Un matin, on vit quelques orang-kays sortir du camp javanais, et prendre la route de Jacatra, accompagnés d'une personne qui semblait porter le costume d'un marchand européen. On ne pouvait conjecturer ce qu'annonçait l'approche de cet envoyé; mais, dans la situation où se trouvaient les Hollandais, tout événement, tout incident, tout changement était une source d'espérance. Le cœur ému par la joie et l'attente, ils descendirent du rempart et coururent à la porte vers laquelle se dirigeait l'ambassade ; les malades eux-mêmes qui, fuyant l'étouffante chaleur qui régnait dans leurs demeures, étaient étendus sur des nattes au pied des cocotiers ou à l'ombre des magasins, les malades se traînèrent sur le sol pour apprendre plus tôt la nouvelle qui devait peut-être leur apporter le salut.

Dès que la porte de la factorerie fut ouverte, les orang-kays reprirent le chemin de Jacatra. Le marchand entra

seul dans la forteresse et fut entouré à l'instant même, non-seulement par les membres du conseil de guerre, mais par les hommes de la garnison et par les malades, qui, tendant vers lui des bras suppliants, semblaient implorer une heureuse nouvelle. Ce marchand était un Hollandais nommé Abraham Van Uffelen. Il habitait Bantam depuis plus de quatre ans et s'était chargé d'un message du sultan pour le conseil de guerre et d'une lettre du capitaine Van den Broeck pour sa femme. Quand, sur sa demande, on lui eut indiqué le commandant de la factorerie, il remit un papier fermé au capitaine Van Ray. Celui-ci se hâta d'en prendre lecture, pendant que tous les regards étaient avidement fixés sur lui. Le visage du commandant s'assombrissait à mesure qu'il prenait connaissance du contenu de la lettre. Enfin, tout à fait déçu dans son attente, il frappa du pied en grommelant et laissa voir assez clairement que la lettre ne lui avait apporté que d'affligeantes nouvelles.

Pressé de questions sur le contenu de la lettre, il répondit tristement à ceux qui l'entouraient :

« Ah! mes amis, les propositions ne sont pas plus favorables ; on sait combien notre situation est affreuse ; on nous croit abattus par le manque d'eau et les maladies, et l'on nous demande si nous consentons enfin à rendre la forteresse. On ne nous promet que de nous transporter à Bantam. »

De navrantes clameurs de désespoir s'échappèrent du sein des malades, de sombres murmures s'élevèrent des rangs des soldats. Beaucoup déclaraient qu'après avoir

tenu bon si longtemps, ils préféraient attendre la mort que violer leur serment ; quelques-uns répondirent même aux propositions de l'ennemi par le cri de guerre : *Hourra!* Batavia ! Batavia ! mais ce cri n'avait plus l'enthousiaste élan des premiers jours et demeura presque sans écho.

Van Ray s'entretint à voix basse pendant quelques instants avec l'envoyé du sultan, et, après lui avoir demandé de nombreux renseignements, le pria d'assister à la séance qu'allait tenir le conseil de guerre, pour délibérer sur la réponse qu'il convenait de faire au pangerang de Bantam. Le marchand dit qu'il devait d'abord parler à madame Van den Broeck, parce que son entretien avec elle exercerait certainement une influence décisive sur la délibération du conseil. On lui permit de s'acquitter d'abord de son message pour la femme du capitaine.

Walter Pietersen, qui avait entendu en partie tout ce qui venait de se dire, voulut accompagner le marchand ; mais le commandant ordonna au lieutenant de se rendre immédiatement, avec lui et les autres membres du conseil de guerre, à la salle de réunion.

Là, le capitaine Van Ray donna connaissance à ses collègues du contenu de la lettre du sultan. Celle-ci ne renfermait, en effet, aucune proposition nouvelle et exigeait, comme autrefois, la reddition de la forteresse et des marchandises, de l'argent et des armes qu'elle contenait ; mais ce que cette lettre annonçait de surprenant, c'était la nouvelle qu'on avait transporté le capitaine Van den Broeck de Bantam à Jacatra, pour lui permettre de parler aux officiers de la garnison. Si l'on voulait envoyer

quelques-uns d'entre eux à Jacatra, disait la lettre, ils recevraient de sa bouche l'ordre de faire ce que désirait le sultan.

On délibéra sur cette dernière offre. On dit que ce ne pouvait être qu'une nouvelle ruse des Javanais pour attirer quelques hommes de plus dans leurs filets, et qu'il serait imprudent de s'exposer de nouveau à une trahison dont on avait été victime une fois déjà. On ne croyait pas, d'ailleurs, que le capitaine Van den Broeck pût ordonner ou conseiller la reddition de la factorerie. Peut-être, en le soumettant aux affreux tourments que les Javanais avaient coutume de faire subir à leurs prisonniers, était-on parvenu à lui ôter toute énergie ; mais, quoi qu'il en fût, ceux qui étaient chargés en ce moment de la défense de la factorerie n'avaient à prendre conseil que du sentiment de leur devoir et de leur responsabilité envers la patrie.

En ce moment un domestique vint annoncer que Congo demandait à parler sur-le-champ à Walter Pietersen ; le lieutenant devait se rendre sans délai auprès de madame Van den Broeck, qui avait à l'entretenir d'une affaire de la plus haute importance.

Ayant obtenu la permission de quitter la réunion, Walter Pietersen sortit de la salle et trouva dans le vestibule le nègre tout en larmes.

« Qu'est-il donc arrivé, Congo, pour que tu pleures ainsi? demanda le lieutenant avec anxiété.

— Venez, venez vite, dit le nègre en sanglotant et en le tirant par la main; ma pauvre maîtresse va mourir de

douleur. Mademoiselle Adélaïde s'arrache les cheveux; le cœur se brise à la voir se tordre de désespoir.

— Le capitaine est-il mort? demanda Walter d'une voix sombre.

— Non, non, mais cela n'en vaut guère mieux. Je ne sais pas bien quelle nouvelle on a apportée à mes maîtresses, mais j'ai compris à leurs lamentations que vous seul pouvez encore sauver mon malheureux maître.. Venez! venez! »

Le lieutenant entra dans la demeure du capitaine; mais à peine eut-il paru sur le seuil de la porte que les deux femmes tendirent les bras vers lui en implorant son aide d'une voix lamentable. Sur ses questions pressantes, madame Van den Broeck lui tendit une lettre ouverte en s'écriant :

« Tenez! lisez, lisez! et prenez pitié de nous! »

Le lieutenant, déjà saisi d'une inexprimable émotion à la vue de la navrante désolation d'Adélaïde, jeta les yeux sur la lettre et en lut le contenu. D'abord une expression de profonde commisération se peignit sur son visage; puis une accablante tristesse assombrit ses traits, et enfin il devint d'une pâleur mortelle, comme si une soudaine épouvante avait arrêté les battements de son cœur. Ses yeux étaient fixés avec une muette angoisse sur la fatale lettre, tandis que les deux femmes, toutes tremblantes, attendaient sa réponse.

La lettre tout entière n'était qu'une douloureuse lamentation, un déchirant cri de détresse adressé par Van den Broeck à sa femme, à sa fille, et surtout à Walter

Pietersen. Dans cet écrit baigné de larmes, le capitaine peignait en termes concis, mais saisissants, toutes les douleurs, tous les outrages, toutes les tortures qu'on lui avait fait subir, depuis qu'il était prisonnier, pour le contraindre à donner l'ordre de rendre la factorerie. On l'avait en quelque sorte enterré dans un profond cachot; on l'y avait laissé pendant de longues semaines, gisant sur le sol humide et livré en proie à une horrible vermine; on l'avait livré aux tourments de la faim et de la soif; puis, alors qu'il était épuisé par mille souffrances, malade, presque mourant, on l'avait traîné de nouveau à Jacatra pour conseiller à la garnison la reddition de la factorerie. Si ce dernier effort restait sans résultat, on devait le mettre à mort le lendemain, en lui faisant endurer les plus affreux tourments. Le capitaine représentait qu'il était impossible de conserver la forteresse, et qualifiait de coupable obstination la résolution de sacrifier, par un vain sentiment d'honneur et sans profit pour la patrie, la vie de tant de femmes et d'enfants infortunés, et sa vie à lui et celle de ses malheureux compagnons. Il suppliait sa femme de venir à son secours; il conjurait sa fille, en termes navrants, de recourir à toutes les puissances de l'amour et de la pitié pour émouvoir l'âme de Walter Pietersen et sauver ainsi son père d'une mort horrible; car il savait, ajoutait-il, que Walter était tout-puissant sur les officiers et les soldats, et qu'un seul mot de lui suffirait pour décider la garnison à rendre la forteresse.

La lettre était longue. Pendant que le lieutenant, tou-

jours muet, y tenait les yeux attachés, les femmes croyaient qu'il la lisait encore, et, le cœur palpitant, épiaient sa physionomie, en attendant la réponse qui devait décider de la vie de l'infortuné capitaine.

Tout à coup un frisson nerveux parcourut le corps du jeune homme ; la lettre échappa à sa main, et il dit d'une voix rauque :

« Moi ! moi ! Walter Pietersen ! je livrerais Batavia à l'ennemi ! Tout ce sang aurait été inutilement répandu ! Je trahirais la Hollande ! Oh ! jamais ! »

Les deux femmes poussèrent un cri de désespoir. Adélaïde tomba à genoux, rampa auprès de Walter, embrassa ses genoux, et, d'une voix déchirante, demanda grâce pour son malheureux père. Madame Van den Broeck s'était emparée de l'une des mains du jeune homme, l'arrosait de larmes brûlantes, et le suppliait d'un ton si navrant que ses paroles perçaient le cœur de Walter comme autant de coups de poignard.

Épouvanté en sentant la puissante influence qu'exerçaient sur lui les supplications des deux femmes, le lieutenant fit quelques pas en arrière ; mais Adélaïde, tout en larmes, se traîna à sa suite, les mains tendues vers lui et implorant sa pitié.

Le jeune homme, succombant à son émotion, se laissa tomber sur un siége, et murmura d'une voix qu'altérait un profond désespoir :

« Pitié ! pitié ! Ah ! pourquoi n'avez-vous pas pitié de moi ? Pourquoi voulez-vous me forcer à commettre une lâcheté ? C'est affreux ! Le sort me jette désarmé entre la

trahison, l'amour et l'espérance, entre la cruauté, l'infamie et le crime. A quoi me résoudre? Livrer Batavia et rester éternellement souillé de la tache du déshonneur et courbé sous la malédiction de mon pays! Repousser vos prières, comme un bourreau sans cœur et sans âme, voir couler vos larmes et condamner votre pauvre père à la mort! Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi soumettre votre serviteur à une épreuve au-dessus de ses forces? »

Des larmes de désespoir jaillirent de ses yeux, et il se cacha la figure des deux mains.

Le marchand Abraham Van Uffelen, qui se trouvait dans la salle, s'approcha en ce moment du jeune officier et lui adressa une longue allocution pour le convaincre que la reddition de la factorerie, loin de pouvoir être considérée comme une lâcheté, était un acte de prudence et de dévouement à la patrie. C'était, disait-il, le sentiment de tous les prisonniers et de tous les marchands néerlandais qui se trouvaient à Bantam. On ne pouvait conserver la factorerie; on savait, par des nouvelles certaines, qu'il s'écoulerait bien des semaines encore, bien des mois peut-être, avant que le gouverneur général pût arriver à Jacatra avec les secours promis. Non-seulement le sultan de Bantam grossirait son armée par de nouveaux renforts, mais le *soesoehoenan*, ou l'empereur de Mataram, viendrait se joindre aux assiégeants avec quelques milliers d'hommes. Il n'y avait donc pas à douter que la garnison de la factorerie, épuisée par les maladies, ne succombât dès le premier assaut, et ne fût massacrée jusqu'au dernier homme. Les femmes, les enfants subi-

raient le même sort. En ce moment il était encore possible de sauver tant de vies précieuses, et il était vraiment barbare et insensé de persister davantage dans une fatale obstination.

Walter ne répondit pas à la longue exhortation du marchand; seulement un rauque murmure déchira sa gorge, et sa poitrine se soulevait et s'abaissait péniblement.

Madame Van den Broeck s'était d'abord bercée de l'espoir que le lieutenant exaucerait ses prières et celles de sa fille; elle le vit secouer la tête en signe de refus. Ce cruel désappointement lui arracha un cri de douleur. Pour tenter une dernière lutte contre l'inflexible soldat, elle se jeta aussi à ses genoux et s'écria :

« O Walter! Dieu lui-même vous a destiné à devenir mon fils. Celui qui implore la vie de votre générosité, c'est votre père, c'est le père de votre fiancée... Vous voulez le tuer! Son sang innocent élèvera-t-il une éternelle barrière entre vous et son enfant?

— Walter, ô mon bien-aimé Walter! s'écria Adélaïde, soyez sensible à nos larmes! Ne me refusez pas la vie de mon pauvre père! L'infamie, dites-vous? Mais moi, Adélaïde, je vous vénérerai et vous aimerai, je serai à jamais reconnaissante envers vous, comme envers le bienfaiteur, le sauveur de celui qui m'a donné la vie! Je ne serai pas seulement votre fiancée; je resterai votre servante, votre esclave jusqu'à la mort! Oh! grâce! »

Tout à coup le lieutenant quitta vivement son siége et dit avec un calme surprenant :

« La terrible lutte est terminée; je cède à la pitié, à l'amour... Et pourtant j'aime mon pays. Mais je me courbe sous la dure destinée. Laissez-moi partir, Adélaïde; j'accomplirai le sacrifice. Je renierai la gloire, l'honneur, la grandeur d'âme... pour ne plus vivre que de votre amour. Demeurez ici; soyez tranquille, Walter va sauver votre père. Hélas! à quel prix! »

A ces mots il s'élança vers la porte et traversa la place d'un pas rapide et pourtant chancelant, jusqu'à ce qu'il atteignît la demeure du commandant, où il entra pour se rendre de nouveau à la séance du conseil de guerre.

Peu de temps après, il reparut sur la place avec les membres de ce conseil. Tous les visages étaient assombris par la douleur et l'humiliation; ils penchaient la tête sur la poitrine, et leur regard était morne et abattu. Walter portait roulé sous le bras un morceau d'étoffe blanche; c'était probablement le pavillon par lequel on allait faire connaître à l'ennemi qu'on acceptait la paix proposée et qu'on était prêt à quitter la factorerie.

Sur l'ordre de Pierre Van Ray, un tambour se mit à battre le rappel, et comme les soldats et les malades attendaient sur la place la décision du conseil, en moins de quelques instants toute la population de la factorerie se trouva rassemblée au lieu de réunion habituel.

Le commandant fit former un cercle à la garnison et annonça aux soldats curieux et surpris que le lieutenant Pietersen allait leur communiquer, au nom du conseil de guerre, une résolution triste, mais imposée par une nécessité absolue. La vue du pavillon blanc que Walter

portait sous le bras avait déjà fait pressentir aux malades ce qui allait se passer. L'espoir que l'heure de leur salut allait sonner leur rendit quelque force ; ils se haussèrent sur la pointe des pieds derrière les soldats, ou passèrent la tête entre les rangs pour entendre ce qui allait se dire.

Ce fut avec la pâleur sur le front que le lieutenant adressa la parole à son auditoire. S'il s'efforçait de donner à son langage le ton calme de la résignation, sa voix démentait cette feinte tranquillité d'âme ; car elle tremblait tellement, qu'elle ressemblait plutôt à la plainte d'un mourant qu'à la parole ferme d'un chef.

« Amis, braves camarades, dit-il, le conseil de guerre me charge de vous donner connaissance d'une grave décision. Notre commandant pouvait, sous sa propre responsabilité, ordonner ce qu'il juge bon et convenable ; il ne nous restait en ce cas qu'à obéir comme de fidèles soldats ; mais le commandant a pensé, les membres du conseil de guerre ont pensé comme lui, que votre courageuse et héroïque conduite vous a donné le droit de participer à la résolution qui doit décider du sort de cette forteresse, si longtemps et si chèrement défendue. Le conseil de guerre trouve qu'assez de sang néerlandais a déjà coulé sur ce coin de terre, que ce sol a déjà englouti assez de cadavres de nos frères, et que les maladies, les privations et le découragement ne tarderaient pas à faire un grand nombre de nouvelles victimes. Il reconnaît d'ailleurs qu'il n'y a pas de raisons d'espérer encore l'arrivée prochaine des secours promis, et que, par consé-

quent, une plus longue résistance n'amènerait pour vous tous qu'une mort infaillible... Sur ma proposition, — sur ma proposition seule, — le conseil a adopté la résolution de hisser dès aujourd'hui le drapeau blanc et de rendre la factorerie. Oh! je vous en supplie, élevez vos cœurs jusqu'à ce douloureux héroïsme! Ayez pitié de vos pauvres femmes et de vos enfants, de vos compagnons malades, de nos frères captifs, de notre infortuné commandant qui agonise à Jacatra sous le glaive des bourreaux et tend vers vous des mains suppliantes...

— Oui, oui, la paix! la délivrance! » s'écrièrent les malades qui se pressaient derrière les rangs.

La plupart des soldats baissèrent la tête avec abattement, et, les yeux fixés sur la terre, gardèrent le silence; d'autres, et c'étaient surtout des hommes de la compagnie même de Walter, témoignèrent, par d'énergiques murmures de désapprobation, qu'ils n'étaient pas disposés à consentir à la reddition de la factorerie, et lancèrent à leur jeune chef des regards pleins de reproches, comme si le changement imprévu d'opinion qui s'était produit chez lui leur eût semblé une trahison.

Cette accusation muette fit frémir le lieutenant de la tête aux pieds, et, d'une voix plus forte et plus accentuée, il s'écria:

« O mes frères, je lis dans vos yeux ce que vous n'osez dire. Si vous saviez pourtant quel sentiment de honte déchire mon cœur! Si vous pouviez voir comme ce cœur se serre au moment où je remplis ma pénible mission! Croyez-moi, le plus grand bonheur que Dieu

pût m'accorder sur cette terre, c'était de mourir ici avec vous pour la gloire de la Néerlande ; mais le doute agite mon âme, une si terrible responsabilité m'épouvante. Si nous sommes maîtres de verser notre propre sang jusqu'à la dernière goutte, le Seigneur ne nous a cependant pas donné le droit de sacrifier inhumainement, et inutilement peut-être, la vie de nos infortunés frères ; et cela pourquoi? pour persévérer jusqu'au bout dans une inflexible résolution. »

Il s'approcha de ses hommes, serra la main des plus braves, et dit, les larmes aux yeux :

« Ah! vous me connaissez : je ne vous ai pas donné l'exemple de la lâcheté ; à moi aussi le cœur saigne de douleur ; le désespoir trouble et égare mon esprit... Mais je succombe, je plie sous la destinée. Allons, amis, faites-le par compassion pour moi. Donnez votre consentement ; je vous en serai reconnaissant comme du plus grand bienfait. S'il y a là un déshonneur, laissez-le retomber sur moi ; je hisserai moi-même le drapeau blanc et je prendrai devant la Néerlande la responsabilité de tout ce qui se fait. Mais non, on ne nous accusera pas ! Ce que nous avons déjà souffert, ce que nous avons déjà fait attestera que nous ne ployons que sous le poids d'une écrasante nécessité... Mon Dieu, comme je souffre! Pourquoi ne suis-je pas mort un jour plus tôt? »

En exhalant ces plaintes navrantes il s'arrachait les cheveux et pleurait comme un enfant : on l'eût cru frappé de folie.

Son état toucha de compassion les soldats les plus dif-

ficiles à émouvoir ; tous déclarèrent que, puisqu'il n'en pouvait être autrement, ils se résignaient. Ils étreignirent affectueusement les mains de leur chef bien-aimé, s'efforcèrent de le consoler, et l'assurèrent qu'il n'avait rien perdu de leur estime et de leur respect. Walter ne répondit pas ; mais, d'une main tremblante, il déploya le drapeau blanc et se dirigea vers les remparts. Un grand nombre de soldats et de malades le suivirent, moins encore pour lui voir arborer le pavillon que parce que la terrible émotion qui l'agitait leur faisait craindre quelque malheur.

Le lieutenant vacillait sur ses jambes comme un homme ivre ; en gravissant le rempart il tomba même de côté contre le parapet. Il était facile de voir qu'il voulait se hâter d'accomplir sa triste tâche ; mais la force lui manquait, et il ne put que se traîner lentement jusqu'au mât au haut duquel le drapeau tricolore de la Néerlande avait si longtemps et si glorieusement flotté. Arrivé là, il voulut nouer le pavillon blanc au mât ; mais, comme si une distraction soudaine se fût emparée de lui, il demeura immobile et arrêta fixement les yeux sur la mer...

Ce jour-là l'horizon était brumeux, et, à une demi-lieue de la côte, la vue était bornée par un impénétrable brouillard. Le jeune homme, pâle, haletant, n'ayant plus conscience de la situation, avait l'œil fixé sur cette nébuleuse barrière. Tout à coup un éclair rouge perça le rideau de brume ! Un coup de canon retentit en longs échos sur la surface de la mer... Un second éclair brilla, un troisième, un quatrième... L'atmosphère fut ébranlée

jusqu'à dix fois par le signal des canons. C'était une flotte ! mais laquelle ?

Un cri où l'espérance mêlée à l'anxiété se confondait avec une joie insensée s'échappa de toutes les poitrines. Walter tomba à genoux au pied du mât et leva les mains vers le ciel ; tous suivirent son exemple, et ces infortunés adressèrent une fervente prière au Seigneur qui règne dans le ciel, et qui peut-être les avait enfin pris en pitié.

Ils ne restèrent pas longtemps dans l'incertitude. Tout à coup apparut, au détour d'une des nombreuses îles éparses dans la baie de Jacatra, une chaloupe emportée par un grand nombre de rames. Sur la proue du bâtiment se trouvait un homme qui hissa le pavillon hollandais ; les matelots agitèrent leurs chapeaux en signe de salut fraternel.

Alors la joie des soldats et des malades ne connut plus de bornes ; on pleurait à chaudes larmes, on sanglotait de bonheur, on s'embrassait les uns les autres, et le cri : La flotte ! la flotte ! hourra ! Batavia ! Batavia ! s'éleva vers le Ciel comme un hymne de reconnaissance...

Avec l'égarement de la folie, Walter déchira en pièces le pavillon blanc et s'affaissa sur le sol, terrassé par l'excès de la joie.

Le cri : la flotte ! La flotte ! Batavia ! Batavia ! retentissait sur tous les points de la factorerie.

XI

Quelques heures après, environ un millier de soldats et de matelots hollandais étaient rangés en bataille sur la plage, et les chaloupes continuaient de transporter à terre l'équipage des dix-sept navires qui composaient la flotte. Les malades, les femmes et les enfants allaient et venaient devant les soldats en témoignant de leur joie par leurs cris et leurs gestes. Ceux mêmes auxquels la maigreur et l'épuisement défendaient pour ainsi dire la veille de se tenir debout, ceux-là mêmes sautaient et dansaient autour de quelques tonneaux d'eau fraîche et douce qu'on avait apportés des navires pour apaiser leur soif. Pas un être vivant n'était resté dans la factorerie ; tous avaient fui ces murs étroits dans lesquels ils avaient tant et si longtemps souffert... En ce moment tous les maux étaient oubliés; ils remerciaient le Ciel de leur avoir donné la force de supporter jusqu'au bout la douloureuse épreuve qu'il leur avait imposée.

Au milieu de toute cette population transportée de joie, deux personnes seulement pouvaient à peine contenir leurs larmes. Elles se tenaient loin des autres, isolées et la tête penchée vers la terre ; et, quand parfois elles échangeaient quelques mots à voix basse, leur langage était amer et désolé, comme si, pour elles seules,

l'arrivée de la flotte eût été un malheur et non pas un bienfait.

En effet les Javanais avaient offert la liberté au capitaine Van den Broeck pour prix de la reddition de la factorerie; si les Hollandais ne se résignaient pas sur-le-champ à cette reddition, l'infortuné capitaine devait être mis à mort. L'arrivée de la flotte était donc sa condamnation! Peut-être son sang avait-il déjà coulé dans le camp javanais! Et, s'il vivait encore, l'ennemi, voyant s'évanouir toutes ses espérances, ne voudrait-il pas venger sa déception sur le malheureux prisonnier? A quels cruels tourments ne le soumettrait-on pas?

Telles étaient les terribles pensées qui torturaient le cœur de la femme du capitaine, tandis que, désolée et seule avec sa fille, en dehors de la porte de la factorerie, elle voyait de loin les démonstrations de joie et entendait les cris de bonheur de ses anciens compagnons d'infortune.

Déjà le gouverneur général, Jean-Pierre Koen, s'était approché d'elles et s'était longuement entretenu avec elles, en cherchant, par d'affectueuses paroles, à porter quelque consolation dans leur âme; mais la mère et la fille avaient versé des torrents de larmes en entendant le langage plein de commisération du gouverneur, et ce spectacle avait si profondément ému celui-ci qu'il s'était tout à coup dirigé vers ses hommes, comme s'il venait de prendre une soudaine résolution.

Le gouverneur général n'avait pas l'intention de rien entreprendre ce jour-là contre les Javanais, quoique l'é-

quipage des navires, indigné par le récit des souffrances de la garnison, demandât à grands cris l'ordre de s'élancer à l'instant même sur l'ennemi; mais, quand le gouverneur eut parlé à madame Van den Broeck et eut sondé la mortelle anxiété qui déchirait son cœur, il pensa aussi qu'en surprenant l'ennemi à l'improviste on pourrait peut-être encore sauver la vie du capitaine. Puisque l'équipage le désirait si vivement, et qu'en tout cas on était sûr de la victoire, il n'y avait aucun danger à attaquer sans le moindre retard la ville de Jacatra, et à la détruire dès le jour même par le fer et par le feu jusqu'en ses fondements.

On était occupé à concerter les mesures nécessaires pour assurer le succès de l'attaque. Le gouverneur général, entouré des capitaines, tenait conseil de guerre à quelque distance de la ligne de bataille. Walter était présent aussi. L'acte qu'il avait proposé le matin lui pesait encore lourdement sur le cœur; il parlait peu et avait presque toujours les yeux baissés, comme s'il eût été confus; mais le gouverneur général, qui savait combien il s'était dignement et courageusement conduit pendant le siége, lui adressait souvent la parole et lui pressa plusieurs fois les mains pour le consoler et réveiller le courage dans son cœur.

Pendant que les chefs réunis délibéraient sur les dispositions de l'attaque, les chaloupes amenèrent à terre les derniers hommes de l'équipage.

Toute l'armée fut partagée en douze compagnies. Dix d'entre elles devaient se répandre dans la campagne

prendre position à une certaine distance les unes des autres et assaillir l'ennemi de tous les côtés à la fois. Le gouverneur général devait rester dans la plaine avec les deux autres compagnies, pour porter des secours là où ils seraient nécessaires.

Comme les Javanais avaient déjà abandonné leur camp et s'étaient retirés dans Jacatra, l'attaque devait être dirigée contre les murs de la ville. Des hommes munis de torches enflammées devaient suivre les compagnies et mettre le feu aux maisons, dès que les murailles de la place ennemie seraient escaladées. On avait aussi apporté toutes les échelles de la factorerie; mais on pensait qu'on n'en aurait pas besoin, les murailles de Jacatra étant fort basses et coupées par de nombreuses issues.

Peu d'instants après, les officiers se séparèrent et rejoignirent leurs compagnies pour leur communiquer les derniers ordres du gouverneur. Les torches furent allumées et les échelles soulevées.

Walter Pietersen, après avoir fait connaître en peu de mots à ses hommes le rôle qu'ils avaient à jouer dans l'action, passa derrière sa compagnie, où se trouvait le nègre, et dit à celui-ci :

« Fais en sorte, Congo, de ne pas nous quitter. Tu ne peux te défendre, mais j'ai chargé dix de mes plus braves soldats de veiller sur ta vie. Aie donc bon courage. Dès que nous aurons pénétré dans les murs de Jacatra, sans nous inquiéter de rien autre chose, nous courrons tout droit au dhalm du sultan et chercherons la prison

de ton infortuné maître. T'en rappelleras-tu encore le chemin?

— Fiez-vous à moi, lieutenant, dit le nègre; je trouverais le cachot dans le dhalm les yeux fermés. Ne craignez pas que je reste en arrière; si je ne puis encore me servir de mon bras, le cœur est toujours bon.

— Fasse Dieu que nous trouvions encore le malheureux capitaine en vie! dit le lieutenant en soupirant.

— Les hommes jaunes sont perfides et cruels, dit le nègre, mais le Seigneur qui règne dans les cieux est puissant et miséricordieux. »

La voix du gouverneur retentit sur la plage... Les tambours firent entendre un roulement et donnèrent à l'armée le signal de marcher en avant. Toutes les compagnies firent successivement volte-face sur place et s'avancèrent dans la plaine jusqu'à une portée de mousquet de Jacatra.

On voyait les Javanais, armés d'arcs et de flèches, d'épées et de piques, se presser en haut des murailles en si grande foule qu'ils n'avaient pour ainsi dire pas d'espace pour se mouvoir. C'était une telle multitude, un tel tumulte, un tel vacarme qu'on eût dit que tous les habitants de l'île étaient accourus dans Jacatra pour défendre la ville menacée. Le commandant hollandais fit avancer ses cinq cents mousquetaires, leur recommanda de bien viser, et ordonna aux piquiers de se tenir prêts à s'élancer sur la ville et à monter à l'assaut des remparts aussitôt après la décharge de mousqueterie. Une détonation formidable éclata tout à coup, et, tandis qu'une immense

acclamation : « Hourra, hourra, Batavia! » éveillait tous les échos de la plaine, les compagnies néerlandaises se précipitèrent en avant avec un irrésistible élan.

Deux cents hommes seulement restèrent avec le gouverneur dans la plaine.

Walter Pietersen, qui s'était trouvé au centre de la ligne de bataille, et par conséquent le plus près de Jacatra, atteignit le premier la ville. Enflammés par son exemple et par sa parole, ses hommes s'élancèrent sur les remparts avec impétuosité, et, par l'audace de leur agression, frappèrent les Javanais d'une telle stupeur que, jetant leurs piques et leurs épées, ils abandonnèrent le rempart pour s'enfuir en toute hâte vers l'intérieur de la ville. Le lieutenant les suivit pas à pas et les refoula devant lui, comme un torrent, dans les rues de Jacatra. Égarés par la terreur, les Javanais n'offraient plus de résistance et s'efforçaient de trouver leur salut dans la fuite. On eût pu, sans peine, les tuer par centaines, car il y en avait un grand nombre qui, tout en s'enfuyant, débouchaient des rues latérales sous les yeux des Hollandais; mais le lieutenant suppliait ses compagnons de ne pas se laisser arrêter par le désir de la vengeance et de gagner en toute hâte avec lui le dhalm du sultan.

Après avoir traversé trois ou quatre longues rues, d'après les indications du nègre, le lieutenant atteignit la vaste place qui s'étendait devant le dhalm, et il allait s'enfoncer sous les *waringas* et pénétrer dans le palais, lorsque le nègre poussa tout à coup un étrange cri de

surprise et de saisissement, et, tout tremblant, désigna du doigt une rue qui se dirigeait vers l'autre extrémité de la ville.

« Par là ! par là ! s'écria Congo. Vite ! Voyez là-bas cette troupe de Javanais qui fuient ! Ils emmènent le capitaine ! »

Walter jeta les yeux dans la direction indiquée, et, s'élançant d'un pas rapide, il s'écria :

« En avant, en avant ! un dernier effort ! Je vous en conjure, volez ! Le capitaine est vivant ! Dieu est avec nous ! Oh ! si nous pouvons le délivrer, quelle belle victoire ! »

Et, suivi de près par ses fidèles compagnons, il se précipita à la poursuite des Javanais. Mais, avant qu'il pût les rejoindre, ils avaient atteint l'une des issues de la ville et avaient disparu sous un épais massif d'arbres. Walter Pietersen ne renonça pas à la poursuite : il semblait avoir retrouvé tout son courage et toute son énergie, et jurait qu'il ramènerait le capitaine mort ou vif, dût-il pour cela parcourir toute l'île. Malgré les dangers qu'il pouvait courir dans les profondeurs des épaisses forêts et loin de l'armée néerlandaise, il s'élança avec ses hommes à travers taillis et broussailles, et disparut bientôt sous le feuillage...

Les autres compagnies hollandaises avaient rencontré pendant un certain temps une résistance assez sérieuse, et même, sur certains points, leur premier assaut avait été repoussé d'une façon meurtrière ; mais lorsque les soldats hollandais, ayant escaladé le rempart en cinq ou

six endroits, commencèrent à faire dans les rangs ennemis un horrible carnage, les Javanais reconnurent que tout espoir était perdu pour eux. Ils jetèrent leurs armes les plus pesantes et s'enfuirent du rempart pour gagner, de l'autre côté de la ville, la campagne et les forêts. Les Hollandais, transportés de fureur, frappaient d'estoc et de taille; ils poursuivaient les fuyards jusqu'à ce que ceux-ci, étant sortis de la ville, eussent disparu à leurs yeux dans les bois.

Le gros des Javanais se trouva jeté ainsi derrière le lieutenant Pietersen, et, selon toute probabilité, il allait se trouver entouré, avec ses soixante hommes, par quelques milliers d'ennemis avides de vengeance. Quel était le sort réservé à ces braves soldats, quels héroïques exploits ils allaient accomplir dans les sombres profondeurs de la forêt, combien de cadavres ils entasseraient autour d'eux avant que le dernier d'entre eux succombât, c'est ce que ne saurait jamais aucun de leurs compagnons....

Poussés par la même pensée que le lieutenant Pietersen, les officiers et les soldats qui appartenaient à la garnison de la factorerie coururent au dhalm avec le faible espoir d'y trouver le capitaine prisonnier, peut-être encore vivant. Ils parcoururent le palais jusque dans ses recoins les plus cachés; ils cherchèrent dans toutes les salles, dans toutes les pièces, et appelèrent le capitaine par son nom afin qu'il pût les entendre s'il était enfermé dans quelque réduit secret. Comme les Javanais, dans la prévision de l'assaut, avaient fait sortir

d'avance de la ville les femmes, les enfants et les vieillards, on ne trouva, ni dans le dhalm, ni dans aucune autre habitation, pas un seul habitant qui pût dire ce qu'était devenu le capitaine et ce qu'on avait fait de lui. Les soldats hollandais eussent probablement poursuivi longtemps leurs perquisitions, mais quelques voix du dehors crièrent tout à coup :

« Sauvez-vous ! sauvez-vous ! toute la ville est en flammes ! »

Les Hollandais s'empressèrent de mettre le feu au dhalm et se hâtèrent de regagner la plaine.

De là, ils virent de tous les points de la ville des nuages de fumée monter vers le ciel ; les craquements des bambous et des rotangs dévorés par l'incendie remplissaient l'air d'un bruit étrange et sinistre, qui était dominé pourtant par la puissante voix des tambours rappelant les soldats de la ville. Dans la plaine qui séparait la ville condamnée de la factorerie, le gouverneur général faisait reprendre leur rang dans les compagnies aux soldats qui revenaient. Sur les derrières et les ailes de la ligne de bataille se pressaient les malades, les femmes et les enfants, qui, à la vue des flammes ondoyant sur la ville, battaient des mains avec enthousiasme et célébraient la victoire par des chants.

Madame Van den Broeck et sa fille Adélaïde, poussées par une attente pleine d'anxiété, s'étaient aussi rapprochées des soldats, et, tremblantes et le sein palpitant, elles épiaient chacun de ceux qui revenaient ; mais quand elles n'en aperçurent presque plus, et qu'elles se furent

convaincues que la plus grande partie des hommes avaient rejoint leurs compagnies, elles ne purent contenir davantage leurs larmes. Adélaïde posa son bras sur l'épaule de sa mère, cacha son visage dans son sein, et se mit à pleurer en sanglotant amèrement. Madame Van den Broeck chercha encore à la consoler, en lui disant qu'on pouvait espérer aussi longtemps que Walter Pietersen ne serait pas de retour; mais Adélaïde montra la ville en flammes, et pencha la tête en frissonnant, comme si elle eût voulu dire que, dans ce brasier ardent, un double malheur les avait frappées peut-être.

L'incendie se propageait avec une étonnante rapidité au milieu des légères constructions dont se composait Jacatra. Les mille flammes qui s'étaient élevées de tous côtés, attisées par une brise légère, s'étaient bientôt confondues en une seule et immense flamme, au milieu de laquelle le dhalm du sultan apparaissait comme un édifice de feu. La ville ressemblait à une mer ardente au-dessus de laquelle la fumée tourbillonnait impétueusement comme une sombre nuée d'orage. Le craquement des bambous et des rotangs était tellement fort, qu'on eût cru entendre, au sein de cette brûlante fournaise, les décharges de mousqueterie de deux armées aux prises.

Pendant que tous les yeux étaient fixés sur Jacatra en flammes, le gouverneur s'était fait rendre compte par les capitaines des pertes subies par chaque compagnie. Ces pertes étaient peu considérables, et, à l'exception de quelques morts et de quelques blessés tombés lors de l'assaut des remparts, et qu'on avait transportés derrière

la ligne de bataille, il ne manquait pas un homme aux compagnies qui étaient arrivées avec la flotte. Personne ne s'était donc laissé surprendre par l'incendie..... Une seule chose parut d'abord inexplicable et remplit bientôt tous les cœurs d'une inexprimable anxiété : de toute la compagnie commandée par Walter Pietersen, pas un homme encore n'était revenu !

Dans les premiers moments, le gouverneur crut pouvoir penser que le jeune lieutenant s'était laissé emporter par son bouillant courage et poursuivait l'ennemi en dehors de la ville. Il espérait le voir revenir au bout de peu de temps ; mais l'absence de Walter se prolonge tellement que le gouverneur et les autres officiers commencèrent à redouter un grand malheur. S'il avait fallu acheter la victoire par la perte d'une compagnie entière de soldats éprouvés, il y aurait eu lieu de s'affliger plutôt que de se réjouir.

C'était surtout sur le visage des hommes qui avaient souffert et combattu avec Walter dans la factorerie qu'on pouvait lire la tristesse et l'anxiété. Ainsi leur courageux lieutenant aurait succombé avec soixante de leurs anciens compagnons d'infortune ! Après tant de souffrances et de si rudes épreuves, ils auraient trouvé la mort le jour même de la victoire et de la délivrance !.... Leur inquiétude et leur affliction se communiquèrent bientôt aux soldats des autres compagnies ; les femmes et les enfants eux-mêmes devinrent mornes et silencieux à la vue de la désolation et de l'abattement qui s'étaien emparés de tous ; et partout on se demandait mutuelle-

ment, l'angoisse peinte dans le regard, ce que pouvait être devenu le brave lieutenant avec ses compagnons.

Le gouverneur et les capitaines se rendirent auprès de madame Van den Broeck, et lui demandèrent si elle pouvait soupçonner les motifs de l'absence de Walter. La pauvre femme, s'efforçant de ne pas succomber sous l'excès de la douleur, répondit qu'elle ne savait rien, sinon que Walter, dès le matin, était en proie au plus profond désespoir, et qu'il avait peut-être cherché la mort dans les rangs des Javanais. L'horrible situation de ces deux femmes infortunées, les larmes et les gémissements d'Adélaïde, émurent tellement les officiers, qu'ils rivalisèrent à l'envi de bonnes paroles pour leur rendre du courage et les consoler; mais que pouvait leur voix amie en présence de la certitude de la mort du capitaine?

Tandis qu'ils étaient encore occupés à faire des efforts pour inspirer à la malheureuse famille une espérance qu'eux-mêmes avaient perdue, ils virent tout à coup apparaître au loin, dans un massif de broussailles, un soldat hollandais qui boitait et se traînait péniblement. Il tendait les mains et semblait implorer du secours. Le gouverneur appela un sergent et lui ordonna de courir avec quelques hommes au devant du soldat blessé.

La curiosité générale était vivement excitée, et tous les yeux étaient avidement fixés sur le nouvel arrivant. Comme il ne manquait pas un seul homme aux autres compagnies, ce devait être infailliblement l'un des com-

pagnons de Walter Pietersen ; on allait donc apprendre ce qu'était devenu l'héroïque lieutenant.

Le soldat blessé fut amené devant le gouverneur, qui lui demanda ce qui lui était arrivé et comment il se faisait que lui seul reparût de toute sa compagnie.

« Monsieur le gouverneur, répondit le soldat, nous avons pénétré les premiers de tous dans la ville, et avons couru tout droit au palais du sultan. Arrivés sur la place qui le précède, nous aperçûmes au loin quelques Javanais qui emmenaient le capitaine Van den Broeck et voulaient fuir avec lui...

— Dieu ! mon père est vivant ! s'écria Adélaïde. Il vit, ma mère bien-aimée !

— Il vit ! s'écrièrent joyeusement toutes les voix.

— Continuez, continuez, dit le gouverneur.

— Le lieutenant s'élança comme un lion à la poursuite des Javanais et nous derrière lui, reprit le soldat ; mais les fuyards avaient trop d'avance sur nous, et ils parvinrent à atteindre la campagne et les bois. J'ignore ce qui s'est passé ensuite, monsieur le gouverneur, et j'apprends avec une profonde douleur que mon brave lieutenant et mes compagnons ne sont pas encore revenus.

— Mais comment avez-vous reçu cette blessure ? demanda le gouverneur.

— C'est une flèche qui m'a percé la jambe, répondit le soldat. Quand, non loin de Jacatra, nous eûmes pénétré dans l'épaisse forêt et que nous eûmes de nouveau en vue les Javanais qui emmenaient le capitaine, une nuée d'ennemis apparut tout à coup derrière nous. Je

reçus une flèche dans la jambe et je tombai. Comme je sentais bien que je n'étais plus en état de me défendre, je me cachai sous les broussailles. J'entendis la voix du lieutenant qui encourageait ses hommes à lutter vigoureusement ; le cri de guerre des Javanais frappa ensuite mon oreille ; mais, après quelques instants, il se fit un profond silence autour de moi. Dès que je n'entendis plus rien, je quittai ma retraite, et, tout en boitant et me traînant péniblement, j'ai fini par arriver assez loin pour être aperçu de vous. Voilà tout ce que je sais, monsieur le gouverneur. »

Les officiers gardèrent le silence et s'abandonnèrent à de douloureuses réflexions. D'après le récit du blessé, on ne pouvait guère conserver d'espoir que le lieutenant et ses compagnons fussent sauvés. Quelque intrépide que fût Walter, il n'était pas vraisemblable qu'avec soixante hommes il eût pu résister longtemps à l'attaque de milliers d'ennemis. Pierre Van Ray dit bien qu'il ne serait point étonné que Walter Pietersen, secondé de ses braves compagnons, eût tué quelques centaines d'ennemis et que, vers le soir, il revînt victorieux ; mais personne ne partageait sa confiance.

Adélaïde, dont le cœur avait bondi de joie à l'annonce que son père était encore en vie, accablée par de nouvelles angoisses et de nouvelles terreurs, avait laissé retomber sa tête sur le sein de sa mère.

« Viens, Adélaïde, dit celle-ci en versant d'abondantes larmes, regagnons la factorerie. Dieu nous accable de malheurs et nous abreuve de souffrances... Allons prier,

prier dans la solitude. Peut-être... qui sait? Les décrets du Seigneur sont impénétrables... »

Déjà elle avait fait quelques pas pour se rendre à la factorerie avec sa fille désolée, quand tout à coup elle se retourna, et, frappée par un bruit extraordinaire, interrogea du regard l'horizon.

On entendait retentir sous les arbres, du côté de Jacatra, un bruit confus qui ressemblait aux clameurs joyeuses d'un certain nombre d'hommes... Quel pouvait être ce bruit? Cette question se lisait dans tous les regards, et ce fut avec des battements de cœur que tous officiers et soldats, prêtèrent l'oreille pour distinguer ce murmure qui se rapprochait rapidement, bien que les cris, interceptés sans doute par l'épaisseur du feuillage, fussent encore vagues et confus.

Tout à coup le cri triomphal : Hourra, hourra! Batavia! éclata distinctement dans les airs, non loin de la ville en feu, et, presque immédiatement après, une quarantaine de soldats hollandais parurent à l'endroit où le soldat blessé s'était montré peu de temps auparavant.

« Hourra! c'est notre lieutenant! c'est notre brave lieutenant! » s'écrièrent les soldats en agitant joyeusement leurs chapeaux.

C'était en effet Walter Pietersen avec les hommes de sa compagnie qui avaient échappé au fer de l'ennemi.

Adélaïde avait levé les mains au ciel, et, bien qu'elle ne pût reconnaître personne parmi ces hommes qui accouraient confondus, son visage rayonnait de bonheur et de gratitude, comme si un bienheureux pressentiment eût

rempli son cœur... Mais, lorsque les soldats hollandais sortirent des broussailles et que le regard de la jeune fille put les bien apercevoir, il lui échappa un grand cri. Toute transportée de joie elle s'écria :

« Merci, merci, mon Dieu ! je revois mon pauvre père ! Il est vivant, ma mère ! Walter l'a sauvé ! »

A ces mots elle s'élança dans la plaine, et, légère comme une biche, vola au-devant des soldats, qui, de leur côté, s'approchaient d'un pas rapide. Madame Van den Broeck et les officiers s'avancèrent aussi à leur rencontre, mais ils étaient encore bien loin d'eux que déjà Adélaïde était suspendue au cou de son père et baignait de larmes son visage et ses épaules. Dans son bienheureux transport elle lui prodiguait toutes les douces et caressantes paroles que peuvent inspirer l'amour, la compassion et le bonheur. Le capitaine, muet, hors de lui, pressait son enfant bien-aimée sur sa poitrine et levait au ciel des yeux dont le regard était une fervente prière de gratitude.

Sa femme s'approcha à son tour ; mais quand celle-ci vit combien la maladie et les souffrances avaient altéré la physionomie de son mari, quand elle vit la pâleur cadavéreuse qui blémissait son visage amaigri, et les cicatrices à demi fermées qui, sur son front et sur ses joues, attestaient la cruauté des Javanais, elle poussa un cri navrant et tomba en sanglotant dans les bras de son époux, qui, d'une même affectueuse étreinte, pressa sa femme et sa fille sur son cœur profondément remué. Le gouverneur lui serra la main ; les capitaines, ses amis,

l'entourèrent et lui adressèrent les plus vives félicitations.

Les soldats, profondément touchés par cette scène et emportés par leur propre joie, quittèrent leurs rangs et vinrent entourer les officiers. Ils agitaient les mains en l'air et poussaient des cris de triomphe :

« Hourra ! hourra ! vive le capitaine ! vive Van den Broeck ! La victoire est complète ! » Telles étaient les exclamations qui, s'échappant de mille poitrines, saluaient le prisonnier délivré.

Adélaïde, tout absorbée jusque-là dans sa félicité, n'avait rien senti que le bonheur de revoir son père ; elle n'avait songé à rien qu'à épancher son amour et sa joie ; mais tout à coup son regard tomba sur Walter Pietersen qui, avec un doux et indéfinissable sourire de bonheur, contemplait le touchant spectacle de la joie de sa bien-aimée. La jeune fille s'élança vers lui, tomba à ses genoux, et s'écria en lui tendant les mains :

« Ah ! merci, merci ! Vous me donnez plus que la vie ! Walter, Walter, comment m'acquitterai-je jamais de ma dette de reconnaissance envers vous ? Sauveur de mon père, soyez béni ! »

Elle allait continuer l'effusion de sa gratitude, mais le lieutenant la releva, et la jeune fille, toute hors d'elle, jeta les bras au cou de son bien-aimé.

Van den Broeck contempla pendant quelque temps d'un œil attendri cet émouvant spectacle ; puis, s'avançant tout à coup, il dit à ceux qui l'entouraient :

« Mes amis, mes compagnons, je remercie le Seigneur qui m'a délivré ; je vous remercie vous tous qui avez si

courageusement souffert et combattu avec moi pour la patrie. Il n'est pas en mon pouvoir de vous témoigner à tous combien est vive ma reconnaissance; mais il en est un pourtant, le plus brave d'entre vous, auquel je puis donner une récompense. Voyez mon enfant bien-aimée, ma douce Adélaïde, défaillante de bonheur et d'amour, suspendue au cou du héros qui m'a sauvé d'une mort horrible. Walter, Walter, viens sur mon cœur; viens que je t'embrasse comme un fils chéri! Qu'Adélaïde soit ta femme, et puisse Dieu bénir cette sainte union! »

Pendant que Van den Broeck pressait en même temps sur son cœur le jeune officier et sa fille, le gouverneur s'approcha à son tour et dit en souriant :

« Il manque une chose à ce mariage... »

Et, frappant sur l'épaule de Walter, il ajouta :

« Je remplirai la dernière condition; vous êtes capitaine, monsieur Pietersen; gardez le commandement des braves qui vous ont secondé dans votre héroïque entreprise. Vous êtes jeune; mais plaise à Dieu que l'épée de capitaine brille toujours dans des mains comme les vôtres! Soyez heureux, Walter Pietersen; vous êtes un digne fils de la Néerlande! »

Le jeune homme osait à peine croire à tant de bonheur. Tandis que madame Van den Broeck et Adélaïde adressaient au capitaine des paroles d'amour et de tendresse, Walter fixait dans l'espace un regard vague et incertain et tremblait sous le poids d'une indicible émotion... Il aperçut tout à coup Congo qui, à cinq ou six pas de lui, le regardait, les mains jointes, d'un œil où

rayonnaient un ardent espoir et une fervente prière.

Le jeune officier se rappela aussitôt le dévouement sans réserve dont l'esclave avait toujours fait preuve envers lui, et ce que lui, Walter, avait promis au pauvre nègre.

Il échangea à voix basse quelques paroles rapides avec Van den Broeck, et, après avoir obtenu l'assentiment de celui-ci, il courut à l'esclave, lui prit la main et lui dit d'une voix émue :

« Congo, je t'ai compris : tu songes à ma promesse, n'est-ce pas? Ah! je la remplirai. Tu as un cœur reconnaissant, fidèle, brave, tu as versé ton sang pour la gloire de la Néerlande... et tu ne profiterais pas de la victoire! Congo, le capitaine vient de te donner à moi, et moi, mon bon Congo, je te donne la liberté! »

Le nègre poussa un cri de joie, tomba à genoux et embrassa en pleurant les genoux du jeune homme, et, tout en sanglotant de reconnaissance, il murmura d'une voix presque inintelligible :

« La liberté... la liberté! mais rester avec vous, mon bon maître, rester avec vous! »

Walter le releva, lui dit qu'il continuerait de faire partie de sa famille, et lui promit qu'il ne cesserait jamais de le protéger.

Le gouverneur général donna en ce moment l'ordre de partir pour la factorerie et commanda aux tambours de battre le rappel. Tous les hommes rejoignirent leurs compagnies et se mirent à leur rang. Van den Broeck marcha en avant, entre sa femme et sa fille, et accompagné du gouverneur et de Walter. Les tambours et les trompettes

firent retentir dans la plaine l'air national de *Guillaume de Nassau*, et tous, soldats, femmes, enfants, malades, tous se mirent à battre des mains, à chanter, à pousser des acclamations telles que l'on eût cru que la joie avait égaré leur raison.

Durant le trajet, il était presque impossible de rien comprendre au milieu de ces mille cris confondus ; mais, lorsque la petite armée arriva à la porte de la factorerie et aperçut l'écriteau qu'on y avait suspendu dans les mauvais jours, comme un emblème de confiance en la protection de Dieu, toutes les voix se réunirent en un seul et formidable cri de triomphe ; et, tandis que les courageux fils de la Hollande franchissaient la porte de la future capitale de l'Inde néerlandaise, une tonnante acclamation monta vers le ciel :

Batavia ! Batavia !



Imp. de la Soc. de Typ. - Noizette, 8, r. Campagne-Première. Paris.

